

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Brouzet, N.. Essai sur l'education  
medicinale des enfans, et sur leurs  
maladies. tome premier**

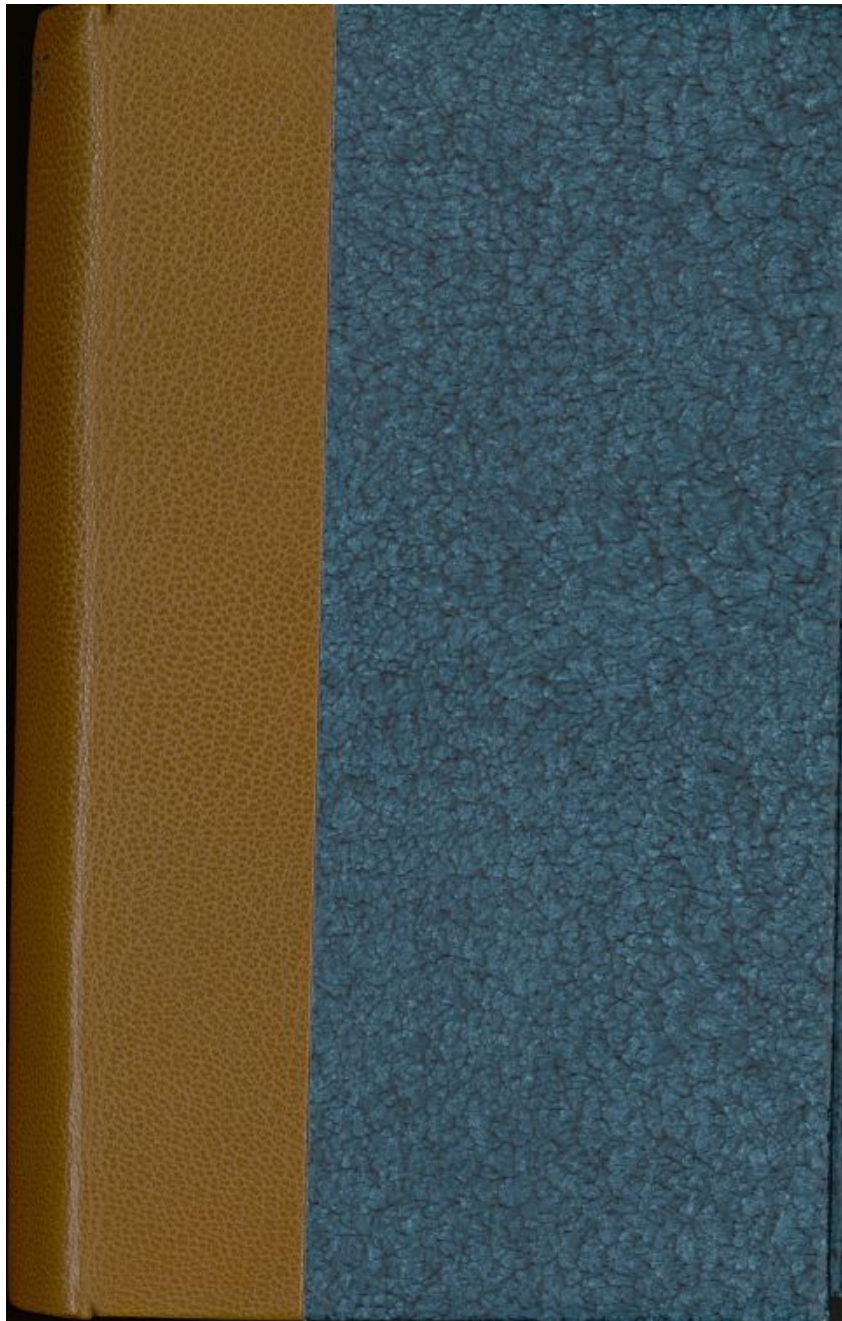
*A Paris : chez la veuve Cavelier & fils, 1754.*

*Cote : 34867 (1)*



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé  
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?34867x01>

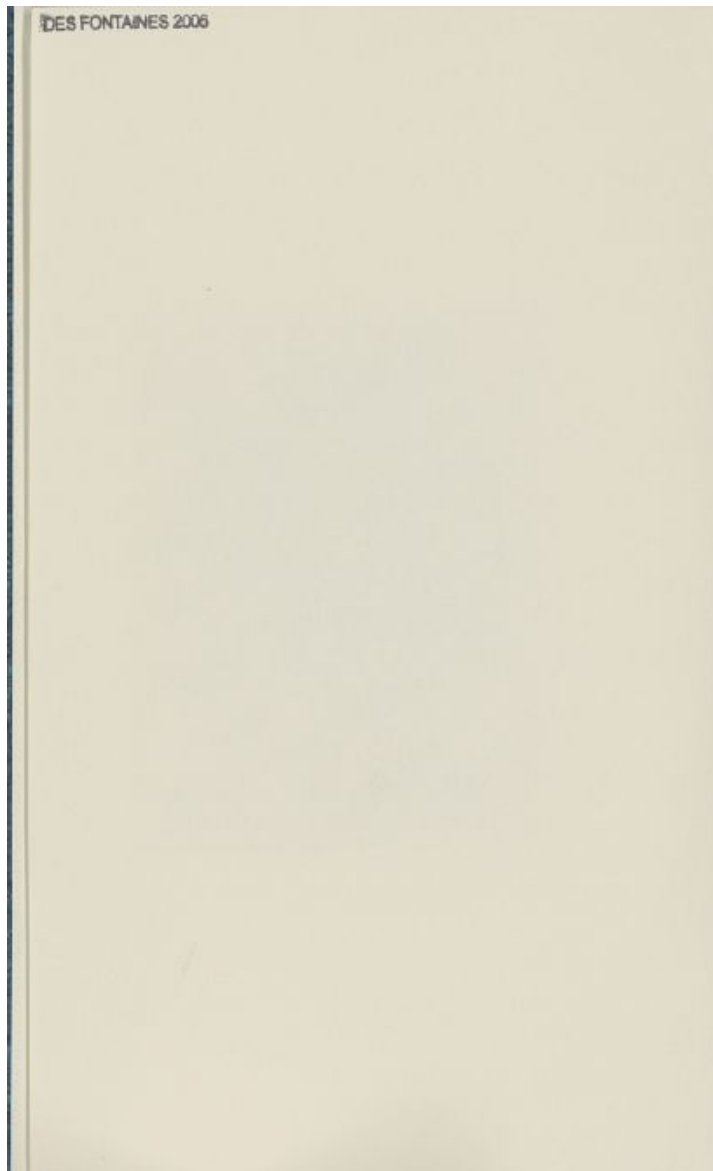


NF 2209



0 1 2 3 4 5





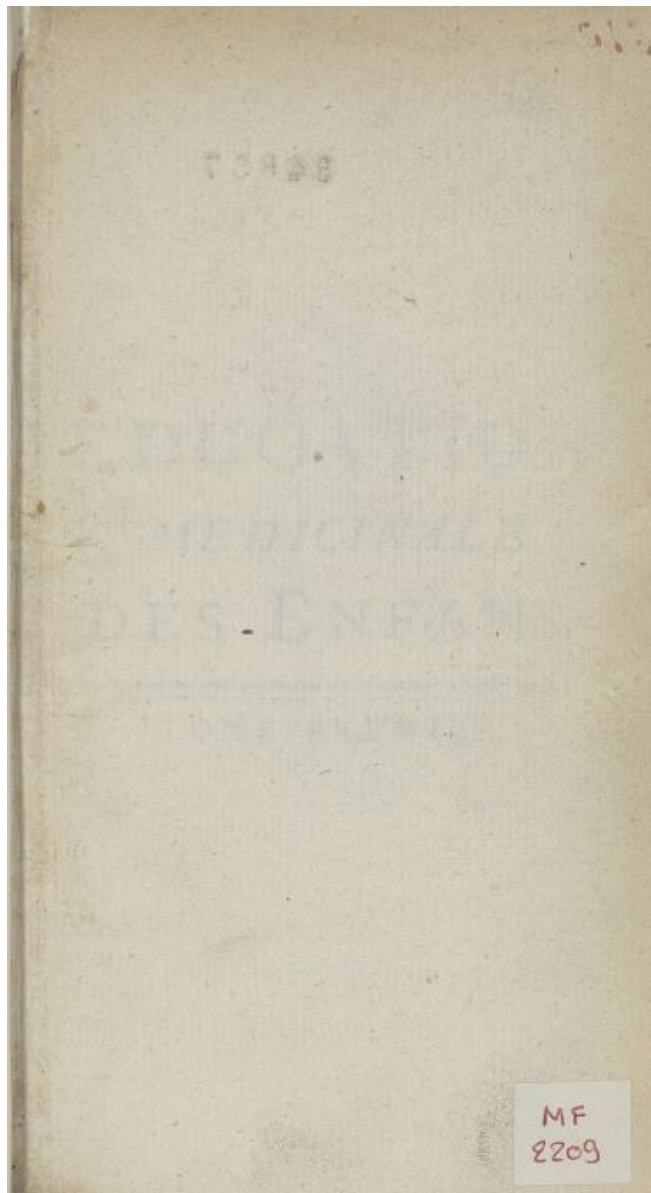












8610

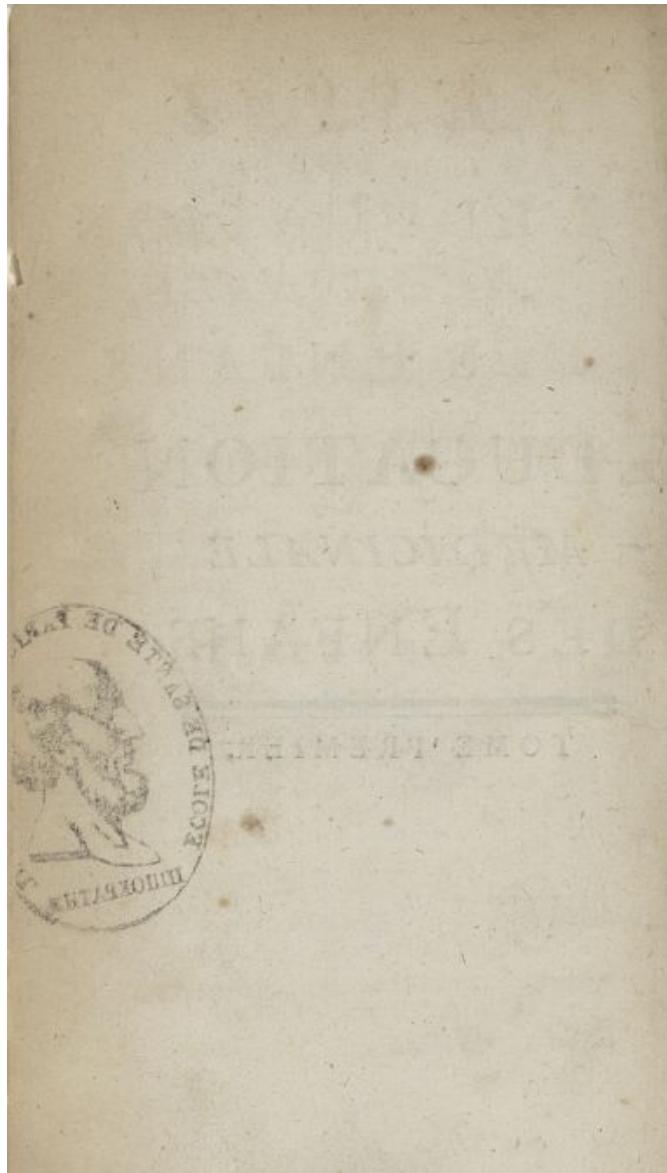
34867

E' D U C A T I O N  
*M E D I C I N A L E*  
D E S E N F A N S.

---

---

T O M E P R E M I E R.



*ESSAI*  
SUR  
L'ÉDUCATION  
*MÉDICINALE,*  
DES ENFANS,  
ET  
SUR LEURS MALADIES.

Par M. BROUZET, Médecin Ordinaire du Roi,  
de l'Infirmerie Royale & des Hôpitaux de Fontaine-  
bleau; Correspondant de l'Académie Royale des Scien-  
ces, & Membre de l'Académie des Sciences &  
Belles-Lettres de Beziers, &c.

TOME PREMIER.



A PARIS,  
Chez la Veuve CAVELIER & FILS,  
Saint Jacques, au Lys d'Or.

M. D C C. LIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

L'Esprit, le Génie, le Goût, sont de tous les  
têms; ils ont pû former, il y a trois mille ans, des  
Poètes, des Orateurs, des Historiens, qui ne trou-  
vent pas des rivaux parmi nous. Mais les Sciences  
ne sont pas l'ouvrage d'un siècle : des travaux suc-  
cessifs doivent nécessairement les enrichir & mul-  
tiplier les secours, en multipliant les lumières.  
SENA C, *Structure du Cœur*, p. xxxvj. de la Pré-  
face.

*Desideratur itaque historia diagnostica, prognostica &  
curativa singulorum morborum, prout sunt in variæ æta-  
tis ægrotantibus, variâ fortunâ seu vitæ statu præditis,  
vario sexu distinctis, vario victûs genere utentibus, &c.*  
BAGLIVI *Opera Medica*, p. 115.

---

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE  
*DE NOAILLES,*

GRAND D'ESPAGNE

DE LA PREMIERE CLASSE,

Duc de Mouchy, Prince de Poix, Marquis d'Arpajon, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Baillif, Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, Gouverneur, & Capitaine des Chasses des Villes, Châteaux & Parcs de Versailles, Marly & dépendances, &c.

MONSEIGNEUR,

*LES justes larmes que vous  
avez répandues sur des Succes-*  
Tome I. *a*



seurs qu'une mort prématurée  
vous a enlevés , & les sentimens  
les plus vifs de votre tendresse  
paternelle qui se trouvent au-  
jourd'hui réunis en faveur de  
l'unique héritier qui vous reste ,  
m'autorisent à consacrer à VO-  
TRE EXCELLENCE,  
ce premier fruit de mes travaux.  
Pouvois-je choisir un sujet plus  
digne de son suffrage & de son  
attention ? Quelle satisfaction  
n'aurois-je pas , MONSEI-  
GNEUR , si les recherches  
auxquelles cet Ouvrage m'a en-  
gagé , & les observations que  
j'y ai insérées , devenoient utiles

à la conservation d'une tête qui vous est si précieuse, & ser-voient à perpétuer une Maison des plus illustres du Royaume par les services importans qu'elle a rendus à la Couronne & à l'Etat, & par la protection réfléchie qu'elle a toujours accordée aux Gens de Lettres ? Cet éloge me doit être permis. Il est dû à vos Ancêtres & à leurs Descendans : la modestie la plus sévère ne peut vous défendre d'en reconnoître la vérité. Elle auroit dû même, j'ose le dire, me permettre de célébrer les vertus & les qualités éminentes qui vous

*distinguent. Je suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,  
BROUZET.



## P R E F A C E .

L'ÉDUCATION des Enfans considérée sous le point de vûe le plus étendu , embrasse un plus grand nombre d'objets qu'on n'a coutume d'en exprimer par le mot d'*Education* qui ne s'entend communément que d'une de ses branches, sçavoir, de l'*éducation morale*.

Cependant élever un enfant dans le sens général qui se trouve compris dans le mot d'*éducation*, signifie non-seulement éclairer son esprit

Tome I.

a

ij    P R E F A C E .

& former son cœur pour Dieu , pour la société & pour lui-même ( ce qui fait le véritable & l'unique objet de l'éducation morale ) mais encore pourvoir à sa génération , veiller à sa naissance , à l'accroissement de son corps , prévenir les vices de ses organes & de ses humeurs , établir l'ordre ou la succession constante de ses fonctions ; en un mot , faire d'un enfant un adulte ou un homme ; voilà l'objet de l'Education que nous appellerons *Médicale*.

Il ne faut faire qu'une médiocre attention à l'indifférence profonde , où la plu-

P R E F A C E.    iij

part des hommes paroissent être sur l'*Éducation Médicinale* des Enfans , pour s'apercevoir que les Médecins font en droit de leur reprocher la même négligence dont les Moralistes ne cessent de les blâmer sur leur *éducation morale*.

La première qui est la seule qui nous regarde , est confiée à des gouvernantes , à des nourrices , à des meres dépositaires fidèles de mille petites pratiques souvent inutiles ou pernicieuses , toujours employées sans regle , perpétuées par une tradition constante d'une génération à l'autre ; sans réforme & sans découvertes.            a ij

iv P R E F A C E.

Les maladies mêmes de cet âge foible , où elles font les plus fréquentes , les plus dangereuses & des plus difficiles à guérir \* , de cet âge qui doit être regardé lui-même comme une maladie qui a son commencement ,

*\* Et sanè perquam difficile est puerorum morbos , causas & symptomata dignoscere, & sæpe divinatione opus esset, quia defectus suos vel ob denegatam loquelam , vel ob intellectûs imbecillitatem explicare non possunt. Unde res apud plurimos eò devenit ut credant vel nullam infantum morbis deberi curam , vel Medicorum saltem non esse circa hanc occupari. Propterea major habetur fides idiotæ alicui mulieri , quàm exercitato Medico , quasi res per se cognitu difficilior à muliere medicastrâ facilius dignosceretur. Whofferi Hercules Medicus , de Morb. Infant. p. 353.*

P R E F A C E. v

sa marche , ses accès , ses périodes & sa fin , ne sont presque plus du ressort de la Médecine. Les gardes d'Accouchées , ou quelques Empyriques , traitent partout les maladies de cet âge. Il n'est point de ville un peu considérable où le traitement des enfans , n'ait un ministre distinct , ministre toujours *intrus*.

Les Médecins que ce soin devoit regarder uniquement , sont taxés hautement d'inexpérience sur les maladies des enfans , dont quelques-unes affectent , il est vrai , un caractère différent de celles des adultes. Mais



vj    *P R E F A C E.*

si quelques Médecins, la plupart même manquoient sur ce point d'une expérience suffisante, c'est à l'usurpation de leurs Ministres qui leur ont ôté les occasions d'observer, qu'il faudroit s'en prendre; de même que dans les autres cas, où les entreprises de ces mêmes Ministres leur ont enlevé une partie des objets de leur ministère qui doivent leur être devenus moins familiers par la durée de cet abus; abus qui a rendu non-seulement la branche ainsi détachée moins parfaite; mais qui a tari encore par cette séparation une des sources de l'observation,

P R E F A C E. vij

qui doivent toutes concourir à l'établissement de la doctrine générale & fondamentale de l'art. Faisons sentir en peu de mots les inconvéniens de cette usurpation. N'est-il pas évident, sans nous écarter de notre objet principal, que le Médecin une fois rentré dans ses droits sur la direction de l'enfance & sur le traitement des maladies propres à cet âge, feroit des progrès avantageux au Public, tandis que la même occasion d'observer fera toujours en pure perte pour l'Empyrique?

*L'Education Médicinale des  
Enfans à laquelle on pour-*  
a iiij

viiij    P R E F A C E.

voit communément avec tant de négligence , est cependant très-importante & les fautes qu'on peut y commettre font de la plus dangereuse conséquence. Ces vérités font connues : *Les enfans , dit-on , font comme une pâte , une argile , ou une cire molle , susceptible de toutes les formes , de toutes les impressions.* Ces façons de parler communes expriment bien ce qu'on peut appeller chez eux , l'indifférence de la nature ou cette espèce d'équilibre ou d'indétermination , qui dépend de ce que leur tempérament n'est pas encore formé , que leurs appé-

iii s.

P R E F A C E. ix

tits corporels ne font pas décidés, ni leur goût ou leurs désirs déterminés, & de cette délicatesse ou flexibilité de leurs organes qui les rend si propres à obéir à l'action de toutes les causes externes, tant physiques que morales.

Qu'un enfant bien constitué à sa naissance puisse devenir foible & valétudinaire par la négligence des personnes auxquelles il est confié ; que son corps puisse contracter plusieurs vices extérieurs par la même inattention ; & qu'au contraire un enfant de la santé la plus délicate puisse échapper aux

dangers de l'enfance & devenir fort & robuste par des soins bien entendus, personne ne sçauroit raisonnablement en douter ; les exemples en sont trop communs & trop sensibles.

Que l'ame puisse éprouver ces changemens soit en bien, soit en mal par les causes de la même classe, c'est encore une vérité d'expérience dont on ne sçauroit disconvenir. C'est presque un proverbe reçu, que le cerveau tendre de *Newton* ou d'*Alexandre* altéré dans leur enfance par une foible compression ou une commotion légère, auroit pû faire du premier un *stupide*

P R E F A C E. xj  
& du second un *Roi sage*.  
En effet l'essence de l'ame  
est invariable en soi, ce n'est  
que de la différente consti-  
tution des organes auxquels  
elle est liée dans les différens  
*individus*, que dépend la va-  
riété infinie que nous obser-  
vons dans la tournure d'es-  
prit, dans le caractère & dans  
les inclinations des hommes.  
Les dérangemens de ses opé-  
rations soit passagers, soit  
constans, qu'elle éprouve en  
conséquence des maladies  
& des affections purement  
corporelles, sont trop con-  
nus, pour que nous soyons  
obligés d'insister plus long-  
tems sur cette matière. Nous

xij *P R E F A C E.*

nous contenterons d'observer que comme une cause purement physique , peut disposer sans retour nos organes à la fausseté habituelle du jugement & au vice qui n'en est qu'une fuite ; de même des causes physiques peuvent corriger les erreurs de l'esprit & les défauts du cœur , lorsqu'ils dépendent d'un vice curable des organes. Les guérisons de ce genre opérées par des médicaments & par une diète convenable , ne sont pas rares en Médecine. On traite tous les jours avec succès le délire dans les maladies aiguës. La démence ou le délire

P R E F A C E. xiiij

chronique , a été aussi combattue efficacement plus d'une fois par les armes de la Médecine. Et si l'oubli parfait des connoissances les plus simples , les différens genres de folie , &c , ont été plus d'une fois les suites de certaines maladies ; il est arrivé aussi quelquefois des changemens favorables par une révolution du même genre. On a vu des enfans ou même des jeunes adultes , devenir après une grande maladie ou une passion violente , de stupides ou vicieux qu'ils étoient auparavant , pleins d'esprit & portés au bien.



D'un autre côté, les effets des passions sur l'œconomie animale, ne sont ni moins frappans, ni moins connus. L'observation journalière n'a que trop appris combien de maux pouvoit occasionner une passion soudaine, ou une suite d'affections désagréables. On a vu des gens mourir de peur ou dans un accès de colère; on compte les troubles de l'ame, les afflictions, la tristesse, &c, parmi les causes les plus ordinaires des maladies chroniques, & même des fièvres malignes: une nouvelle inattendue, une joye soudaine ont quelquefois tiré des ma-

lades des portes du tombeau.

Mais si les dispositions de nos corps & l'action des causes externes ont tant de pouvoir sur les affections de l'ame, & que les passions de l'ame ayent tant d'empire sur nos fonctions purement corporelles, & cela dans tout le tems de la vie; à combien plus forte raison cette réciprocité d'influence doit-elle être marquée par des effets sensibles dans cet âge, où l'ame parfaitement *neuve* & indifférente en soi, ne sçauroit opposer aux impressions du dehors le rempart de l'expérience & de l'habitude, &

où les organes font encore incapables d'une résistance qu'ils n'acquièrent qu'à la longue par le progrès de l'âge.

Les affections de l'ame des enfans & leurs causes morales, comme les préceptes, les récompenses, les châtimens, les études, ont un côté par lequel elles appartiennent à l'*Education Médicinale* : les premières lui font propres comme effets des fonctions animales, & les secondes comme diète ou comme remèdes.

Mais l'administration de tous ces secours demande une prudence infinie. Car comme nous pouvons nous promettre

tre

P R E F A C E. xvij  
tre les plus heureux succès  
de la commodité de former  
le corps & l'ame des enfans  
presque à notre choix ,  
lorsque cette commodité  
sera habilement ménagée ;  
nous avons également à  
craindre de cette même fa-  
cilité , si on néglige de la  
mettre à profit , ou qu'on en  
abuse par une direction mal  
entendue. L'objet de l'*Edu-  
cation Médicinale* des Enfans  
est donc également impor-  
tant , par les avantages infi-  
nis de la bonne méthode &  
par le contraste des incon-  
véniens qui résultent de la  
négligence ou d'une direc-  
tion peu éclairée.

Tome I.

b

xviii *PREFACE.*

Il ne faut prouver à personne qu'il est utile pour chaque particulier & pour la société de former des hommes sains du corps & de l'ame , bons & robustes. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que d'une enfance saine , & des maux ou des vices à prévenir dans cet âge. La sage administration des secours de la Médecine sera bien plus nécessaire à des enfans foibles , valétudinaires ou actuellement malades. Or les incommodités & les maladies qui sont presque toujours le partage de l'enfance , n'augmentent que trop la difficulté de l'*Education Médicinale.*

Cette difficulté, outre le nombre & le danger de la plupart de ces maladies, se prend encore principalement, 1°. De ce que les maladies des Enfans sont plus difficiles à connoître, parce qu'on manque d'un secours qu'on trouve ordinairement chez les adultes, je veux dire, le rapport du malade. Il faut convenir cependant qu'on peut suppléer au défaut de ce rapport dans la plupart des cas, par des signes sensibles. 2°. De ce que la nature, *novice*, pour ainsi dire, chez les enfans, ne favorise que très-rarement la solution de leurs maladies

b ij

par des crises salutaires, & que la prudente *expectation* dont les Médecins peuvent quelquefois se promettre des heureux succès dans les adultes, n'est point une ressource à laquelle on puisse avoir recours, ou du moins sur laquelle on puisse compter avec la même sécurité dans les maladies des enfans. 3°. De la peine qu'on a pour leur faire prendre les médicamens nécessaires, & des inconvéniens qui naissent de la violence dont on est obligé de se servir pour vaincre leur répugnance.

Le meilleur moyen de remplir toutes les vues qui

P R E F A C E. xxj

naissent des considérations que nous venons d'exposer, feroit, ce me semble, que les Médecins se livrassent à l'Education Médicinale des Enfans \*, & que l'autorité des loix réprimât en leur faveur ou pour mieux dire, en faveur de la société, les abus qui

\* *Siquidem multi infantuli obstetricum & vetularum inscitia, temeritate, injuriaque miseram oppetunt mortem. Quid ergo utilius quam pueris medicâ ope succurrere, cum sint loquelæ expertes, nec aliter affectus suos nisi per vagitus exprimere queant. Videmus etenim bruta, pullos, catullos suos instinctu naturæ lingendo, expoliendo, fovendo, alendoque sustentare: quanto magis hominibus eadem natura hoc ingeneravit ut salutem liberorum suorum, pignorum charissimorum, nutritu, Educatione & Medicatione consultant. Leonill. Faventin. de Victoriis de morbis infant. p. 2.*



naissent à cet égard de l'usurpation nuisible & cependant accréditée des Ministres, des Médecins, ou des Empyriques. Car il ne s'agit pas dans le traitement des maladies d'imiter ce qu'on voit faire aux Maîtres de l'Art, de suivre une méthode générale, de puiser sans aucun principe des préceptes épars dans des livres de Médecine, de voir même un grand nombre de malades, sans l'esprit d'observation si utile aux progrès de l'Art. Cet objet exige de la part des Médecins, surtout pour les maladies des enfans :

PREFACE. xxlij

1°. Des connoissances Anatomiques qui les mettent en état d'évaluer exactement les effets des positions des membres de l'enfant emmailloté, de ses différens habillemens, de ses exercices, de ses jeux, &c.

2°. Des connoissances Chymiques suffisantes pour leur faire distinguer par des moyens plus sûrs que la vaine routine du peuple, la nature des alimens qu'on a coutume de donner aux enfans, & de décider s'il seroit nécessaire ou avantageux de leur en substituer de plus salutaires, quoique négligés, ou moins usités.

3°. Assez d'expérience sur les *phénomènes* que j'appellerai *Médicinaux* & de la faculté de penser, pour régler avec sagesse l'*usage Médical* des passions, des études, des amusemens des enfans ; en un mot, pour leur prescrire cette partie importante de leur diète qui regarde les affections de l'ame, *animi pathemata*.

4°. L'expérience *Clinique* sur le traitement de leurs maladies.

5°. L'habitude d'envisager les objets en général, capable de leur faire découvrir une foule de préjugés qui se sont glissés dans cette  
branche

branche de l'art , plus que dans toute autre, & la fermeté suffisante pour les leur faire secouer avec la sage précaution pourtant de ne la pousser jamais jusqu'à aucune témérité dans la réforme des abus , qui pourroit devenir encore plus dangereuse. Le moyen de trouver ce juste milieu , c'est, ce me semble, d'entrer dans la discussion des avantages & des inconvéniens de chaque pratique , de s'appuyer des usages établis dans les différens païs, & d'un certain nombre d'épreuves faites avec prudence , surtout lorsqu'on est suffisamment assuré qu'elles ne sçauroient être

xxvj *P R E F A C E.*

nuisibles. Bien entendu qu'on estimera chaque chose son véritable prix, qu'on ne fera pas assez de cas de la grace du corps, par exemple, pour vouloir disloquer celui des enfans, ou les mettre à la torture pour la leur procurer; ou du latin, pour les rendre malades, ou les abrutir en s'obstinant à le leur faire apprendre dès leur tendre enfance, contre leur gré & leurs dispositions, &c.

Un Ouvrage qui présenteroit sous un seul point de vûe les plus essentielles de ces connoissances, & qui les rassembleroit en corps de

P R E F A C E. xxvij  
doctrines, seroit d'autant plus  
utile qu'il manque absolu-  
ment à la Médecine & à  
la Société. Les différentes  
branches mêmes de cette  
partie de l'Art ne sont qu'as-  
sez superficiellement trai-  
tées ; je ne connois que celle  
des accouchemens qui l'ait  
été avec assez d'étendue &  
par un nombre suffisant d'*Ar-  
tistes* habiles. Nous n'avons  
presque pas pour les enfans  
un seul précepte *diététique*  
bien établi sur la discussion  
des avantages & des incon-  
véniens des usages reçus.  
Tout ce qu'on a écrit sur le  
choix des nourrices & sur la  
nourriture des enfans, n'est

c ij

xxviiij P R E F A C E.

presque qu'une suite des préjugés. Il n'existe aucun traité vraiment *Médicinal* sur cette matière. Le Poëme de *Scévole de Sainte Marthe*, & le premier Chapitre de l'Education des Enfans de *Loke*, ne sçauroient être regardés comme des autorités dans l'art.

Quant aux maladies des enfans, nous n'avons que le traité de *Harris*, pour quelques maladies aiguës, ( Ouvrage très-court & fait avec peu de soin ) les traités de *Leonillus Faventinus*, de *Kufnerus*, d'*Austrinus*, d'*Omnibonus Ferrarius*, d'*Hucherus Bellovacus*, de *Ranchin*, de *Zu-*

P R E F A C E. xxix  
*carus*, de *Primerosius*, d'*Hoferus*, de *Cekius*, de *Strobelgerus*, de *Wedelius*, &c, dont les uns donnent une idée très-legère des maladies des enfans, & dont la plupart font seulement chargés d'un tas de formules inutiles; enfin la *Pædoiatreia practica* de *Zuinger*, & l'*Orthopédie* d'*Andry*, pour les maladies extérieures & chroniques. Ce qui est contenu dans les corps de Médecine-pratique, comme dans celui d'*Hippocrate* & de ses Commentateurs *Galien*, *Hollier*, &c, de *Sennert*, de *Mercurialis*, de *Mercatus*, de *Rivière*, d'*Ettmuller*, de *Claudinus*, de *Dolæus*, &c,  
c iij



ne paroît pas le fruit d'un travail assez particulier & entrepris assez à dessein. La Dissertation d'*Hoffman* n'est qu'un assemblage incomplet de généralités peu intéressantes & peu instructives. Ce qu'on trouve sur les maladies des enfans dans les Aphorismes de *Boerhaave*, est si vague & si court, qu'il est impossible d'en faire le moindre usage-pratique.

J'ai donc entrepris de lier ou de ramasser dans cet Ouvrage, les préceptes utiles déjà connus, d'ajouter les règles qui m'ont paru manquer, de proscrire les usages évidemment fondés sur des

P R E F A C E. xxxj

préjugés frivoles ou dangereux, & d'exciter au moins des doutes sur les pratiques dont l'utilité ou le danger ne font pas assez décidés. Je ne me flate point d'avoir rempli cet objet dans un Essai aussi peu étendu que celui-ci \*. J'aurai assez fait si j'ai réveillé l'attention des Médecins sur cette partie

\* *Conditum enim illud opusculum, ut, auditis doctorum sententiis, id ipsum accuratiùs recoquamus, elaboremus, perpoliamus. Sic Appelles post tabulam latitans, exceptis spectatorum judiciis, mirabilem illam Veneris speciem perfecit. Sic scientiarum & artium documenta, doctorum & artificum diffidiis semper creverunt. Hucherus Bellovacus Universitatis Medicinæ Monspel. Cancellarius: De Morbis Infant. in Præfat.*

c iiij

xxxij P R E F A C E.

essentielle de leur ministère ;  
si j'ai donné quelque atteinte  
à la dangereuse sécurité des  
parens sur l'*Education Médicinale*  
de leurs enfans ; si j'en  
ai défabusé quelques-uns de  
l'idée qu'ils s'étoient faite  
de leur *suffisance* à cet égard,  
ou de celle des Directeurs  
ordinaires de la santé des  
enfans ; en un mot, si j'ai  
porté à penser que l'autorité  
de l'usage doit être comptée  
pour rien, & qu'il est par-  
conséquent très-raisonnable  
de mettre en problême tous  
les points importans qui ne  
font décidés que par cette  
autorité. Le plus difficile sera  
fait dès-qu'on sera parvenu

P R E F A C E. xxxii  
à douter dans un siècle aussi éclairé que le nôtre ; le choix du *mieux* est presque une suite nécessaire de l'examen contradictoire qui en fait de Physique est l'unique chemin de la vérité. Il est vrai que les objets de recherche peuvent rester long-tems oubliés , surtout lorsqu'ils ne sont qu'importans , qu'ils sont peu curieux & placés comme celui-ci hors des limites des sciences exactes & positives, qu'il ne s'agit ni de Calcul , ni d'Analyse Chymique , ni d'Anatomie *transcendante* , ni de dénombrement & de division de corps , &c. Mais quoique

xxxiv *P R E F A C E.*

cet ouvrage ne soit pas susceptible de tous ces avantages, nous n'avons pas laissé que de l'entreprendre comme utile à la société. L'étude de la Médecine-pratique sera toujours l'objet le plus intéressant de la nature, & le plus digne de l'application des grands hommes. Envain avance-t-on, sans aucun fondement, que la Médecine est une science purement conjecturale? On n'a qu'à lire les ouvrages des Maîtres de l'Art, & l'on se convaincra aisément que la Médecine a ses principes & ses loix. Envain pour nous borner à la partie que nous traitons

P R E F A C E. xxxv

dans cet Ouvrage, se persuade-t-on communément que l'*Education Médicinale* des Enfans & leurs maladies n'exigent presque jamais le secours des Médecins, & que la nature, les usages reçus, ou des formules générales suffisent à cet égard? Le détail dans lequel nous allons entrer, prouvera la fausseté de cette opinion du Public. Il verra combien l'*Education Médicinale* des Enfans, tire des avantages de la Médecine, & combien les maladies de l'enfance demandent de lumières & d'expérience.

1°. Le tems de la grossesse d'une femme mérite

xxxvj *P R E F A C E.*

une attention particulière. Les pertes d'appétit, les bouffissures, les rougeurs à la peau qu'elle éprouve les premiers mois, ne doivent pas être combattues par le secours des médicamens, que des personnes peu instruites ne prescrivent que trop souvent. Ces symptômes qui dépendent de la compression que le fœtus produit sur la matrice, se dissipent ordinairement d'eux-mêmes, ou par la diète convenable. Il seroit dangereux pour la mere. & pour l'enfant qu'elle suivît l'opinion généralement reçue qui lui permet de manger toute sorte d'ali-

P R E F A C E. xxxvij  
mens à des heures irrégulières. C'est au Médecin seul à qui il appartient de déterminer l'espèce de nourriture qui convient à une femme-grosse , l'ordre de ses repas , le juste milieu qu'elle doit tenir entre le trop grand exercice & la trop grande inaction , son séjour à la ville ou à la campagne ; enfin la modération qui doit régner dans l'usage de ses passions , &c.

2°. Le terme de l'accouchement que la sobriété du corps & de l'esprit , & l'exercice modéré des femmes-grosses rendent presque toujours heureux, n'est pas si aisé



xxxviij *PREFACE.*

à déterminer qu'on le croit communément. Il arrive au septième, au huitième, & au neuvième mois. Les signes sur lesquels on se fonde ordinairement pour l'annoncer & qu'on croit les plus sûrs, sont souvent équivoques. Il faut avoir une certaine connoissance de la position des parties, de leur rapport, de leurs fonctions, pour distinguer les douleurs légitimes d'avec les douleurs fausses, pour remédier aux suites fâcheuses que peuvent avoir les chûtes, les accidens, les maladies qui surviennent aux femmes-grosses. Il est vrai que l'accouchement est

plus souvent l'ouvrage de la nature que de l'Art, & qu'on doit le regarder comme une *excrétion* à laquelle la matrice se dispose insensiblement, & dont elle se débarrasse avec succès quand on n'emploie aucune manœuvre qui puisse l'irriter. Mais lorsque la délicatesse du tempérament de certaines femmes-grosses, la disposition de l'orifice de leur matrice, la situation, la grosseur de l'Enfant, &c, rendent l'accouchement difficile, peut-on assez blâmer l'imprudence des Sages-femmes & des Accoucheurs qui n'appellent presque jamais des Mé-

decins, lesquels étant dirigés par la connoissance de l'Anatomie, de l'état du pouls & des autres symptomes qui leur sont plus familiers, sont les seuls capables d'indiquer les directions, les manœuvres & les remèdes les plus favorables à l'accouchement, de donner les règles les plus sûres pour l'extraction du Placenta, pour la ligature du cordon ombilical, pour les suites de l'accouchement, &c.

3°. On sçait que les enfans nouveaux nés sont sujets à une espèce d'érysipèle, à des douleurs, à des foiblesses, à des étouffemens : mais  
soupçonne-

PREFACE. xlj

soupçonne-t-on assez raisonnablement la cause de tous ces accidens? Doit-on en être allarmé, les dissiper, laisser agir la nature, ou lui aider en facilitant l'évacuation du *meconium*? Dans cette vûe quel est le purgatif le plus convenable? Dans quel tems doit-on le placer? On est dans l'usage d'emmailoter un enfant peu de tems après sa naissance; les Sages-femmes & les Remueuses ont des notions générales sur la pratique & les dangers de cette opération. Mais sçavent-elles que la tête doit porter directement sur le col sans pancher d'aucun côté;

Tome I.

d

que les oreilles ne doivent jamais être trop ferrées ; que l'application des bandes qui servent à l'emmaillement doit se faire d'une façon propre à favoriser l'extension de l'épine du dos qui a été courbée en avant tout le tems de la grossesse ; qu'une *vétière* mal placée peut faire prendre un mauvais pli aux vertèbres du col ; que l'articulation du *fémur* est quelquefois dérangée par la mauvaise pratique où l'on est d'appliquer trop fortement les extrémités inférieures l'une contre l'autre ; que la plupart des fièvres, des toux des suffocations des enfans

PREFACE. xliij

font souvent un effet de l'étranglement de la poitrine, causé par une trop grande compression des bandes, &c; qu'il faut ménager les premières sensations des enfans, ne les exposer qu'avec une extrême précaution au grand jour, au bruit, &c ?

4°. Les enfans sont plus portés au sommeil que les adultes. Il est à présumer que leur constitution lâche & humide les dispose à cette fonction qui les délasse des fatigues de leur naissance, qui facilite la nouvelle circulation de leurs humeurs, & le développement de leurs idées. Les cris, les frayeurs & les

d ij

xliv *P R E F A C E.*

trémouffemens des enfans pendant leur sommeil n'ayant presque jamais des suites fâcheuses, on ne fçauroit assez crier contre l'inutilité & le danger des narcotiques qu'on met en ufage pour faire difparoître tous ces fympômes. A peine l'enfant est-il forti de fon premier affoupiſſement, qu'il fuce ſes doigts, qu'il demande le mammelon par des ſignes & par ſes cris. Mais il ne ſuffit pas de l'exercer peu à peu à le faiſir, il faut encore prendre garde au filet de ſa langue, voir ſ'il n'y a aucun vice de conformation, & ne couper ce filet ( malgré la

P R E F A C E. xlv

pratique des Sages-femmes qui font indifféremment cette opération sur tous les enfans) que lorsqu'il s'étend jusqu'au bout de la langue, & qu'il empêche de tetter. Enfin, de tous les secours propres à appaiser les cris des enfans, dont il est essentiel de ne pas confondre la cause qui peut venir d'une impression trop vive des objets extérieurs, de la gêne de l'emballotement, d'un besoin de nourriture, de l'irritation du *meconium*, &c; le mouvement du berceau est le secours le plus efficace pourvû qu'il soit uniforme, & accompagné d'un certain chant capable de hâter le sommeil.



Quant à la propreté des enfans, nous ne ſçaurions aſſez la recommander, elle eſt très-utile & néceſſaire à leur fanté. On devroit les laver plus ſouvent qu'on le fait, avec du vin & de l'eau tiède, ſur-tout lorsqu'ils ont la peau légèrement enflammée & couverte d'écaillés. On ne doit s'oppoſer ( du moins après l'âge d'un ou deux ans) à la pente qu' ils ont de ſe coucher ſur le côté. Cette poſition eſt plus avantageuſe & plus commode que celle d'être étendu ſur le dos, la face tournée en haut; les viſcères du bas-ventre & de la poitrine jouiſſent pour lors d'une plus

P R E F A C E. xlvij  
grande liberté, & la peau de la  
plus grande partie du corps se  
trouve moins tendue, &c.

5°. Que l'accroissement des  
enfans se fasse par le déve-  
loppement de leurs vaisseaux,  
par l'union des *molécules orga-  
niques*, ou par l'application  
d'une lymphe nourricière sur  
leurs solides, il n'est pas  
moins constant que les en-  
fans ont besoin de prendre  
tous les jours une certaine  
quantité d'alimens convena-  
bles; & que le lait paroît  
avoir toutes les qualités qu'on  
peut désirer dans leur nour-  
riture. Il est d'abord féreux,  
léger, propre à l'évacuation  
du *meconium*, il acquiert plus

xlvij *PREFACE.*

de consistance à mesure que l'enfant se fortifie ; c'est un chyle tout formé. L'exemple de tous les hommes & des animaux prouve assez le besoin & l'utilité de cet usage. Nous ne sçaurions contester ces indications ; mais est-il impossible de trouver une nourriture plus parfaite que le lait , & plus convenable à l'état de l'enfance ? Devons-nous assez respecter les prétendues loix de la Nature pour priver les enfans des alimens qui leur seroient évidemment plus salutaires ? N'est-il pas de la dernière importance d'examiner si les enfans doivent  
être

*P R E F A C E.* xlix  
être nourris de lait ; si le lait  
de femme leur convient  
mieux que celui des animaux ;  
& si celui de leur propre me-  
re est préférable à tout au-  
tre ?

Les inconvéniens qui sui-  
vent l'usage du lait sont assez  
connus ; outre la nécessité  
dans laquelle on se trouve de  
le mêler avec d'autres ali-  
mens par rapport à son in-  
suffisance qui n'est que trop  
ordinaire ; il produit des ma-  
ladies dangereuses lorsqu'il  
s'aigrit dans l'estomac ; il  
est très-souvent altéré par les  
excès & les passions des  
nourrices , qui communi-

*Tome I.*

*e*

## I P R E F A C E.

quent aux enfans qu'elles allaitent leurs maux & leurs inclinations vicieuses. Enfin les prétendus avantages du lait ne compensent pas les inconvéniens réels qu'on observe dans son usage. Ces mêmes considérations doivent nous engager à donner la préférence au lait des animaux, qui sont ordinairement plus sains que les nourrices, & qui ne sont pas sujets comme elles à des excès & à des passions contraires à la bonté du lait. On ne doit enfin préférer une mere à une nourrice étrangère, qu'après avoir mûrement réfléchi sur la bonne

P R E F A C E. Ij

ou mauvaise santé de l'une & de l'autre, sur leur âge, leur caractère, le nombre de leurs couches, & de leurs nourritures; sur l'âge & la qualité de leur lait, sur leur séjour à la ville ou à la campagne, &c. Mais comme les trois méthodes généralement reçues d'allaiter les enfans, leur font le plus souvent nuisibles, une bouillie faite avec du pain légèrement bouilli dans du vin ou dans de la bière, avec du miel ou du sucre, réduit à une consistance mucilagineuse & délayée dans une suffisante quantité d'eau, lorsqu'on voudroit la donner en boisson, ne seroit-elle pas

e ij

liij - P R E F A C E.

préférable au lait, & à tout autre aliment dans la préparation duquel on le feroit entrer ?

Cependant malgré l'évidence des raisons qui combattent l'usage du lait pour les enfans, & qui constatent l'avantage de la bouillie que nous avons proposée, nous croyons le secours de l'expérience encore nécessaire. Nous désirerions donc qu'on donnât, ou qu'on permît l'usage de cette dernière méthode aux nourrices de la campagne auxquelles on confie les *Enfans-Trouvés*, par exemple, & dans les Communautés, où l'on se charge

P R E F A C E. liij

de faire nourrir un certain nombre d'enfans , & qu'on se décidât en faveur de cette nourriture , si des épreuves faites avec soin , & répétées plusieurs fois , donnoient une entière certitude de son efficacité absolue & de son avantage sur le lait. Mais comme les changemens utiles à la société n'arrivent d'ordinaire que long-tems après leur indication , en attendant quelque heureuse circonstance qui puisse hâter le succès de celui que nous venons d'énoncer , nous prescrivons un régime de vie convenable aux nourrices & aux enfans.

e iij



Ce droit n'appartient qu'aux Médecins.

6°. Le tems de la dentition des enfans est ordinairement accompagné de symptômes si fâcheux, tels que la fièvre, le dévoyement, la toux, les mouvemens convulsifs, &c, qu'il y auroit de la témérité à confier cet ouvrage à la seule Nature ou à des pratiques générales répandues dans le public. Indépendamment des secours locaux qui sont quelquefois nécessaires, & qu'on ne devoit jamais appliquer que par le conseil des Dentistes & des Chirurgiens éclairés ; la direction des humeurs des enfans à la

P R E F A C E. Iv  
tete, observée par *Stahl*, &  
qui augmente la sensibilité  
du périoste que les dents veu-  
lent percer, demande toute  
l'attention du Médecin. Une  
diversion de ces mêmes hu-  
meurs, occasionnée par des  
médicamens peu actifs, faite  
dans un tems contraire ou  
dans quelque viscère, en un  
mot, dirigée sans aucune con-  
noissance, deviendra mortel-  
le, ou causera des incommo-  
dités qui persisteront dans un  
âge plus avancé. Une diète  
convenable aux nourrices &  
aux enfans, des remèdes in-  
ternes ou des topiques appro-  
priés, & placés avec pruden-  
e iiij

lvj    P R E F A C E.

ce , dissiperont les dangers qui accompagnent la dentition , faciliteront même la sortie des dents , leur emplacement , leur solidité , le bon état des gencives , &c.

7°. Le tems du *sévrage* ne demande pas une moindre attention que le tems de la *dentition* qui les y prépare. Ce n'est que pour ce changement , que les os maxillaires se renforcent. On ne sçauroit trop craindre les révolutions qui naissent ordinairement de la privation du lait & des alimens qu'on lui substitue. L'estomac n'est jamais exposé sans danger à la prépa-

PREFACE. Iviij  
tation d'une nouvelle nour-  
riture. Ce n'est qu'en lui don-  
nant des alimens proportion-  
nés à son degré de force &  
d'activité, & à la nature & à  
la consistance de ceux qu'il  
est dans l'habitude de rece-  
voir, qu'on peut prévenir les  
maladies qui pourroient pro-  
venir du *sevrage*. On ne scau-  
roit nier que l'homme n'ait  
ses forces digestives capables  
de broyer toutes sortes d'ali-  
mens, mais il n'est pas moins  
vrai qu'un aliment trop pé-  
fant & difficile à digérer, jet-  
té dans un estomac accoutu-  
mé depuis long-tems à ne  
travailler que du lait, c'est-

Iviiij *P R E F A C E.*

à-dire , un chyle presqu'entièrement formé , doit exciter un dérangement considérable dans les organes de la digestion , & dans toutes les fonctions de l'œconomie animale qui en dépendent.

Au reste, on ne doit pas être allarmé de l'état de maigreur qu'on observe dans les enfans nouvellement févrés, quand on a l'attention de ne leur donner que du potage, du ris, du gruau, des purées, des farineux, du beurre frais, des fruits sains, en un mot des alimens de bon suc, & dans une quantité médiocre; & lorsqu'on n'apperçoit au-

**P R E F A C E.** lix  
Cun signe de fièvre lente. Cette maigreur qui est l'effet du dégorge- ment des fucs lai- teux contenus dans les der- niers vaisseaux , est plutôt salutaire que nuisible. Mais elle dispa- roît bientôt lorsqu'elle n'est entretenue par au- cun vice particulier des vis- cères. Les enfans reprennent même en peu de tems un é- tat d'embonpoint plus parfait. Cet état se soutient ordinairement jusqu'à la puberté , pourvû qu'on ait grand soin de ne leur donner qu'une quantité suffisante d'une nour- riture saine , à des heures re- glées, & dans des intervalles

Ix      P R E F A C E.

assez éloignés l'un de l'autre ;  
pourvû que l'ordre naturel de  
leurs excrétiions ne soit pas  
troublé ; qu'ils respirent un  
air libre & souvent renouvel-  
lé ; que leur sommeil ne soit  
pas dérangé ; que leurs exer-  
cices soient proportionnés à  
leur degré de force , & tou-  
jours pris avec modération ;  
enfin pourvû que les affec-  
tions de leur ame soient ha-  
bilement dirigées.

8°. A peine les enfans  
font-ils parvenus à l'âge de  
puberté qu'ils éprouvent des  
révolutions bien surprenan-  
tes dans les parties de la gé-  
nération. Cette *crise* de l'en-

P R E F A C E. lxj

fance est souvent accompagnée de saignemens de nez, de douleurs aux aînes, de toux, de crachement de sang. Les regles commencent à se manifester dans les filles, & les garçons voyent sortir avec surprise des parties de la génération une matière laiteuse qui caractérise les premiers tems de la *virilité*. La voix de l'un & de l'autre grossit; les mammelles des filles enflent, quelquefois même celles des garçons croissent, & leur causent de la douleur; ces derniers, outre l'apparition de la barbe qui leur est particulière, sont plus sujets que les



lxij    P R E F A C E.

filles à un état de mélancholie & de tristesse, la solitude fait leurs délices; c'est-là que la Nature leur inspire des desirs qui les menent souvent à des découvertes aussi contraires à leur santé qu'aux bonnes mœurs, &c.

Voilà les dangers & les règles de l'*Education Médicale* des enfans. Les maladies de cet âge demandent encore plus de connoissances & de circonspection. Rarement les enfans parviennent-ils à l'âge de puberté sans ressentir quelque indisposition qui demande le secours de la Médecine. Les enfans nouveaux

PREFACE. Ixiiij  
nés, ainsi que l'a remarqué  
Hippocrate\* font sujets à des

\* *Per æstates talia accidunt ; parvis quidem & recens natis puerulis , oris ulcera , vomitiones , tusses , vigiliæ , umbilici inflammationes , aurium humiditates. Lib. 3. Aphorism. 24.*

*Ad dentitionem verò progressis , mordaces gingivarum prurigines , febres , convulsiones , alvi profluvia , maximè cum dentes caninos edunt , præsertim in pueris qui crassissimi sunt & alvos duras habent. Lib. 3. Aphor. 25.*

*Ipsis verò grandiusculis tonsillarum inflammationes , vertebræ quæ est in occipite ad interiora trusiones , asthmata , calculi , lumbrici teretes , verrucæ pensiles , satyriasmis , stranguriæ , strumæ & alia tubercula , præcipuè verò ante dicta. Lib. 3. Aph. 26.*

*Grandioribus adhuc & jam ad pubertatem accedentibus , superiorum morborum multi & febres diuturnæ magis sanguinis e naribus profluvia. Lib. 3. Aph. 27.*

Ixiv P R E F A C E.

vomiffemens fréquens , à des  
petits ulcères dans la bouche,  
à des toux opiniâtres ; à des  
infomnies , à des inflamma-  
tions au nombril , &c ; la fiè-  
vre , le dévoyement , les  
mouvemens convulfifs , les  
douleurs vives dans les gen-  
cives ne manquent guère  
d'accompagner le tems de la  
*dentition*. A peine ont-ils at-  
teint l'âge de trois ou quatre  
ans qu'ils font attaqués des  
bouffiffures , des vers , des  
maux de gorge ; d'épilepſie,  
de la rougeole & de la pe-  
tite vérole , du rachitis ; des  
écrouelles , &c : ils font enfin  
exposés dans l'âge de puber-  
té

P R E F A C E. lxx

té à des crachemens de fang, à des maux de tête, à des faignemens de nez, à des fièvres intermittentes, au marafme, &c. Ne devons-nous pas conclure de toutes les observations que nous venons de faire, qu'il y auroit de l'inhumanité à livrer les enfans malades aux feuls foins de la nature, ou au traitement vague & incertain des femmes ou des Empiriques? Mais il faut convenir que la plupart des préceptes ou des confeils qui font répandus dans cet Ouvrage, ne conviennent qu'aux enfans dont les parens font riches ou aifés, & qu'il

*Tome I.*

f

Ixvj *P R E F A C E.*

est difficile de les mettre en usage pour les enfans du peuple. Il ne me reste plus qu'à avertir le Public que cet *Essai* est le fruit d'une étude particulière de *l'Education Médicinale* des enfans, & d'une application constante, au traitement des maladies de cet âge \*.

Les différentes divisions

\* L'Année 1746, j'ai vû régner à Agde, ville maritime du Languedoc, une maladie épidémique qui fut presque particulière aux enfans.

Il en régna une autre à Fontainebleau en 1749, dont presque tous les enfans furent attaqués. Voyez la description que j'en ai donnée dans le *Mercur*e de France du mois d'Octobre de la même année.

PREFACE. lxvij

qui partagent le tems & les maladies de l'enfance, dans la plupart des Auteurs qui ont écrit sur cette matière, m'ont paru trop peu réelles. Voici celles que j'établis dans cet Ouvrage que je divise en trois Livres.

Le premier Livre traite de tout ce qui regarde l'*Education Médicale* de l'enfant, depuis sa formation ou sa conception ; mais principalement depuis sa naissance jusqu'au tems du *sevrage*.

Le second est destiné à l'autre partie de l'enfance, qui s'étend depuis le *sevrage* jusqu'à la *puberté*.

lxviiij *PREFACE.*

Le troisieme enfin traite  
des maladies propres aux en-  
fans , & du caractere particu-  
lier que prennent chez eux  
certaines maladies qu'on  
peut regarder pour le fond  
comme communes à tous les  
âges.





**T A B L E**  
**DES CHAPITRES,**  
 Contenus dans ce Volume.

**P**RÉFACE,            pag. j

*LIVRE PREMIER,*

**C**HAP. I. *De l'Enfant dans le*  
*ventre de la mere.*            pag. 1

**C**HAP. II. *De la naissance de*  
*l'Enfant.*                            37

**C**HAP. III. *De l'état des or-*  
*ganes, & des fonctions de l'En-*  
*fant nouveau-né; & de l'éva-*  
*cuation du Méconium.*        62

**C**HAP. IV. *Du sommeil de l'En-*  
*fant, de l'examen du filet de la*



lxx T A B L E.

*langue ; de la manière dont il doit être bercé , nettoyé & couché ; du tems auquel il doit prendre les premiers alimens.*

110

CHAP. V. *De la nourriture de l'Enfant.*

111

CHAP. VI. *De la Salivation, de la demangeaison des gencives, des hochets, de la dentition, &c.*

221

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Du Sévrage de l'Enfant.*

243

CHAP. II. *De la Diète des Enfants sévrés, ou de la manière de les gouverner en santé, par rapport aux six choses non-naturelles.*

262

*La Nourriture.*

267

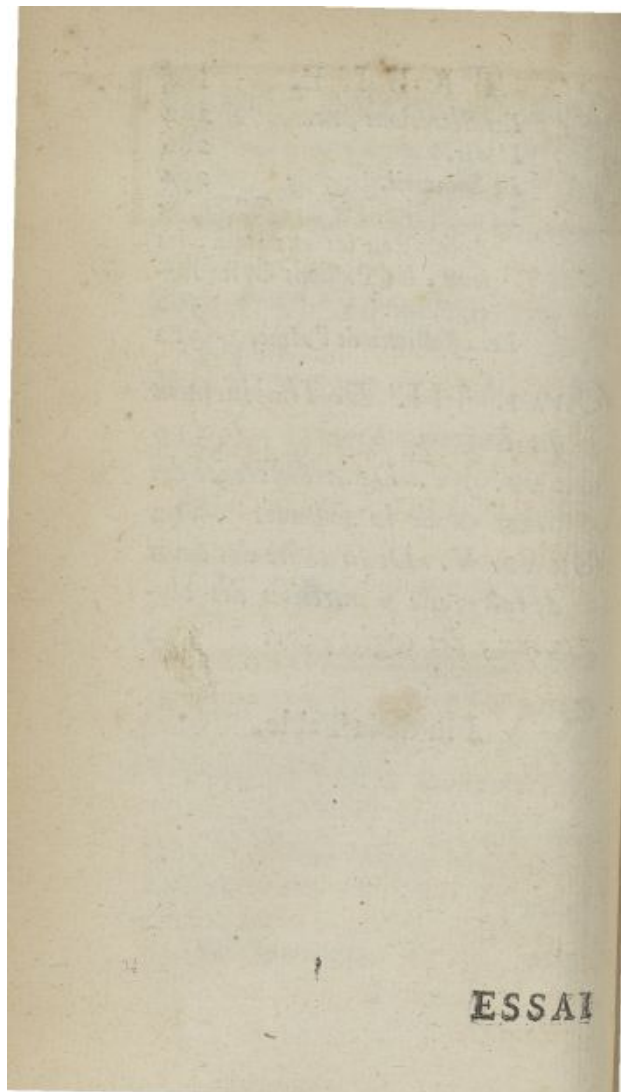
T A B L E.	Ixxj
<i>Les Secrétions, &amp;c.</i>	282
<i>L'Air.</i>	286
<i>Le Sommeil.</i>	294
<i>Le mouvement &amp; les affections de l'Ame, où les exercices, les jeux, les Passions &amp; les Ins- tructions.</i>	302
<i>Les affections de l'Ame.</i>	312

CHAP. III. *De l'habillement  
des Enfans.* 319

CHAP. IV. *De la différence des  
Sexes & de la puberté.* 342

CHAP. V. *De la chute des dents  
de lait ; de l'entretien des che-  
veux, des ongles, &c.* 372

Fin de la Table.





ESSAI  
SUR  
L'ÉDUCATION MÉDICINALE  
*DES ENFANS,*  
ET SUR LEURS MALADIES.  
\*\*\*\*\*  
*LIVRE PREMIER.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Enfant dans le ventre de  
la mere.*

**N**OUS ne scaurions nous  
rappeller, sans une crain-  
te mêlée d'admiration,  
les dangers que nous courons avant  
que de naître. Ils sont aussi mul-  
Tome I. A

tipliés que les états dans lesquels nous passons.

Notre corps est un assemblage d'un nombre infini de parties qui ont été long-tems dispersées dans plusieurs êtres ; ces parties après avoir passé d'un végétal & d'un animal à l'autre , ont ensuite floté dans les airs jusqu'à ce qu'elles se soient réunies dans le corps de nos parens. Elles prennent alors une nouvelle tournure & reçoivent une impression particulière de chaque partie du corps du pere & de la mere. Leurs yeux , leurs dents , leurs poumons , leur cœur , leurs autres viscères , &c , les changent singulièrement. Elles acquièrent par leur séjour dans chacune de ces parties des modifications qui les rendent véritablement *séminales* , & capables de devenir les premiers rudimens du nouvel animal. Elles éprouvent enfin une nouvelle élaboration dans le réservoir

*Médicinale des Enfans.* 3

que la nature leur a ménagé, où elles restent en dépôt jusqu'à ce qu'elles soient portées dans la matrice, où d'éparses qu'elles étoient, elles se rapprochent, s'unissent & occupent chacune la place qui leur est destinée. En un mot, la semence du pere & de la mere peuvent être considérés comme un *amas* des restes de la nutrition de leur corps; ces deux *amas* se joignent l'un à l'autre par un mécanisme admirable, & composent un tout semblable à une semence particulière qu'un semeur jette dans une terre bien préparée.

La matrice qui est le champ dans lequel notre corps est semé, se trouve commodément ouverte pour recevoir les liqueurs séminales du pere & de la mere. Celle du pere traverse des espaces immenses, & risque de se perdre au moment le plus nécessaire. Celle de la mere est encore plus exposée;

A ij

elle est confiée aux trompes de Fallope qui vont la chercher dans l'ovaire, qui la saisissent, qui l'apportent dans la matrice. Tel est le mécanisme de la génération qui nous paroît le plus probable & le plus conforme aux expériences faites par des grands Physiciens modernes, qui ont détruit le sentiment de ceux du siècle dernier, dont les uns faisoient voler les petits œufs en l'air, tandis que d'autres en chargeoient l'ovaire de la première femme; dont plusieurs enfin faisoient nager les petits hommes dans la semence du pere, en forme de petites anguilles qui se présentoient en foule pour entrer dans l'œuf de la mere, qui se battoient même avec fureur jusqu'à ce que le vainqueur occupât la place qui étoit préparée. La vie étoit pour le plus fort, le prix de la victoire; tous les autres trouvoient la mort dans ce combat.

De toutes ces opinions qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de différens Auteurs, nous adoptons la première. Elle nous paroît plus vrai-semblable ; elle n'est, à proprement parler, que celle d'*Hippocrate* ou des anciens Philosophes qui ont été aussi féconds & aussi heureux en hypothèses, que les Modernes.

Passons aux changemens qui arrivent aux matériaux qui sont renfermés dans la matrice, lesquels ne forment déjà qu'un même corps à la faveur du *véhicule* aqueux qui commence par les unir, ainsi que deux liqueurs qu'on dispose à la fermentation. Les parties de la semence ont chacune une empreinte qui les rend capables d'une certaine union avec d'autres, d'une séparation d'avec celles qui ne leur conviennent point, d'une certaine quantité de mouvement, &c; dans ces deux semen-



ces unies , chaque molécule se dispose à prendre sa place comme dans une liqueur qui fermente. Les matériaux des sels se cherchent & se rencontrent dans une effervescence ; pourquoi les matériaux du corps d'un animal n'auroient-ils pas la même propriété ?

C'est par cette vertu d'affinité que les différentes parties de la semence du pere & de la mere se joignent ensemble pour composer un tout qui tient des deux , & qui ne ressemble à aucun. Un sel composé d'acide & d'alkali , ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ces corps , à moins que l'un des deux ne prédomine. Peut-être est-ce par une surabondance à peu près égale que les enfans ressemblent au pere ou à la mere ? Peut-être le foetus qui se forme dans la matrice par le mélange des deux semences , n'est-il que le résultat de

deux corps entiers, dont l'un appartient au pere & l'autre à la mere ? Cette idée feroit préfumer que notre corps est double, & que nous sommes composés de deux corps finis, artistement adossés l'un à l'autre. La symmétrie intérieure de nos organes, l'arrangement des parties extérieures & les phénomènes de plusieurs maladies semblent confirmer cette opinion \*.

Le mélange des deux liqueurs féminales est aussi nécessaire pour former un enfant, que le mélange d'un acide & d'un alkali l'est pour faire un sel neutre. Voilà peut-être

\* Il ne se forme sans doute des monstruosités que lorsque les loix de l'affinité ne sont pas exactement observées dans l'application des molécules organiques, ou seulement lorsqu'il y a une surabondance de ces mêmes molécules. Cette affinité même a lieu dans les cas extraordinaires. Les monstres, dit M. de Buffon, se font avec quelque symmétrie. Les enfans qui ont, par exemple, six doigts à la main droite, en ont ordinairement six à la main gauche, &c.

d'où vient que chaque individu mâle ou femelle ne produit pas tout seul son semblable. M. de Buffon croit que cela vient de ce que l'établissement des molécules organiques qui doivent former un *fœtus* ne peut pas se faire de soi-même dans l'individu qui les fournit, à cause de la circulation de la semence & du repompement continuel de cette liqueur dans le corps de l'animal, & par rapport à l'action continuelle des nouvelles *molécules organiques* qui arrivent dans les testicules & dans les ovaires. Lorsque les liqueurs séminales sont une fois mêlées, elles se fixent dans la matrice, parce qu'elles ont plus d'analogie entre elles, qu'elles n'en avoient avec les parties du corps qui les avoient produites. Mais outre que le mâle ne produit pas tout seul aucun *fœtus*, faute d'organes propres à le contenir & à le nourrir, la femme

qui a cet avantage sur lui, ne conçoit pas pour cela toute seule. Tant que les molécules organiques sont seules de leur espèce, étant également actives, également animées, leur action n'est suivie d'aucun effet, parce qu'elle est sans réaction; la réunion de ces *molécules organiques* & leur fixité, absolument nécessaires pour la formation du fœtus, ne peuvent avoir lieu que lorsque les liqueurs séminales contiennent dans une matrice convenable, des parties actives dissemblables qui proviennent des *parties sexuelles* de l'homme & de la femme, qui sont les seules qui puissent avoir un effet différent; réagir contre les autres; arrêter leur mouvement, & servir de base ou d'appui à leur action.

Mais, continue cet ingénieux Auteur, si les *molécules organiques sexuelles* de l'homme & de la femme déterminent le sexe de l'enfant; on pourroit conclure que le

mâle , par exemple , qui tire son sexe de son pere seul , prend de la mere seule de quoi former le reste de son corps.

Cette conséquence ne me paroît pas tout-à-fait juste. La semence du pere ne peut-elle pas se trouver en plus grande abondance & contenir un plus grand nombre de *molécules organiques* que celle de la mere , & après avoir décidé le sexe de l'enfant , concourir encore à la formation du reste de son corps ? Dès que les *molécules organiques des parties sexuelles* qui servent de base & de point d'appui aux autres , ont déterminé le sexe de l'enfant , j'imagine que les parties actives *sexuelles* de l'homme ou de la femme qui se sont trouvées en moindre quantité & qui ont servi à la réaction nécessaire pour fixer toutes les autres , perdent ensuite leur vertu , & qu'elles sont confondues avec celles qui vont former chacune de

son côté l'organe qui lui est propre.

Mais ne poussons pas plus loin de simples probabilités ; tenons nous-en aux faits. Ils prouvent que les parties de notre corps se moulent dans la substance aqueuse ou muqueuse qui constitue le fond de la semence ; qu'elles y végètent comme les plantes dans le sein de la terre , qu'elles s'y contournent suivant le plus ou moins de résistance que cette substance leur oppose. De là vient sans doute l'assemblage convenable des matériaux qui forment un tout symétrique qui devient dans peu de tems un corps organisé \*.

Trois ou quatre jours après la

\* Le poulet se voit dans l'œuf avant qu'il ait été couvé , il existe en entier dans le milieu de la cicatrice au moment qu'il sort du corps de la poule. La chaleur que lui communique l'incubation ne fait que le développer , dit M. de Buffon, en mettant les liqueurs en mouvement. Voyez les figures de Langly, citées par M. de Buffon.

conception ( si l'on veut s'en rapporter aux observations des Anatomistes ) on voit dans la matrice une bulle ovale de six lignes sur son grand diametre & de quatre sur le petit ; on voit ramper sur la surface de la bulle un lacis de petites fibres, qui occupe la moitié de la superficie de cet ovoïde ; on distingue ensuite dans l'espace de trois ou quatre jours les premiers linéamens du *fœtus*, la moëlle allongée, la tête, le tronc, l'aigrette qui sort du milieu du *fœtus* & qui doit former le cordon ombilical, le nez ou un petit filet proëminent, les deux petits points noirs qui indiquent la place des yeux, les petites protubérances ou les premières ébauches des bras & des jambes, &c. La longueur du corps entier est pour lors d'environ cinq ou six lignes.

A six semaines on apperçoit le mouvement du cœur qui ne laisse

pas que d'être formé dans le premier moment de la conception, mais qu'on ne distingue pas auparavant, ou parce qu'il se trouve enfoncé dans la poitrine & recouvert par les poumons, la plèvre, &c; ou parce que son battement est encore insensible. C'est de lui, je pense, que partent toutes les autres parties du corps. Il est comme le bulbe d'une plante qui végète dans la matrice, que nous avons comparée avec quelque fondement, à une terre bien préparée. Sa végétation sert peut-être à développer toutes les *molécules organiques* qui ont servi à la formation du corps, & qui se sont arrangées suivant les loix de la plus exacte affinité. Ce développement ne finit qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans; le corps ou la plante se soutient dans sa vigueur jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; il reçoit alors des altérations bien



sensibles, & se flétrit peu à peu jusqu'au moment de la décrépitude & de la mort.

Au bout de quarante jours toutes les parties du *fœtus* mâle sont apparentes. Celles du *fœtus* femelle le sont un peu plus tard. A deux mois, l'*ossification* du fœtus commence ; un mois après les mouvemens deviennent sensibles pour la mere ; il a pour lors près de trois pouces & pèse environ trois onces. Quatre mois & demi après la conception, sa longueur est de six ou sept pouces ; toutes les parties de son corps sont si fort augmentées à cet âge, qu'on les distingue parfaitement les unes des autres. Les enveloppes qui le contiennent, croissent d'abord plus que le *fœtus*, mais après un certain tems, vers le quatrième mois par exemple, le *fœtus* croît à proportion plus que ses enveloppes. Avant la fin du troisième mois,

on a remarqué que la tête étoit courbée en avant\* : le menton pose sur la poitrine, les genoux sont relevés, les jambes repliées en arrière, souvent elles sont croisées; la pointe du pied est tournée en haut & appliquée contre la cuisse, de sorte que les

\* L'Auteur de l'Histoire naturelle pense avec *Harvey*, que le fœtus ne prend cette position que parce qu'elle est la plus favorable au sommeil. Mais le fœtus dort avant le troisième mois dans lequel on suppose qu'il commence à plier ses membres. Il est donc à présumer que son corps se courbe insensiblement dès le moment de sa formation jusqu'à celui l'accouchement. En effet, à l'âge de trois mois pourroit-il s'accoutumer sans danger à une attitude aussi gênante? Sa circulation n'en seroit-elle pas tout-à-coup dérangée? &c. La grosseur de la tête du fœtus & son poids plus considérable à proportion dans ces premiers tems que dans un âge plus avancé, sont suivant toute apparence la cause de cette attitude courbée. Cette position devient encore nécessaire par une autre raison. L'Enfant ne sauroit se tenir de bout dans la matrice lorsqu'il est parvenu au quatrième, au cinquième mois, &c. Il est obligé de céder à la compression de ce viscère voide, &c.

deux talons sont fort près l'un de l'autre ; les bras sont abaissés & repliés sur la poitrine ; l'une des mains, souvent toutes les deux touchent le visage, elles sont quelquefois fermées, quelquefois aussi les bras sont pendans à côté du corps, &c. *Voyez l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.*

Le développement ou l'accroissement du *placenta*, de l'*amnios* & du *chorion* est aussi difficile à concevoir que celui du *fœtus*. Ils flottent tous ensemble dans la matrice pendant les premiers tems de leur accroissement, qui ne peut se faire, selon M. de *Buffon*, que par une *intus-susception* de la matière laiteuse qui est contenue dans la matrice. Le placenta paroît tirer le premier cette nourriture, convertir ce lait en sang, & le porter au fœtus par des veines : la liqueur de l'*amnios* ne paroît être que cette même liqueur

queur laiteuse dépurée. Pour moi, je pense que cette liqueur dans laquelle nagent le *fœtus* & ses enveloppes, les pénètre immédiatement & leur fournit ainsi la matière nécessaire à leur nutrition & à leur augmentation. On croit peut-être mal-à-propos qu'il n'en est pas de même dans les derniers tems de la grossesse, & que le *fœtus* prend alors de la nourriture par la bouche. Cependant quoiqu'on trouve dans son estomac une liqueur semblable à celle que contient l'amnios; de l'urine dans la vessie; & du *meconium* dans les intestins; on pourroit former des doutes raisonnables sur cette prétention.

On a beaucoup disputé jusqu'ici pour sçavoir le moment précis de l'union de l'ame avec le corps. Des conjectures vagues & incertaines ne sçauroient décider une question aussi difficile. Il est

cependant naturel de présumer que l'ame n'abandonnant le corps qu'au moment qu'il a perdu toute l'*apritude* qu'il avoit au mouvement ; elle ne doit s'y unir que lorsque les parties de la semence sont entièrement disposées à former un tout organique capable des fonctions qui constituent proprement la vie.

Il y a des Philosophes qui ont soutenu que l'ame pouvoit concourir à la forme & à la disposition que le corps acquiert dans la matrice. Je ne crois pas qu'elle opère l'arrangement de ses parties ; mais je suis très-convaincu que sa présence influe beaucoup sur les modifications que prend le corps déjà ébauché , & que les organes se moulent sur les idées de l'ame. Pourquoi ce que nous observons dans les adultes , n'arriveroit-il pas dans le fœtus ? Si des passions trop fortes fussent pour défigurer le

corps le mieux constitué, quelle doit être l'impression de l'ame sur des corps tendres & délicats? Or combien de genres de sensations n'éprouvons-nous pas dans le ventre de notre mere, dont nous perdons le souvenir? Ce n'est sans doute que par ces différentes sensations que l'ame agit sur le corps & qu'elle le dispose à remplir les fonctions auxquelles il est destiné.

Quoi qu'il en soit, nous commençons par être un animal aquatique, un vrai poisson; nous nageons dans une liqueur qui nous sert d'aliment, qui nous soutient, qui nous préserve de tous les accidens qui pourroient troubler notre accroissement. C'est ainsi que les petits embryons des grenouilles sont soutenus par une substance glaireuse qui les garantit des impressions de l'eau dans laquelle nagent l'*embryon* & la glu qui l'environne. La liqueur qui soutient

le *fœtus* venant à s'épaissir dans sa surface extérieure, forme une espèce de membrane, une poche, un œuf qui le renferme, qui le met à l'abri de tous les dérangemens qu'il pourroit éprouver, qui se change pour lui en une espèce de réservoir où il est suspendu, & nourri, selon toute apparence, de la façon que nous avons indiqué ci-dessus.

Cette enveloppe capable d'une certaine résistance flotte elle-même irrégulièrement dans la cavité de la matrice pendant quelque tems. Plusieurs observations prouvent les risques auxquels le *fœtus* est pour lors exposé. La trompe de *Fallope* trop dilatée peut le jeter dans le ventre. On en a vû qui s'étoient collés à des intestins sur lesquels ils avoient pris un certain degré d'accroissement. La trompe de *Fallope* en a gardé elle-même dans sa cavité, &c.

Sans vouloir expliquer la cause de tous ces accidens , nous nous contenterons de dire qu'ils sont heureusement très-rares ; l'orifice de la trompe de *Fallope* dans la matrice, est si petit, qu'il y a bien peu de danger de ce côté-là. Le *fœtus* peut trouver une voye plus libre vers l'orifice inférieur de la matrice , malgré le soin que la nature a pris de le munir de petites glandes qui séparent une espèce de *glu* ou de *masfic* qui le bouche plus ou moins exactement. C'est par cet orifice que sortent assez souvent des *fœtus* entraînés par le torrent des regles , ou délogés par l'action même qui les eut produites ; ou par toute autre secouffe extraordinaire , comme il arriva à cette danseuse à laquelle *Hippocrate* vit rendre une espèce d'œuf qui dut lui causer quelque étonnement , malgré le silence



qu'il observe à cet égard, & qui l'obligea de défendre plus sévèrement la danse & les exercices violens à toutes les femmes grosses.

Un Médecin est obligé de suivre l'exemple de ce grand homme, & de représenter à des meres imprudentes le danger qu'elles courent en s'exposant à des fausses-couches, par un défaut de régime, par des secouffes & des mouvemens peu mesurés, par leur incontinence & par leurs fantaisies. On n'a qu'à considérer la régularité avec laquelle les femelles des animaux observent sur ce point là les loix de la nature, pour concevoir combien la tranquillité, le repos & la modération à tous égards, sont nécessaires aux meres qui sont décidées grosses. Il n'en est point, parmi les premières, dont les mouvemens ne soient moins impétueux qu'aupara-

vant. Leur retenue prouve le cas qu'elles font du dépôt que la nature leur a confié. Qu'on examine la mere des abeilles, ses soins, son attention, son air posé, sa démarche grave & mesurée, que l'Historien de l'Académie des Sciences a rendu avec tant d'agrément ; on fera plus frappé de cet exemple que de toutes les raisons qu'on pourroit alléguer. Il ne faut pourtant pas donner dans l'excès de ces meres trop attentives qui se livrent pendant tout le tems de leur grossesse à un genre de vie trop sédentaire, qui tient plutôt de la paresse que de la précaution. On doit encore plus blâmer la conduite des femmes grosses qui passent la nuit au jeu, qui ne font aucun exercice dans la journée, qui sont agitées des passions les plus vives, qui usent de liqueurs, qui mangent indifféremment & avec excès toute sorte d'alimens. L'inaction donc

elles accompagnent un pareil régime , devient presque toujours pour elles-mêmes & pour leurs enfans une source de mille maux. C'est au Médecin à proportionner la façon de vivre de la mere , à l'état de sa grossesse & de son tempérament. Il doit avoir égard aux besoins du *fœtus* qui forme un même corps , pour ainsi dire , avec la mere ; en sorte que dans leurs mouvemens & leurs fonctions respectives , ils sont dépendans l'un de l'autre.

Tout le monde convient que les femmes de la campagne qui sont ordinairement sobres , qui se procurent un exercice modéré , qui sont privées de toutes les commodités qu'inspire la volupté , qui négligent tous les soins inutiles que les habitans des Villes ont si fort multiplié , sont plus rarement incommodées : toutes les meres devroient suivre un exemple

ple si naturel & si avantageux. Les *fœtus* qu'elles portent dans leur sein doivent être regardés comme un fruit de tous les climats & de toutes les saisons. Nous tenons sensiblement de ces plantes champêtres qui se plaisent peu dans des terres bien cultivées ; nous conservons toujours l'empreinte de notre première origine. Les *fœtus* des payannes qui vivent à la campagne en sont bien moins éloignés que ceux des femmes des villes. On devrait donc faire naître tous les enfans dans leur sol naturel, je veux dire à la campagne, ou du moins réparer, autant qu'il est possible, la perte qu'ils font des avantages qui leur en reviendroient. A cet égard, le goût qui règne parmi tous les hommes de vivre à la campagne, la force de ses habitans, la santé que ce séjour procure aux convalescens, & à la plupart des malades, prou-

vent assez l'avantage du conseil que nous indiquons. Il seroit à souhaiter que toutes les femmes grosses pussent habiter la campagne jusqu'après leurs couches ; bien des meres , & un nombre prodigieux d'enfans , seroient sauvés par ce moyen. Enfin la sobriété & l'exercice modéré conviennent partout , à la campagne & à la ville. L'observation de ces préceptes est aussi nécessaire à la santé & à l'accouchement heureux , que la moleste , les veilles , les alimens composés avec trop d'art , le repos poussé trop loin , &c , sont ordinairement contraires & pernicieux.

Revenons au *fœtus* que nous avons laissé dans la matrice. La main qui détermine une abeille à pondre son œuf d'une manière constante & régulière au fond de sa petite cellule , & à le fixer dans un angle propre à cet usage , place le *fœtus* au fond de la matrice où il

s'attache peu à peu & où il adhère de plus en plus jusqu'au terme de l'accouchement.

L'œuf ainsi colé à la matrice est une espèce de plante parasite qui cherche à se nourrir aux dépens du tronc qu'elle fait. Jusqu'ici le petit *fœtus* étoit un poisson qui flotloit dans la liqueur contenue dans la cavité de la matrice. Il est maintenant changé en plante ; semblable à ces coquillages qui adhèrent à des rochers par des productions charnues ; il va pousser ses racines dans le corps de la matrice. Le point de réunion est sensible. Il grossit & se durcit un peu plus que toutes les autres parties de l'enveloppe. C'est le bulbe de la plante, l'endroit d'où partent toutes les racines & d'où elles s'étendent plus ou moins profondément dans le tissu de la matrice. Tantôt ces racines s'attachent aux cellules, pleines de sang ; tantôt

elles s'arrêtent à celles qui ne contiennent que des fucs lymphatiques. C'est-là [du moins ce qui paroît résulter des expériences de plusieurs Anatomistes. Peut-être même est-ce une des causes de la différence des tempéramens qui doivent un jour caractériser l'homme adulte.

|| Le *fatus* croît & grandit au moyen des fucs de la matrice qu'il commence à gêner. C'est même de cette gêne plus ou moins considérable que dépendent les changemens qui arrivent à la mere, les premiers mois de sa grossesse. C'est un dérangement dans l'ordre des mouvemens des viscères, & dans celui des oscillations de la matrice. La suppression des regles & même des vuidanges d'un accouchement qui a précédé, doit être aussi regardée comme une fuite de l'irritation de ce viscère. Car non-seulement les parties ac-

tives de la semence de l'homme & de la femme s'insinuent dans la matrice par son orifice ; elles passent encore par ses pores , pénètrent sa substance, & y occasionnent un gonflement intérieur semblable à celui que la piquûre d'une abeille cause sur les lèvres d'un enfant \*. Il ne faut donc pas être surpris de voir tant de phénomènes particuliers de ce bouleversement , comme des pertes d'appétit , des bouffissures , des rougeurs , des convulsions , des douleurs des articulations , des vomissemens , &c. Ils n'allarment guère un Médecin habile & connoisseur ; ce sont des suites nécessaires de l'irritation & de la compression de la matrice , du travail de la nutrition & de l'*incubation* du fœtus. Au lieu d'approuver mille remèdes prétendus spécifiques pour ces légères incom-

\* Voy. l'Histoire naturelle de M. de Buffon.



modités, il faut attendre qu'elles se détruisent d'elles-mêmes; une diète convenable & quelques saignées du bras ( si le resserrement de la peau l'exige ) suffiront pour dissiper ces accidens.

Quoique le fœtus ne tienne à la matrice ( suivant les observations des nouveaux Physiciens, & suivant les propres termes de M. de *Buffon* ) que par des petits mamelons extérieurs à ses enveloppes; qu'il n'y ait aucune communication du sang de la mere avec le sien; qu'il soit à plusieurs égards aussi indépendant de la mere qui le porte que l'œuf l'est de la poule qui le couve, on a cru que tout ce qui affectoit la mere, affectoit aussi le fœtus, & que les impressions de l'une agissoient sur le cerveau de l'autre; & on a attribué à cette influence imaginaire les ressemblances, les monstrosités & surtout les taches qu'on voit sur

la peau. Les passions vives des meres, font, dit-on, subitement communiquées aux enfans. Voilà l'origine de toutes les marques extraordinaires qu'on trouve sur leur corps au moment de leur naissance.

Il faut avouer qu'on a trop étendu l'empire de ces impressions, & que ceux qui ont travaillé à détruire les erreurs populaires qui s'étoient glissées à cet égard ont rendu d'importans services à la société. Mais convenons aussi qu'il est difficile de se refuser entièrement aux preuves qu'on peut tirer de certains cas frappans en faveur de l'action des différentes passions de la mere sur le *fœtus*. Si la matrice mal disposée, irritée ou troublée dans ses fonctions, dérange évidemment la couleur des yeux, le goût, les sensations & les idées d'une fille qui a les pâles couleurs; pourquoi les sensations & les idées

vives d'une mere ne formeroient-elles pas des empreintes plus ou moins sensibles sur la matrice & sur l'enfant qui fait un même corps avec elle ? L'action de ce viscère a été si peu étudiée, elle est si peu connue, & ses mouvemens quadrent si peu avec les loix que quelques Auteurs lui ont imposées pour ce qui concerne les évacuations périodiques & toutes ses autres fonctions, qu'il est nécessaire d'attendre de nouveaux éclaircissimens sur cette matière, avant que de rejeter ou d'admettre les impressions d'une mere sur son enfant.

Nous nous contenterons d'observer qu'on ne fait pas assez d'attention que dans la plupart des cas où l'on croit qu'une sensation vive de la mere s'imprime sur le fœtus, la sensation de la mere est occasionnée par les mouvemens du fœtus. Je parle ici d'un desir violent

d'un aliment quelconque, d'une sensation incommode & désagréable, d'une demangeaison à la peau. D'où vient cette affection, ce desir? N'est-il pas vraisemblable que toutes ces passions naissent dans une femme grosse comme dans une fille qui a les pâles couleurs, qui mange du charbon, de la craye, &c; qu'elles n'existent que parce que tout son corps dépend de la matrice à certains égards; que celle-ci singulièrement modifiée met en jeu les différentes parties du corps qui font de son département? En un mot, la matrice d'une femme grosse n'est-elle pas aussi malade que celle d'une fille qui a des pâles couleurs, des suppressions, &c?

Il n'est donc pas surprenant que le fœtus qui a, par exemple, une maladie à la peau, fasse quelques mouvemens qui portent sur la matrice; & que ce viscère cause une

certaine impression sur la mere, qui ne peut s'expliquer que par les loix de la symphonie des nerfs ou de la circulation ; d'où il arrive que la mere éprouve alors dans la partie correspondante à celle qui est affectée dans l'enfant, une espece de chatouillement occasionné par celui que le fœtus ressent dans le même tems \*. Je ne prétends point que cette explication ait lieu pour tous les cas dont nous parlons. Mais nous observerons d'abord, comme une vérité constante, que la plupart des faits qu'on débite sur cette matiere, sont faux ou exagérés. Il ne s'agit donc que d'examiner avec plus d'attention, le petit nombre

\* Ces taches sur la peau dont il est ici question, ces envies sont assez rares parmi les enfans de la campagne, parce que leurs meres jouissent aussi bien qu'eux d'une meilleure santé dans le tems de la grossesse ; que leur matrice & son département sont dans un état plus parfait, qu'elles sont plus d'exercice, &c.

de ceux qu'on peut regarder comme incontestables. Or, si cet examen se fait sans perdre de vûe l'action de la matrice, & les changemens qu'elle opère sur toutes les parties du corps, on verra que l'explication que nous venons de donner, est pour le moins aussi vraisemblable que l'opinion généralement reçue.

Quoi qu'il en soit, le Médecin doit prévenir tous ces accidens par des secours tirés de la diète, de l'exercice modéré, du régime plutôt que des médicamens. Il ne doit pas se contenter de dire à une femme grosse: N'ayez pas des idées bizarres, un goût dépravé, des fantaisies contraires à votre santé, des passions trop vives, &c; il doit porter ses vûes plus loin, détruire la cause physique de ces incommodités, remédier en un mot, au dérangement de la matrice ou de tout

autre viscère qui a pu le causer. La bonne nourriture, un exercice bien dirigé, des distractions agréables, des sensations douces & égales, sur-tout les bons alimens & l'air de la campagne, ne manqueront guère de produire un pareil changement. On est du moins en droit de le présumer, quand on n'y feroit pas autorisé par l'expérience, lorsqu'on vient à comparer la force, l'état d'embonpoint & de santé des femmes grosses de la campagne, avec la délicatesse & la maigreur de la plupart de celles qui habitent les villes.



---

## CHAPITRE II.

### *De la naissance de l'Enfant.*

**L**E tems de la séparation de la mere & de l'enfant s'annonce aux yeux d'un Médecin par des signes plus-sûrs que le nombre des jours & des mois, auquel bien des gens s'attachent trop scrupuleusement. C'est ordinairement au neuvième mois que cette séparation arrive. Cependant des observations incontestables ont appris qu'elle se fait au huitième, qu'Hippocrate craignoit beaucoup par l'attachement qu'il avoit à la doctrine des nombres. Sans parler des cas rares où l'on a vû naître des *fetus* au sixième \*, au

\* En 1743, à Marseillan, Bourg maritime du Languedoc, une femme accoucha d'un en-



treizième & même au quatorzième mois, s'il faut s'en rapporter au témoignage de plusieurs Médecins, sur lequel on a fondé la légitimité de certains enfans; sçait que cette séparation arrive assez souvent dans le septième mois. Le Médecin étant donc instruit que la nature varie autant à cet égard que pour la maturation des fruits & le développement des

fant mâle, six mois précis après un autre accouchement. Le tems des vuidanges peu propres à la génération, étant déduit de ce tems, & fixé seulement à un mois, il est clair que le terme de cet accouchement est exactement au cinquième mois. L'Enfant étoit vivant, mais il étoit aussi petit & aussi foible, qu'un *avorton* du même terme, & il ne pouvoit réellement être regardé que comme un avorton. Il ne pouvoit pas le moindre cri, ne paroissoit pas même respirer. Il avoit les yeux fermés, les membres absolument flasques & pendans; en un mot, ce ne fut qu'à quelques légers mouvemens & à sa chaleur qui se soutint, qu'il fut heureusement déclaré vivant. On l'enveloppa dans des linges très-fins, on le tint chaudement, on essaya de lui faire avaler quelques gouttes de lait tiède & l'on y réussit. En un mot, contre toute apparence de succès, sa mere eut

feuilles des arbres de la même espèce, consultera principalement les autres symptômes qui se présentent dans les femmes grosses, s'il veut décider avec certitude le tems de l'accouchement.

On doit craindre l'avortement toutes les fois que la grossesse n'est pas parvenue au septième mois, &

allez de tendresse & de patience pour le faire subsister précisément dans le même état où nous l'avons représenté, l'espace de quatre mois entiers, pendant lesquels il ne rendit aucun excrément, ne fit que des mouvemens presque insensibles, ne poussa pas la moindre plainte. Enfin, au bout de ces quatre mois exactement révolus, il commença à crier, à rendre des excréments, à se remuer, à tetter & à croître à la façon ordinaire des enfans nés à terme, en sorte qu'à l'âge de quinze ou seize mois, il devint plus fort que les autres enfans de son âge. Le laitage dont il avoit été nourri quatre mois de plus que les autres enfans, à la place de la liqueur dont il auroit été nourri dans le ventre de sa mere, l'avoit peut-être rendu plus robuste. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette observation, c'est que l'enfant ait vécu à la façon des *fœtus*, *ad vitam fœtus*, pendant le tems qui lui manquoit pour parvenir à l'état d'une maturité parfaite.

que la fièvre, le dévoyement, les douleurs d'entrailles, les *quintes* de toux, les pertes, blanche ou rouge, paroissent. Mais aucun de ces symptômes, aucune maladie, lorsqu'elle est traitée selon les règles de l'Art, ne le procure d'une façon inévitable. On voit guérir des femmes grosses, même dans le huitième & le neuvième mois, de toutes sortes de maladies, sans aucune perte, & par conséquent sans aucune disposition prochaine à l'accouchement. Il est pourtant quelquefois nécessaire de le procurer. Le Médecin est obligé d'y recourir pour sauver la mere. C'est une ressource que l'Art guidé par la Nature, sçait employer pour exciter une crise heureuse dans plus d'une maladie des femmes grosses.

L'expérience que nous rapportons de plusieurs pertes survenues & guéries dans tous les tems de la grossesse, sans aucun accident, doit

doit faire rejeter l'opinion de ceux qui regardent toute perte des femmes grosses, comme un avant-coureur certain de l'avortement, & qui se disposent sur un signe aussi équivoque, à les accoucher avant que le véritable terme soit arrivé. Leurs attouchemens, leurs remèdes, leurs examens, deviennent non-seulement inutiles, ils sont quelquefois pernicieux. Des soins même mal entendus, une simple privation d'un air libre & d'un exercice modéré, une diète trop sévère leur sont alors plutôt nuisibles que favorables. Mais nous ne traitons pas ici des maladies des femmes grosses, qui sont ordinairement des plus sérieuses, des plus difficiles, des plus compliquées, & qui demandent par conséquent toute l'attention des plus grands Médecins. Nous ne parlons que des signes qui annoncent l'accouchement.

Une fois que la grossesse est parvenue au septième mois, on ne doit jamais perdre de vûe l'accouchement. Toutes les douleurs d'entrailles & les autres signes qui trompent les Sages-Femmes peu expérimentées, ne décident rien pour un Médecin connoisseur. Il y a des douleurs fausses & des douleurs vraies qu'il est important de ne pas confondre. Les douleurs fausses sont causées par des coliques ordinaires, par des *borborygmes* qui sont ordinairement les avant-coureurs de quelque évacuation ou de la fièvre. Elles n'ont rien de fixe & de régulier. Les douleurs vraies commencent presque toujours vers la région des reins, & sont dirigées du côté de la matrice. Elles augmentent surtout lorsque le terme de l'accouchement est prochain. Elles arrivent par *paroxysmes* ou par *ondées*, elles précèdent l'abbatement du

ventre, ou bien elles en font suivies; elles supposent les efforts, le travail du corps de la mere, de sa matrice & de l'enfant. Car chacun contribue de son côté à cette *excrétion* \*. Enfin la visite d'une Sage-femme oriente sur la nature de ces douleurs, lorsqu'elles ont un air douteux & équivoque. La rougeur du visage, l'envie d'uriner, le frisson qui se répand dans tout le corps, & les autres signes rapportés par *Rodericus à Castro*, m'ont été plusieurs fois confirmés par l'expérience. *Instan-*

\* Les douleurs de l'accouchement viennent encore plus de la séparation du *placenta* que de la dilatation de l'orifice de la matrice. La liqueur blanchâtre & visqueuse qui sort immédiatement avant l'accouchement & qui approche de la nature & de la consistance de celles qui rendent les mammellons du *placenta*, semble du moins le prouver. Les douleurs sont aussi occasionnées par le sang des règles. Cette révolution périodique des menstrues qui s'annonce dans les filles & dans les femmes par des maux de cœur, par des migraines, par des coliques, &c; & que les femmes

Dij

41      *Essai sur l'Education*  
*tis partus*, dit cet Auteur, *signa*  
*sunt dolor acrior sub umbilico ad*  
*inguina, indeque ad lumborum verte-*  
*bras reflectens, ipsius uteri ad infe-*  
*riores partes descensus; genitalia*  
*cum dolore tument, febrilis quidam*  
*veluti horror corpus invadit ex na-*  
*turæ ad excretionem accinctæ cona-*  
*tu, facies rubet, superiores partes*  
*gracilescunt, loca supra pectinem*  
*extenduntur, immissoque digito ad*  
*magnitudinem ovi in orificio uteri in-*  
*venitur, &c.*

La Médecine & les loix de tous  
les tems & de tous les lieux n'ont  
point hésité de confier l'examen  
des femmes-grosses aux personnes  
du sexe dont l'adresse & la patience

ressentent, je crois, tous les mois de leur  
grossesse avec plus ou moins de violence dans  
le tems qu'il répond à celui de leurs regles,  
doit être regardée comme la cause de la va-  
riation des termes de leur accouchement.  
Cette variation n'a pas lieu à l'égard du fœtus  
des animaux. Le tems de leur séjour dans le  
ventre de la mere est toujours le même, &  
leur sortie se fait sans hémorrhagie.

conviennent parfaitement à la délicatesse & à la pudeur des femmes en couche. Le Médecin n'a besoin que d'un rapport fidèle de l'état présent des parties ; la matrice doit se dilater par degrés , l'enfant doit avoir fait la culbute, & présenter la tête ; les eaux dans lesquelles il nage , doivent s'accumuler dans le côté des membranes qui répond à l'orifice de l'*uterus*. Il est à préférer pour lors que l'accouchement est prochain & qu'il sera heureux. En un mot, un accouchement est une *excrétion* naturelle qui se fait de même que toutes les autres, par degrés & avec proportion. Les parties ont besoin d'un certain tems pour s'y préparer. Il est très-important de connoître la marche & les loix de la nature , pour sçavoir s'il faut lui aider ou lui confier toute l'opération qu'elle conduit le plus souvent avec succès. C'est l'affaire de quel-



ques heures , lorsque l'accouchement est naturel & aisé , comme le sont heureusement de cent les quatre - vingt - dix , dans lesquels il ne s'agit que de tenir une femme dans une des attitudes dont nous allons parler , & de recevoir son fruit ; ce qui ne demande qu'un peu de patience & pas plus d'adresse qu'il en faut pour la moindre opération.

Les accouchemens ordinaires se font chez les femmes de la ville , comme chez les femmes de la campagne : ils se feroient même chez elles , comme chez les animaux , sans secours , sans appareil & sans danger. Mais leur défaut d'exercice ou leur peu de régime rendent quelquefois l'accouchement forcé , long & laborieux. Le Médecin doit pour lors s'informer de l'état de la matrice & de la façon dont l'enfant se présente. Les Sages-femmes d'aujourd'hui sont

plus instruites que celles d'autrefois. On en trouveroit peu qui osassent encore compter sur ces pratiques puériles que *Joubert*, fameux Médecin de Montpellier, reprocha à celles de son tems \*. Les avis réitérés des Médecins, & le soin scrupuleux avec lequel ils examinent tout ce qui a rapport à l'accouchement, servent à guider les Sages-femmes & les Accoucheurs. On sçait par une tradition

\* Que l'os *Bertrand* ne s'ouvre point pour donner passage à l'enfant ; qu'il est bon de faire asseoir la femme en travail sur le cul d'un chaudron chaud, ou de lui mettre sur le ventre le bonnet de son mari pour avoir meilleure délivrance, & quels sont les meilleurs moyens d'accoucher ; que les Matrones faillent grandement de n'appeler des Médecins à l'enfantement, avortissement, & autres maux péculiers des femmes, & que même les Sages-femmes doivent être enseignées des Médecins ; de faire bonne mesure aux garçons & non aux filles, & comment il faut gouverner la *vidille*, & si celle des filles sert à leur faire des amoureux ; s'il est vrai qu'on puisse connoître aux nœuds des cordes de l'ar-

non suspecte , qu'une Sage-femme de l'Hôtel-Dieu de Paris , visita , il y a quelques années vingt-quatre femmes-grosses dans une foirée , & qu'elle prédit au juste le tems de leur accouchement. Il faut convenir qu'il n'en est guère d'aussi assurées dans leur prognostic ; mais en général elles sont en état de faire un rapport assez juste au Médecin de l'état des femmes grosses & prêtes à accoucher. C'est à lui à prescrire en conséquence les remèdes & le manuel qu'il juge nécessaires. On en trouve même à la campagne

rière-faix combien d'enfans aura la femme qui accouche ; des enfans qui naissent vêtus , s'ils sont plus heureux que les autres , & si leur chemise préserve du danger ceux qui en portent ; des *harpies* qu'on dit voler & s'attacher aux courtines du lit ; s'il est vrai que la femme accouchant en pleine Lune fera depuis un fils , & si en nouvelle , une fille ; qu'on nourrit trop les accouchées . disant que la matrice est vuide & qu'il faut la remplir ; s'il est vrai qu'une accouchée puisse piffer le lait , &c.

qui

qui sont assez instruites. J'ai vu des exemples frappans de leur adresse & de leur sagacité. Ce que nous difons ici des Sages - femmes habiles, doit aussi s'entendre des Accoucheurs formés par l'usage , qui l'emportent souvent sur les Sages - femmes les plus expérimentées, par leurs soins, par leur intelligence, par leur adresse & par la connoissance de tous les détails qu'exige l'Art des Accouchemens.

Le Médecin informé de la disposition de la matrice , & dirigé par l'état du pouls & des autres symptômes qui lui sont connus, se détermine à prescrire une saignée du bras , quelque potion cordiale ou calmante , des lavemens émolliens , &c, suivant que le besoin est plus ou moins pressant. Il instruit les femmes grosses à diriger leurs efforts vers la *matrice*, à ménager leurs forces & leurs cris pour le tems des véritables

douleurs. On a tort d'imaginer que les saignées ou les médicamens soient absolument nécessaires dans tous les cas. Quelques prises de bouillon ou de gelée, un peu de vin avec du sucre, &c, suffisent le plus souvent; quelquefois une sage inaction est préférable à tous les secours qu'on pourroit tenter.

La situation qu'on indique à une femme en couche, influe aussi sur sa *délivrance*. Voici les plus favorables; on se sert d'une chaise, par exemple, ou des genoux d'une femme vigoureuse, ou du mari même, comme je l'ai souvent vu pratiquer en province, sur lesquels on asséoit une femme qui est en travail. On la fait coucher aussi quelquefois sur des lits un peu élevés. On peut aussi les faire courber sur quelque table, & les faire appuyer en avant, pour les accoucher par derrière; ou bien enfin les laisser debout, ayant soin de les

faire soutenir par trois personnes assez fortes, une de chaque côté, & l'autre vers le dos. Ces différentes positions facilitent l'accouchement. Elles sont indiquées par le raisonnement; & le succès en confirme la bonne méthode. On peut donc au lieu de s'attacher un peu trop à l'une de ces positions par préférence à toute autre, laisser aux femmes en couche la liberté de choisir celle qui leur convient le mieux.

Il arrive quelquefois que malgré l'apparence la plus favorable des signes ayant-coueurs de l'accouchement; & la plus grande légitimité des douleurs, l'accouchement ne peut se faire sans un travail extraordinaire, & sans le secours des gens de l'Art. C'est pour lors à un Chirurgien-Accoucheur qu'un Médecin doit confier cette opération, après avoir visité lui-même l'orifice de la matrice, afin

de se déterminer avec plus de connoissance sur le parti qu'il est obligé d'indiquer.

L'Enfant doit sortir de la matrice la tête la première, la face tournée du côté du dos de la mere, & les épaules à hauteur à peu près égale. C'est-là l'accouchement le plus naturel. Il en est un autre presque aussi favorable, sçavoir, lorsque les pieds se présentent les premiers & tout le corps ensuite. C'est ce dernier qu'on tâche de mettre en usage toutes les fois que l'accouchement est laborieux ou *manqué*. Au surplus il sort de l'ordre naturel, lorsque la tête ou les pieds de l'enfant ne se présentent pas dans le sens que nous venons de dire ; & il y a autant de fausses positions possibles, qu'il y en a dans lesquelles l'enfant peut se trouver. S'il engage, par exemple, sa face ou le côté de la tête dans l'orifice de la matrice, s'il présente le col, un

ou deux bras , le moignon de l'épaule , le ventre , le dos , une main ou un pied , les deux pieds & les deux mains , le côté , une hanche , les genoux , &c , il faut faire rentrer ces différentes parties dans la matrice , retourner l'enfant avec beaucoup de précaution , prenant toujours garde au cordon ombilical , le saisir ensuite & le tirer par les pieds. Il sort aussi sans trop de difficulté toutes les fois qu'il présente les fesses.

La matrice s'oppose quelquefois à l'accouchement , soit par sa chute , soit par la résistance & la dureté de son orifice , soit enfin parce qu'elle se jette un peu trop en arrière , de l'un ou de l'autre côté. On doit pour lors commencer par la réduction de ce viscère , & ne procéder à l'accouchement que lorsqu'il est remis dans sa situation naturelle.

L'accouchement est quelque-

E ij



fois si difficile ; par exemple , lorsque les épaules de l'enfant sont accrochées au pubis de la mere , & que la tête est obliquement portée en arriere , &c , qu'on est obligé de sacrifier l'enfant , quoiqu'il soit en vie \* , & d'employer les manœuvres comme s'il étoit mort. Mais on ne scauroit prendre assez de mesures , ni se conduire avec trop de prudence dans des cas aussi délicats ; il est à présumer qu'il n'y eut jamais de Chirurgien assez téméraire pour entreprendre de telles opérations sans consulter des Confrères habiles & éclairés , & sans mettre en usage toutes les ressources que son expérience ou les lumières d'un Médecin peuvent lui suggérer.

On ne doit rien négliger aussi pour sçavoir si l'enfant est mort

\* Il faut tenter auparavant toutes les manœuvres que Mauriceau , Dionis & Deventer , indiquent dans leurs Traités des Accouchemens.

ou vivant : l'immobilité de l'enfant, l'abbatement du ventre de la mere, la froideur qui se répand dans tout son corps, celles qu'on sent en touchant les membres de l'enfant qui se présentent à l'orifice de la matrice, l'écoulement du *méconium*, ou de toute autre matière fétide, la mauvaise odeur qui sort de la matrice, &c, sont des signes trompeurs & équivoques. L'examen de la fontanelle, des tempes & du cordon de l'enfant, conduit plus sûrement à la certitude d'un fait aussi essentiel & aussi difficile à connoître. Si l'on peut toucher l'une & l'autre partie & qu'on n'y sente aucune pulsation, l'enfant est mort, selon toute apparence, ou peu s'en faut. Mais comme nous nous sommes proposés de ne parler que de l'accouchement naturel, nous passerons sous silence les manœuvres qu'on employe dans ces occasions

& les différens instrumens dont on se sert dans ces cas dangereux.

Par cette même raison nous ne dirons rien des hernies des femmes grosses, de la conformation vicieuse de leur *matrice*, de l'opération Césarienne, &c; tout cela rentre dans la classe des opérations de Chirurgie, que l'on n'a jamais lieu de pratiquer dans les accouchemens ordinaires dont la nature de cet Ouvrage demande la description. Il en est de celui-ci, comme d'un simple mal de gorge, des hémorrhoides, & autres maladies, dont on guérit tous les jours par des remèdes internes, quoiqu'ils exigent quelquefois la main du Chirurgien. En un mot l'accouchement ordinaire est l'ouvrage de la Nature seule, dont les forces doivent être quelquefois ménagées, augmentées ou diminuées suivant les règles de la Médecine, qui doit suivre & diri-

ger cette évacuation comme toutes autres.

Nous ne sçaurions assez inculquer aux femmes que les opérations dans les accouchemens sont extrêmement rares. Il est dangereux de leur multiplier la possibilité des accidens funestes, en prenant pour exemple quelques cas extraordinaires. Ne diroit-on pas, à entendre parler bien des Accoucheurs inconsiderés, qu'il n'est rien de plus à craindre pour une femme, qu'un accouchement ? Nous ofons pourtant assurer que la moindre fièvre est plus dangereuse que cette *excrétion*. On a donc tort de croire que les précautions & les examens ne sçau-roient nuire à la perfection de l'accouchement. Ils sont très-nuisibles lorsqu'ils sont poussés trop loin ; ils ne s'accordent que bien difficilement avec la vivacité, la délicatesse, la pudeur & la grande

sensibilité dont le sexe ne se défait jamais. Nous pourrions en donner des preuves convaincantes ; nous n'aurions qu'à comparer les accouchemens qui se font dans les grandes villes avec ceux qui se font à la campagne & dans les provinces, où les Chirugiens sont rarement consultés. Enfin les opérations auxquelles on ne doit avoir recours qu'après une mûre délibération, & qui demandent beaucoup d'usage, de patience, & de dextérité de la part des Accoucheurs, ne sont pas toujours aussi cruelles & aussi dangereuses qu'on l'imagine. Les Accoucheurs prudens & expérimentés en bannissent tous les jours plusieurs instrumens inutiles que la passion d'inventer n'avoit que trop multipliés.

A peine l'enfant est sorti de la matrice, que l'arriere-faix le suit, & tombe de lui-même par son pro-

pre poids. Il est quelquefois nécessaire d'en favoriser la chute & de le détacher des parois de la matrice, ainsi qu'Hippocrate & Celse l'ont enseigné, au moyen des doigts dirigés avec adresse entre la matrice & le placenta qui y est colé. Mais il ne faut recourir à cette opération qu'après un certain tems, ou lorsque l'hémorrhagie, les douleurs & les autres symptômes l'exigent. La femme en couche favorise elle-même cette expulsion du *placenta* par ses efforts, en toussant, en soufflant dans ses mains, en faisant une forte expiration. Il faut surtout prendre garde de ne pas déplacer la matrice en tirant trop rudement le cordon ombilical qui se rompt quelquefois, ce qui augmente encore les difficultés de l'extraction du *placenta*. On ne doit laisser aussi dans la cavité de la matrice ni des portions de l'arrière-faix, ni

des caillots de sang. Les remèdes internes qu'on a recommandés pour l'expulsion de l'enfant & de l'arrière-faix ; l'éternûment de la mere qu'Hippocrate conseille, les fels, les gommés-résines que les Médecins ordonnent sous différentes formes, les lavemens, &c, sont des secours dont il faut user avec ménagement, aussi bien que des injections appropriées, que l'on employe cependant quelquefois avec un grand succès.

La ligature du cordon ombilical est la première opération qu'on fait à l'enfant nouveau-né. On la pratique avec un fil ordinaire un peu gros, avec lequel on fait deux ou trois tours à deux pouces ou environ du nombril. C'est le moyen d'éviter l'hémorrhagie, l'exomphale & l'inflammation de cette partie. On applique sur le bout qui reste une petite compresse ou un plumasseau qu'on contient

par un léger bandage. Plusieurs personnes prétendent qu'on doit faire la ligature du cordon avant l'extraction du placenta ; d'autres croient qu'il est mieux d'attendre que l'extraction soit faite. Chacun peut agir à cet égard comme il le jugera convenable , ou suivant la différence des cas qui se présentent , suivant que le placenta se détache plus ou moins vite. La Sage-femme ou l'Accoucheur , sont aussi libres à cet égard que sur la façon d'appliquer le bandage dans la saignée. Ce sont là des disputes de peu de conséquence.





## CHAPITRE III.

*De l'état des Organes & des fonctions de l'Enfant nouveau-né, & de l'évacuation du Méconium.*

O N ne doit pas être surpris qu'il se passe des révolutions bien singulières dans le corps d'un enfant nouveau-né. Il quitte un degré de chaleur plus fort que celui qu'il reçoit. L'air qui l'environne est plus sec, plus vif & plus léger en soi que l'eau dans laquelle il nageoit dans la matrice. Toute sa peau doit se ressentir de ces divers changemens. Elle se gonfle en effet, elle est irritée, elle rougit ; on peut comparer cet état à celui d'une inflammation plus ou moins considérable. Cette espèce d'érysipèle est la première maladie que l'enfant essuye ordinairement. Les impressions de l'air se font vivement sen-

tir dans ses narines qui ont un rapport bien marqué avec toutes les parties internes. Les Viscères du Bas-ventre, la Poitrine & la peau, sont irrités, d'où résulte le jeu de la respiration, & celui de tous les organes qui tiennent à cette fonction; le Diaphragme très-mobile & très-sensible entre aussitôt en contraction, l'air se précipite dans les pûmons, & cause la première inspiration. Cette nouvelle fonction jointe aux changemens que l'air opère sur les vaisseaux du corps & à ceux qu'occasionne la ligature du Cordon, donne aux humeurs de l'enfant un cours nouveau.

Le Cordon ombilical attaché au nombril du Fœtus & du *Placenta* est composé de deux Artères, d'une veine, & de l'*Ouraque*. L'examen de l'*Ouraque* de certains animaux a déterminé quelques Anatomistes à penser que nous étions pourvus du même canal, & qu'il

étoit destiné, comme dans les animaux, à vuidier l'urine du Fœtus dans une troisième membrane connue sous le nom d'*Allantoïde*. (a) On a vu des jeunes sujets, & même des Adultes, qui rendoient l'urine par le nombril. Malgré toutes ces présomptions qui paroissent assez solides, & qui mériteroient l'attention des plus grands Anatomistes, on croit aujourd'hui plus généralement que l'*Ouraque* du Fœtus humain n'est autre chose qu'un ligament qui part de la Vessie, & qui se perd dans le corps du Cordon ombilical. En effet on ne découvre aucune ouverture dans la Vessie qui communique avec l'*Ouraque*; on a beau presser la

*\* Adest igitur urachus in homine evidentissimus è vesica fundo exortus, qui tamen postea non unicus & amplius per totum ut in cornigeris, sed in pluries minutissimas fibras discessus, urinam in chorion tunicam quasi percolando transmittit. Hieronymi Fabric. ab Aquapendente de Format. Fœtus. p. 16.*

vessie

Vessie d'un avorton , après l'avoir remplie d'eau , il n'en passe aucune goutte dans le Cordon. Il paroît donc plus naturel de penser que ce ligament n'a d'autre usage que celui de soutenir la Vessie , afin qu'elle ne touche pas vers son col, ou qu'elle ne soit pas trop aplatie par la pression des Viscères du Bas-ventre. Il y a quelque apparence que le *fœtus* ne fait aucune *excrétion* d'urine tout le tems qu'il est renfermé dans la matrice. L'inertie de l'Estomac , du Foie , &c , fait soupçonner celle des Reins & de la Vessie. L'action de tous ces organes n'est déterminée qu'au premier moment de la respiration.

A peine la ligature des vaisseaux ombilicaux est faite , qu'ils deviennent de véritables ligamens. Les artères servoient à nourrir le *Placenta* , à y filtrer la liqueur qui entre dans l'*Amnios* , à décharger *Fœtus* de la trop grande quantité

F

du sang qui pourroit l'incommoder, à faire croître les petits tuyaux qui s'infinuent dans la matrice, &c: (\*) la Veine étoit destinée à porter au *fœtus* le suc laiteux qui doit l'entretenir & lui donner l'accroissement. Ces Vaisseaux servent encore dans le tems de l'Accouchement à l'extraction du *Placenta*. Quelques Auteurs ont avancé que le Cordon ombilical n'étoit pas absolument nécessaire à la vie du Fœtus; on en a vu, dit-on, naître à terme & en bonne santé qui n'avoient point de nombril. Cette observation mérite d'être confirmée.

Le Fœtus est contenu dans une enveloppe, qu'on doit regarder comme une production du *Placenta*. Cette enveloppe est composée de deux membranes connues, l'externe sous le nom de *Chorion*, & l'interne sous celui de l'*Amnios*. Le

\* Voyez les Essais de Physique sur l'Anatomie d'Heister.

Placenta est une substance vasculaire formée par les ramifications du Cordon ombilical. Il sert à préparer la liqueur laiteuse qui lui vient des tuyaux de la matrice, & à le rendre plus propre à la nutrition du Fœtus, &c.

Le volume du Foie n'augmente chez le Fœtus, que parce que le diaphragme reste immobile jusqu'au moment de la respiration. Dans la vue de prévenir les engorgemens qui se seroient formés dans ce Viscère, privé de l'action du diaphragme, & du mouvement qui lui est imprimé par le jeu de la respiration, supposé que le sang eût été obligé d'y entrer & d'en sortir comme dans les Adultes; & pour que le Fœtus reçût plus promptement le suc nourricier qui lui est destiné, la Nature a ménagé un canal dans le sinus de la veine-porte qui abrège la circulation, en transportant le sang im-

F ij

médiatement dans la Veine-cave. Peut-être cette circulation du sang dans le Foie n'est-elle ainsi abrégée que pour empêcher la sécrétion de la bile qu'on doit regarder comme une liqueur inutile dans le Fœtus, dont l'Estomac & les intestins ne sont chargés d'aucune fonction? Mais lorsque l'enfant est né & que le Cordon ombilical est lié, le canal veineux dont nous venons de parler, se ferme, & le sang de la Veine-porte passe dans le Foie, la sécrétion de la bile commence, elle est jettée dans le Duodenum, & sert à la digestion des premiers alimens de l'enfant.

Les Anatomistes ont observé que les Fœtus avoient les capsules atrabillaires plus grosses que les Adultes. Cette différence a donné lieu à plusieurs hypothèses. Les uns ont imaginé que les capsules servoient de réservoir au sang qui auroit été porté dans les Reins,

& s'oppofoient à la fécrétion de l'urine qui n'est pas néceffaire dans le Fœtus, puifque le fang fe dépure auparavant dans les Vaisseaux de la Mere. D'autres ont cru que ces corps glanduleux contenoient une liqueur qui redonnoit au fang qui revenoit des Reins, la lympe qu'il avoit perdue dans le peu d'urine qui s'y étoit séparée. L'Auteur des *Essais de Physique sur l'Anatomie d'Heifter*, a avancé avec plus de fondement que les Reins *succenturiens* séparent le *Méconium*, & qu'il foupçonnoit dans ces capsules, des canaux qui portoient cette matière dans les intestins.

Les *Fœtus* ont enfin les Reins beaucoup plus grands que les Adultes & d'une surface inégale, les os du crâne plus éloignés, & leur future imparfaite, le conduit auditif bouché par une membrane continue à l'épiderme, les os de tout le corps mous & presque cartilagi-



neux, la glande du *Thymus* extrêmement grosse, l'appendice vermiculaire du cœcum plus longue & plus ample, les dents cachées sous les gencives, &c. Il seroit à souhaiter que les Anatomistes qui ont observé toutes ces particularités fissent tous leurs efforts pour en découvrir l'usage. Ces découvertes serviroient à l'explication de la plupart des fonctions du Fœtus, & de plusieurs phénomènes essentiels de l'Æconomie animale.

Il n'entroit dans les poumons de l'enfant lorsqu'il étoit dans le ventre de sa mere, qu'autant de sang qu'il en falloit pour le nourrir. Le sang qui étoit dans l'oreillete droite du cœur, au lieu de passer dans l'artère pulmonaire, & de revenir après avoir parcouru le poumon, dans l'oreillete gauche par la veine pulmonaire, passoit immédiatement de l'oreillete droite du cœur dans la gau-

che par une ouverture qui se trouve dans la cloison du cœur, entre les deux oreillettes, & qu'on nomme le *trou oval*. Il est vrai, du moins plusieurs Anatomistes l'ont assuré, que le sang que contient l'oreillete droite du cœur, ne passe pas en entier par le *trou oval* du fœtus, mais s'échappe en partie dans l'Artère pulmonaire. Il n'entre pas pour cela dans le corps des poumons, parce qu'il y a une communication entre l'Artère pulmonaire & l'Aorte, au moyen d'un canal artériel qui va de l'une à l'autre, dont l'ouverture oblique qui s'insinue dans l'Aorte se ferme peu à peu, à mesure que cette Artère grossit. Cette circulation est dérangée dès le premier moment de la respiration. Elle commence à se faire chez les enfans presque de la même façon qu'elle se fait chez les Adultes; mais il est à présumer que le *Trou oval* ne se ferme pas tout à coup au

*Essai sur l'Education*

moment de la naissance du Fœtus, & qu'une partie du sang doit continuer à passer par cette ouverture. Tout le sang n'entre pas d'abord dans les poumons. Peut-être pourroit-on priver de l'air l'enfant nouveau-né, sans que cette privation lui causât la mort? Les Expériences que M. de Buffon a faites sur des petits chiens, sont favorables à cette prétention. Je ne les ai pas poussées plus loin, dit cet Auteur, mais j'en ai assez vû pour être persuadé que la respiration n'est pas aussi absolument nécessaire à l'animal nouveau né qu'à l'Adulte, & qu'il seroit peut-être possible, en s'y prenant avec précaution, d'empêcher, de cette façon, le *Trou oval* de se fermer, & de faire, par ce moyen, d'excellens plongeurs, & des espèces d'animaux amphibies, qui vivroient dans l'air & dans l'eau.

Les poumons des enfans nouveaux.

veaux-nés sont chargés de deux nouvelles fonctions, de la *respiration*, qui ne se faisoit pas auparavant, & de la *sanguification*, qui se faisoit, selon toute apparence, dans le *Placenta*. « La plupart des Physiologistes ont cru jusqu'ici que le sang de la mere passoit dans le corps du Fœtus par le moyen du *Placenta* & du *Cordon ombilical*. Ils supposoient que les vaisseaux sanguins de la matrice étoient ouverts dans les lacunes, & ceux du *Placenta*, dans le mamelon, & qu'ils s'abouchoient les uns avec les autres; mais les injections qui ont été faites dans les artères du *Cordon ombilical*, semblent prouver le contraire. La liqueur est revenue en entier par les veines, & il ne s'en est échappé aucune partie à l'extérieur. Il sort seulement de la matrice & du *Placenta*, lorsqu'on ti-

» re les mammelons des lacunes où  
» ils sont logés, quelques gouttes  
» d'une liqueur laiteuse qui sert de  
» nourriture à l'enfant, & qui en-  
» tre sans doute dans les veines du  
» Placenta, comme le chyle entre  
» dans la veine Souclavière. On  
» a du moins observé que le sang  
» paroïssoit bien plutôt dans le Pla-  
» centa que dans le Foetus. \*

Après tout ce détail qu'on trouve plus au long dans les Traités de Physiologie, faut-il être surpris qu'un enfant nouveau-né ressente du mal-aïse & de la douleur, qu'il perde si souvent connoissance, & que sa vie paroisse à tout moment sur le point de s'éteindre. La fièvre que lui causent les révolutions dont nous venons de parler, & l'espèce d'*irritation* & d'*inflammation* que toutes les parties de son corps ressentent dans ces premiers tems, le font tomber dans un état de lan-

\* Histoire naturelle de M. Buffon.

gueur bien sensible. Les différentes secousses que ses organes reçoivent, le bruit confus qui frappe ses oreilles, les odeurs qui pénètrent ses narines, la lumière qui heurte pour la première fois sa rétine; toutes ces impressions absolument nouvelles pour lui, augmentent sa surprise, son embarras, sa gêne & l'état d'ivresse où il se trouve. Quelque prompt, quelque ordinaire que soit cette révolution, elle ne laisse pas que de rentrer dans la classe des accidens que l'Art doit prévenir ou diminuer, lorsqu'ils ont affecté l'enfant à un degré qu'on peut regarder comme une vraie maladie. Peut-être même les changemens qu'elle excite dans l'économie animale influent-ils considérablement sur toutes les fonctions de la vie? Peut-être ces changemens deviennent-ils le principe de tous les dérangemens qui surviennent à notre corps dans

les différens âges ? En général cependant , toutes les précautions à prendre contre les inconvéniens de la révolution des premiers tems de l'enfance , se réduisent à ménager l'impression des objets extérieurs, de façon qu'elle soit la moins soudaine & la moins vive.

Il s'amasse quelquefois dans la Trachée-artère du Fœtus , une liqueur visqueuse qui rend les premiers mouvemens de sa respiration difficiles & laborieux. Cette liqueur peut être comparée au *Méconium*; elle sert de base ou d'appui à la formation des cerceaux de la Trachée. Quelques Anatomistes ont cru qu'elle venoit des glandes noirâtres qui se trouvent dans la bifurcation de ce canal ; d'autres ont imaginé que les artères & les veines fournissoient cette humeur , laquelle ne pouvant être détachée par aucune secousse , la respiration n'ayant pas encore lieu , séjournoit

dans ce canal, & s'y épaisissoit de plus en plus. Nous pensons avec plus de fondement, que cette liqueur se filtre dans la glande Thyroïde, & qu'elle s'insinue ensuite dans la Trachée-artère par les petits points qu'on y a découverts \*. Cette matière est quelquefois *réforbée* dans les premières inspirations de l'enfant. D'autrefois elle est expectorée par l'enfant peu de tems après sa naissance. Peut-être adhère-t-elle à la Trachée en manière de vernis glaireux, qui préserve le canal du contact immédiat de l'air, & des toux convulsives que ses premières impressions pourroient occasionner ?

*Austricus* rapporte que les yeux des enfans nouveaux-nés sont d'une couleur verte ou bleuâtre, & qu'ils ne prennent leur couleur na-

\* Voyez les Recherches Anatomiques sur la structure & l'usage des Glandes, par M. de Borden.



78      *Essai sur l'Education*  
turelle qu'au bout de quinze jours\*. *Albert* rapporte la même observation. Ces Auteurs ont cru appercevoir cette couleur verte dans des yeux qui sont seulement ternes & peu brillans, & cela parce qu'ils n'ont pas encore acquis la force que l'exercice de leurs fonctions leur donne. La Cornée transparente n'a pas toute sa *lucidité*, les muscles de l'œil sont sans action, la pupille est peut-être fermée par une membrane particulière, ainsi que des Anatomistes prétendent l'avoir démontré; enfin l'humeur aqueuse n'est ni aussi abondante alors, ni aussi atténuée qu'elle l'est dans la suite. Ce sont à peu-près les mêmes causes qui rendent les

\* *Oculos puerorum in primo ortu virefcere Albertus Germania lumen prodidit. Vidimus quidem; eo tamen etiam ad glaucedinem non nihil vergere, in progressu verò temporis commutari ad colorem qui juxta naturam potiffimè exuperet.* Sebalt. Aultrius, p. 116.

yeux des mourans , troubles , tournés & immobiles.

La grandeur de l'enfant nouveau-né à terme est ordinairement de vingt-un pouces ; il pèse environ douze livres \*. La disproportion qui se trouve entre sa tête & le reste de son corps diminue peu à peu , & ne disparoît entièrement que vers l'âge de trois ou quatre ans ; sa peau qui est extrêmement fine paroît rougeâtre. On assure que les enfans dont la peau est la plus rouge en naissant , sont ceux qui dans la suite auront la peau la plus belle & la plus blanche. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître , n'est pas bien exprimée, toutes ses parties sont arrondies & paroissent même gonflées. Il lui survient ordinairement une jaunisse au bout de deux ou trois jours , on trouve du lait dans ses mammelles, qu'on a coutume d'exprimer avec

\* Voy. l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.

les doigts. Il se forme au-dessus du sommet de la tête, à l'endroit de la fontanelle, où l'on voit quelquefois le battement des carotides, une espèce de croûte ou de gale fort épaisse, & qu'on est obligé de frotter avec des brosses pour la faire tomber à mesure qu'elle se sèche. Il semble, continue l'Auteur de l'Histoire Naturelle, que cette production qui se fait au-dessus de l'ouverture du crâne ait quelque analogie avec celle des cornes des animaux, qui tirent aussi leur origine d'une ouverture du crâne & de la substance du cerveau. Toutes les extrémités des nerfs deviennent solides lorsqu'elles sont exposées à l'air, & c'est cette substance nerveuse qui produit les ongles, les ergots, les cornes, &c.

La peau des enfans qui viennent de naître est enduite d'une humeur blanchâtre & visqueuse, qui étoit

contenue dans l'*Amnios* ; on la détache aisément avec du vin ou de l'eau tiède , séparés ou mêlés ensemble. Cette lotion remédie aussi à l'inflammation de la peau qui est assez ordinaire dans ces premiers tems , & dont nous avons déterminé la cause au commencement de ce Chapitre ; augmente le mouvement des humeurs , & dissipe le mauvais effet de l'air. On remplit à peu-près les mêmes indications en secouant , en étendant , en fléchissant les différens membres de l'enfant ; en lui frottant légèrement le ventre & les différens organes de ses sens ; en le réveillant par des légères irritations qui servent à détruire les arrêts qui se font à la peau ; & à diviser les suc muqueux qui se trouvent dans toutes les articulations.

Des Nations entières , celles même qui habitent les climats froids , font dans l'usage de plon-

ger leurs enfans dans l'eau froide aussitôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal \*. On dit même que les Laponnes laissent leurs enfans dans la neige jusqu'à ce que le froid les ait saisis au point d'arrêter leur respiration, & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude. Ils n'en sont pas même quittes pour être lavés avec si peu de ménagement au moment de leur naissance ; on les lave encore de la même façon trois fois chaque jour pendant la première année de leur vie, & dans les suivantes, on les baigne trois fois chaque semaine dans l'eau froide. Les Peuples du Nord sont

\* Quelques Auteurs ont prétendu que l'eau froide versée sur la tête des enfans qu'on baptise, étoit préjudiciable à leur santé. *Albert* rapporte l'histoire d'un enfant qui mourut au sortir de cette cérémonie, qu'on avoit faite avec de l'eau froide dans le fort de l'hiver. Il seroit bien aisé de remédier à cet inconvénient, on n'auroit qu'à faire tiédir l'eau dont on se sert pour le Baptême.

persuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robustes ; & c'est par cette raison qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous ne connoissons pas assez jusqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude. Par exemple, les Indiens de l'Isthme de l'Amérique se plongent impunément dans l'eau froide, pour s'y rafraîchir lorsqu'ils sont en sueur ; leurs femmes les y jettent quand ils sont ivres, pour faire passer leur ivresse plus promptement ; les meres se baignent avec leurs enfans dans l'eau froide un instant après leur accouchement. Avec cet usage que nous regarderions comme fort dangereux, dit l'Auteur de l'Histoire Naturelle \*, ces femmes périssent très-rarement

\* Page 187. Tome IV.

par les suites des couches, au lieu que malgré tous nos soins, nous en voyons périr un grand nombre parmi nous. Mais ces deux faits sont-ils bien constatés ? Est-il bien sûr qu'il périt fort peu de femmes à la suite des couches, dans les pays où elles se baignent dans l'eau froide immédiatement après la naissance de l'enfant ? Est-il vrai que malgré tous les soins des gens de l'Art, il en périsse un grand nombre parmi nous ? Enfin, en supposant pour un moment que ce calcul fût véritable, doit-on conclure que l'*immersion* des femmes qui sortent des couches, dans l'eau froide, leur soit salutaire, & que la privation de cet usage leur soit nuisible ?

Loke conseille de plonger les pieds des enfans dans l'eau froide, lors même qu'il gele ou qu'il neige. Il cite l'exemple des Romains, des Juifs qui vivent en Allemagne & en Pologne, qui se plongent

dans les Rivières de ce pais dans toutes les saisons de l'année : en Irlande non-seulement on plonge les pieds des enfans dans l'eau froide, mais même tout le corps. Il y a encore des Dames d'Ecosse qui lavent leurs enfans avec de l'eau froide, mêlée de glaçons quelquefois, sans aucune incommodité\*.

Toutes ces autorités doivent nous faire suspendre notre jugement sur les dangers & les avantages prétendus de l'immersion des enfans dans l'eau froide. On ne devrait condamner ou recevoir cet usage qu'après un nombre suffisant d'observations bien faites à cet égard. Il faudroit évaluer auparavant la disposition des organes intérieurs, la nature du climat, la force de l'habitude, l'état de la peau, &c.

De toutes les parties de l'enfant, la tête est celle qui a le plus

\* Pag. 15, 16, Traité sur l'Education des Enfans.



de besoin de l'attention du Médecin, & de l'adresse des Sages-femmes. Il peut se faire qu'elle ait souffert quelque compression au passage de la matrice. Elle est molle comme de la cire. Il est essentiel de la mouler, de l'arrondir, de la pétrir doucement, afin qu'elle ne prenne ou qu'elle ne conserve aucune mauvaise impression. Elle doit être un peu aplatie sur les côtés, arrondie vers le devant, en haut & en arrière. Il seroit possible de démontrer que c'est là la forme la plus naturelle, en faisant voir le nombre & les rapports des organes qu'elle contient. L'erreur des Sauvages, par exemple, qui applatissent le front des enfans nouveaux-nés, est sensible. Ils gênent les Sinus qui doivent s'y loger dans la suite, &c, mais ces observations seroient d'autant plus inutiles dans cet Ouvrage, qu'il ne s'est heureusement glif-

fé parmi nous sur ce point, aucun abus d'une certaine conséquence.

L'enfant est quelquefois extrêmement foible ; on le diroit mort, il paroît fans sentiment & fans mouvement ; des légers cordiaux, du vin, des spiritueux, ne manquent guère dans cette occasion de ranimer les forces abbatues & presque éteintes. On applique aussi les volatils ou les aromatiques avec succès, sur la poitrine, sur le dos, sur la tête, aux temples, au nez. Cette pratique que les Sages-femmes employent assez communément, se trouve ordonnée par les anciens Médecins, qui ufoient de ces lotions, même pour les Adultes. Enfin, on échauffe l'enfant avec des linges. Cette légère chaleur le fait ordinairement uriner pour la première fois ; on lui met dans la bouche, s'il est nécessaire, quelque cordial, tel que l'eau de canelle ; on irrite ses narines avec

une plume, pour le faire éternuer; on souffle dans sa bouche pour faciliter sa respiration, &c. J'ai vû des cas où l'air un peu froid, ou l'aspersion de quelques gouttes d'eau froide servoient de cordial, en referant toute la peau. Mais les cris, le mal-aïse, les contorsions, les douleurs & la fièvre de l'enfant nouveau-né, ne se terminent guère que par l'évacuation du *Méconium*. Cette évacuation fait la crise de la maladie; elle prouve en quelque façon le cas que les Médecins devroient faire des purgatifs dans presque toutes les maladies; en effet cette première fièvre est de toutes celles qu'on pourroit citer, la moins humorale, la plus convulsive, la plus inflammatoire. La Nature la termine pourtant par une évacuation. En suivant le raisonnement ordinaire, quel nombre prodigieux de saignées ne devroit-on pas prescrire pour remédier

dier

dier aux embarras des vaisseaux fanguins , qui sont bien plus , que dans tout le tems de la vie , irrités , gênés , engorgés , prêts à se rompre , soit par l'impétuosité du sang plus considérable à cet âge , soit par la délicatesse des vaisseaux qui le contiennent. On voit néanmoins que la liberté du ventre rétablit l'ordre & l'équilibre ; tant il est vrai que toutes les fonctions du corps humain dépendent du bon état des premières voies , de l'harmonie de leurs mouvemens , & surtout de l'ordre des évacuations.

La fièvre , le resserrement de la peau , le jeu du diaphragme & des poumons ménagent ce relâchement ; mais c'est en excitant une abondante sécrétion , en exerçant ainsi les organes au rôle important qu'ils doivent jouer dans l'économie animale , & non pas par des compressions imaginaires ,

qui sont démontrées impossibles par l'examen Anatomique & par la comparaison des autres évacuations.

Le Bas-ventre de l'enfant étant ainsi mis en jeu, sa poitrine excitée par un nouveau cours des humeurs, & par les mouvemens de la respiration, sa tête agitée par les sensations, & par l'impression des objets extérieurs, est-il surprenant qu'il se fasse dans ces trois cavités une révolution salutaire qui est suivie dans l'enfant de l'évacuation du *Méconium*, & qui est l'image de la marche des fonctions & des maladies des Adultes ?

La nature a quelquefois besoin pour cette évacuation du secours de la Médecine, qui doit toujours les proportionner au degré des forces de l'enfant, à la vivacité de son tempérament, à l'ordre de ses fonctions, à la violence & à l'ardeur de la fièvre, enfin à l'im-

*tensité* de tous les autres symptômes. On se sert ordinairement d'un peu de vin ou de succe qu'on leur met à la bouche, du miel, du syrop de cichorée, de la manne dans du bouillon, ou de quelque autre purgatif éprouvé, qu'on leur donne quelques heures après leur naissance, prenant toujours garde aux circonstances, & ne précipitant rien; à moins qu'on ne voye que le cas est urgent; que l'enfant souffre beaucoup; que ses entrailles sont disposées à l'excrétion causée par le resserrement de la peau, par l'action du diaphragme, par la force & le jeu de toute la machine, qui a dirigé vers ses parties les oscillations nécessaires à cette évacuation, & non pas par l'irritation d'une acrimonie imaginaire du *Méconium*, comme le prétend Boherhaave & tous ses Sectateurs.

H ij

A la place des potions purgatives, on propose souvent des lavemens émolliens. Quoiqu'ils paroissent d'abord salutaires & qu'ils soient indiqués, nous croyons qu'ils peuvent nuire, en brusquant le colon, en comprimant le diaphragme qui est encore foible & susceptible d'affaïssement. Peut-être même cette impression empêcheroit-elle ces organes de reprendre leur parfaite équilibration, qui est peu connue, & de laquelle pourtant dépendent bien des fonctions. Un simple suppositoire avec du savon & du miel, est sans contredit préférable. Le mouvement péristaltique des intestins doit commencer à l'estomac & continuer peu à peu. L'usage des lavemens peut troubler cet ordre dans les enfans, & même dans les adultes.

Les mammelles de la mere se trouvent, précisément dans le

tems où l'enfant a besoin d'être évacué, pleines d'une espèce de suc laiteux très-propre à cet usage, & dont il est d'autant plus naturel de se servir qu'il est souvent nuisible à la mere, & qu'il ne sçauroit l'être à l'enfant qui n'a pas encore besoin de nourriture. On peut donc user de ce lait médicamenteux préparé par la Nature, tant pour soulager la mere & abréger les révolutions de la sécrétion des mamelles, que pour purger l'enfant.

Un Observateur curieux & attentif trouve un plaisir secret à appercevoir & à faire sentir la conformité qui se trouve entre la façon dont quelques animaux soignent leurs petits, & les loix que la Médecine a consacrées pour le traitement des enfans nouveaux-nés. On voit les meres des jeunes animaux très-attentives à les lécher, à les remuer, à les échauffer, à les



nettoyer avec leur salive. Elles abrègent ainsi le tems de leur fièvre & accélèrent l'excrétion du *Méconium*. J'ai vû des petits chiens qui ne se vuidoient qu'à mesure qu'ils étoient léchés par leur mere; ce qui prouve en quelque façon le rapport qu'il y a entre les irritations de la peau & celles des entrailles. La Médecine a suppléé chez les hommes à ce que l'instinct enseigne si bien aux animaux; ce n'est qu'à la réflexion & aux soins de nos premiers Maîtres, que nous devons les plus petits détails, qui sont livrés aujourd'hui à un empirisme général, dont les Médecins doivent empêcher le progrès, en observant tout ce qui concerne ces opérations qui sont plus importantes qu'on ne sçauroit le croire. Dès que l'enfant a rendu le *Méconium*, & qu'on l'a bien nettoyé, on l'enveloppe dans ses langes, on lui met d'abord dans

bien des endroits , une chemise fendue par derrière ; on lui ceint ensuite la poitrine avec une espèce de mouchoir nommé *couche* , qui s'étend jusqu'aux pieds , au-dessus duquel on applique une bande de toile de trois pouces de large , en circulaires qui s'étendent obliquement en descendant vers les extrémités inférieures , d'où l'on remonte quelquefois jusqu'à la ceinture. On se contente aussi quelquefois de faire quelques tours circulaires sur la poitrine , & de tenir les jambes étendues au moyen des langes ou d'une *brassière* de laine , qu'on met sur la première couche. C'est sur ces langes qu'on place l'enfant , dont on contient les bras étendus contre le corps par un pli de la lange qu'on assujettit elle-même par une nouvelle bande de toile d'environ deux aunes de long , appliquée en circulaires comme la première. On

met enfin par dessus une couverture de laine en toute saison & jusqu'à un certain tems. Dans bien des païs on place l'enfant ainsi emmailloté, dans une *couette* quadrée, dont un angle soutient la tête, tandis que l'autre répond aux pieds; on replie ce dernier, qu'on joint aux deux latéraux avec des grosses épingles. Quant à la tête, on la couvre avec deux ou trois petits béguins dont le premier est de toile, & l'autre de laine, qu'on noue sous le col. On ajoute dans plusieurs provinces, une *tétière*, c'est-à-dire, une espèce de coëffure dont les deux bouts qui pendent à côté de la tête sont attachés sur la poitrine avec des épingles, afin de faire tenir à l'enfant la tête droite, ce qui peut très-bien suppléer à la couette dont nous avons parlé.

Cette manœuvre dont les femmes s'aquittent avec une adresse  
&

& une légèreté qui n'appartient qu'à leur sexe, qui ne paroît pas plus difficile que l'habillement d'une poupée, demande pourtant plus d'attention qu'on ne pense, mérite même d'être étudiée & analysée avec soin.

Commençons par la tête. Elle doit porter directement sur le col, sans être pourtant gênée, un peu plus en avant qu'en arrière, ne pancher ni d'un côté ni de l'autre lorsqu'on est obligé de la tenir dans une situation fixe. Or on réussit mieux à lui procurer toutes ces positions en la couchant mollement sur un des angles d'une *couette* bien fourrée, comme on le pratique en province, qu'avec les *ténières* seules, qui semblent mieux convenir lorsqu'elles sont accompagnées de la couette, qui soutient comme il faut la nuque du col.

Un des effets des béguins est  
Tome I, I

d'affujettir les oreilles contre le crâne ; c'est-là sans doute la première cause de leur immobilité ordinaire. Car il est à présumer que la nature les avoit destinées à se porter en différens sens , à se contracter , à se redresser , &c, comme dans tous les animaux , pour saisir plus aisément & diriger diversement tous les rayons sonores. Aussi remarque-t-on que les enfans du peuple qui n'ont point porté de béguins ferrés , ont les oreilles plus écartées du crâne , moins applaties , & plus propres à recevoir les impressions du son.

Il faut observer de ne pas gêner les oreilles en appliquant trop rudement les béguins. Les rubans dont on se sert pour les contenir sur le col , ne doivent jamais être mal-noués , ni trop ferrés. Autrement ils enflammeroient & scieroient la peau.

Ceux qui se servent de petites chemises ne sçauroient trop prendre garde aux mouvemens que les épaules & les bras des enfans sont obligés de faire. Les chemises fendues ou ouvertes par le derrière , sont les plus commodes. Les tours qu'on fait sur la poitrine avec la couche & les bandes , pourvu toutesfois qu'on ait l'attention de ne pas gêner les côtes , favorisent un peu l'extension de l'épine du dos qui avoit été courbée en avant , tout le tems de la grossesse.

On croit communément que les extrémités inférieures sont plus libres lorsqu'elles sont un peu étendues , & que la façon dont on applique les genoux , les pieds & les jambes l'une contre l'autre , sert à les redresser & à les tenir dans un bon pli. Nous ne condamnons pas cette pratique , pourvû qu'on ait l'attention de ne pas trop serrer

ces parties, & de ne pas trop écarter les bouts des pieds.

Voyons maintenant si les prétendus avantages de l'emmaillement dont nous venons de parler, ne sont pas compensés, & au-delà, par des inconvéniens plus réels.

La tête, les oreilles, le col, sont toujours plus ou moins gênés & ferrés; par exemple, si l'on place une *têtière* un peu de travers, on risque de faire pancher la tête de l'un ou de l'autre côté. Ne vaudroit-il pas mieux livrer les parties à elles-mêmes, que de les exposer à l'inexpérience, à la mal-adresse & à la précipitation des Sages-femmes ou des Remueuses? Ne suffit-il pas que la tête de l'enfant soit appuyée tout le tems qu'il doit rester couché, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour la soutenir? Il seroit du moins dans une entière liberté & à l'abri de tous les accidens.

Les cris des enfans emmaillottés, les rougeurs passagères qui se manifestent à la peau, les étouffemens, la toux violente auxquels ils sont sujets, ne sont que trop souvent le funeste effet de l'étranglement de la poitrine. Quelques mesures qu'on prenne, les côtes qui sont molles & qui n'ont d'autre force pour être contenues en dedans que le jeu du diaphragme & du poumon, doivent se ressentir, aussi bien que les hypochondres, de l'impression des ligatures qu'on applique. S'il étoit possible d'emmailloter un enfant avant qu'il eût commencé de respirer, les côtes qui seroient retenues par les bandes circulaires, ne s'éleveroient, au moment de l'introduction de l'air, qu'avec peine & qu'avec danger. Or les premiers mouvemens de la respiration ne sont jamais bien complets. Les côtes ont toujours à s'étendre au-dehors ;



la plus légère compression les arrête. Il seroit donc plus simple & plus avantageux de renoncer à l'usage de l'emmaillotement, puisqu'il est accompagné des risques qu'il est aisé d'éviter, & qu'il n'y a aucune utilité d'encourir. C'est aussi fort mal-à-propos qu'on applique les extrémités inférieures l'une contre l'autre; on dérange quelquefois l'articulation foible du fémur en écartant les pointes des pieds. Bien des femmes portent cette dangereuse pratique à l'excès, s'imaginant que les pieds seront d'autant mieux situés que les orteils seront plus en dehors & les talons en dedans, ce qui est une position peu naturelle & peu favorable.

Enfin il n'y a aucun inconvénient à laisser les membres d'un enfant dans une entière liberté. Au contraire, il y en a beaucoup à les gêner, à les ferrer, à les

Comprimer comme on fait. Les seuls mouvemens qu'on est obligé de faire faire aux différens membres des enfans, font trembler les connoisseurs \*. Nous pouvons même avancer hardiment, & fans crainte d'être démenti par les Maîtres de l'Art, que la plupart des mauvaises dispositions du corps, des dérangemens, des dislocations des membres, & bien des maladies internes, tirent leur origine des soins qu'on prend de trop ferrer le corps & les extrémités des enfans. Envain en appelleroit-on aux usages établis ? Ces

\* Il y a des gens qui croient que les enfans marcheroient à quatre pattes, si on n'avoit soin de les emmailloter. Ces idées ne peuvent naître que dans l'esprit de quelques spéculateurs oisifs & peu instruits ; il est aisé de démontrer Anatomiquement, que l'articulation de la tête avec le col, celle de l'os du bras avec l'omoplate, & celle des genoux s'opposent à cette espèce de mouvement progressif ; la forme de son visage indique que son attitude naturelle est d'être debout. L'homme peut tout au plus s'aider des bras & des

fortes de raisons frappent peu les gens qui sont accoutumés d'examiner le fondement des choses. Les Chinois qui écrasent les pieds de leurs filles, les Sauvages qui applatissent la tête de leurs enfans, ceux qui percent leur nez, qui tâchent d'élargir les narines, d'allonger l'ouverture des yeux, qui arrachent les poils des cils, les dents, &c, auroient la même autorité à alléguer, si on vouloit condamner leur pratique. Ce sont de ces excuses générales que la seule prévention fait recevoir & qui mènent à des abus qu'il est essentiel de réformer.

mains & sauter sur les deux pieds à peu près comme le singe, lorsqu'il est courbé ; mais il est construit pour marcher de bout. Cette position est si dépendante de la conformation de ses membres, qu'il la prendroit de lui-même, quand même on ne se donneroit aucun soin pour la lui procurer.

L'Auteur de l'Histoire naturelle assure que les petits Nègres embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds, lorsqu'ils veulent tetter & qu'ils la serrent si bien, qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours

La facilité de transporter & de manier les enfans ainsi enchassés dans une espèce d'étui, est le seul avantage qu'on puisse retirer de l'embaillotement. Il y a même apparence qu'on ne doit cette méthode qu'au désir que les meres ont d'avoir toujours leurs enfans auprès d'elles. Les anciens Médecins crurent devoir consentir à cette envie, après avoir pourvu, autant qu'il étoit possible, à tous les accidens, par des méthodes qu'on n'a pas exactement suivies; mais ce goût paroît avoir totalement

des bras de la mere; ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & ils la succent constamment sans se déranger & sans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere qui pendant ce tems-là travaille à son heure ordinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le second mois, ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains: cet exercice leur donne pour la suite la facilité de courir dans cette situation presque aussi vite que s'ils étoient sur leurs pieds. Mais ce fait ne prouve rien contre ce que nous venons d'avancer; cette situation n'en est pas moins forcée.

changé. Il seroit donc aisé, vû les nouveaux usages de la société, de prendre un juste milieu également convenable à la tranquillité des meres & avantageux à la formation du corps des enfans. On n'auroit qu'à les placer dans une espèce de *couette* un peu dure, avec un linge ou une couche, replier les angles de la *couette* & couvrir la tête avec quelques béguins sans rubans. On pourroit aussi placer l'enfant dans une espèce de berceau portatif, ou dans une boîte en l'entourant des linges comme il convient pour la propreté. On éviteroit de cette façon les accidens qui ne sont que trop ordinaires dans la pratique reçue, & l'on rempliroit toutes les vûes qui se présentent par rapport à la commodité de transporter les enfans. L'usage généralement reçu chez des nations entières & les effets non équivoques de cette

méthode autorisent notre sentiment ; les Islandois , les Grecs modernes & plusieurs autres peuples n'emmailotent point leurs enfans \* ; les Grecs se contentent de les coucher dans un berceau , après les avoir enveloppés de quelques linges. Les Siamois , les Japonois , les Indiens , les Nègres , les Sauvages du Canada , ceux de Virginie , du Brésil , & la plupart des peuples de la par-

\* Voyez ce que dit M. Anderson. *On ne sçait ce que c'est qu'emmailoter , bercer , ou garder un enfant. On le met en culotte & veste à quinze jours , & on le laisse coucher à terre , où il se tourne & roule comme il veut , jusqu'à ce qu'il se dresse lui-même & apprenne à marcher. Tel est le début & la misérable éducation des enfans d'Islande , qu'on accoutume dès leur tendre enfance à toutes les duretés de la vie. On leur voit cependant , malgré le peu de soin qu'on en prend , des corps & des membres assez droits , & il est rare de trouver parmi eux quelqu'un de contrefait ; ce qui prouve évidemment que la nature agit en tout par elle-même , quand on la laisse agir & qu'on évite de la troubler par des soins souvent inutiles. Histoire naturelle de l'Islande , du Groenland , &c. page 243. Tome I.*

tie méridionale de l'Amérique ; couchent les enfans nuds sur des lits de coton suspendus , ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts & garnis de pelletteries. Les Islandois ne procurent pas même aux enfans ces légères commodités , & cependant on ne connoît guère parmi eux ni boiteux , ni bossus ; leurs enfans marchent à l'âge de quatre ou cinq mois. Enfin le silence , l'obscurité , l'air un peu chaud , le repos , sont aussi nécessaires aux enfans les premières heures après leur naissance , que le grand jour , le bruit , les odeurs fortes , & le froid leur sont pernicieux. Les animaux mettent leurs petits dans un endroit éloigné du grand jour , tranquille , échauffé ; tant il est vrai que la nature est extrêmement attentive à ménager des organes frêles & délicats. Voyez à ce sujet l'excellente Thèse de M. La-

*Médicinale des Enfans.* 109  
tier, Docteur Régent de la Faculté de Paris : *An ablaclandis pul-  
ticula potior è medulla panis aut  
mali fariná ? \**

\* Imbecillioris porrò natura sunt *ἰμπετάβλητοι*  
quoiquod videlicet fibris sunt tenerioribus & ex-  
quisitori sensu donatis ; qui proinde rebus exter-  
ni omnino facile leduntur , scilicet aëris afflatus  
frigidiusculi , vel solo suaveolentium odore , &c.  
Eorum in censum referuntur infantes , pueri ,  
muliercula , litterarum cupidi , prægnantes , se-  
num maxima pars , &c. Verum iner illos pri-  
matum infantes tenent ex omni capite . . . . .  
Hinc aqueus humor inter nascendum turbidus ,  
cæcitatem inferz temporaneam , quâ pulchrè pro-  
teguntur neophytorum oculi contra vim luminis.  
Nè sonus vehementior illorum aures divellat te-  
neras , osseus auris externæ ductus , apud eos-  
dem , nullus est.





---

---

**CHAPITRE IV.**

*Du sommeil de l'Enfant ; de l'examen du filet de la langue ; de la manière dont il doit être bercé, nettoyé & couché ; du tems auquel il doit prendre les premiers alimens.*

**O**N peut regarder tout le tems que l'Enfant a été dans le ventre de la mere, comme un tems passé dans le sommeil. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait tant de pente les premiers jours après sa naissance. Rien n'est plus propre à le délasser des fatigues qu'il vient d'essuyer. Toutes les sensations qu'il a éprouvées doivent être considérées comme ayant été désagréables & douloureuses. Les nouvelles oscillations de ses

nerfs ont causé au-dedans de lui une espèce de bouleversement dont son ame a été étonnée & allarmée, & qui a peut-être déterminé l'état de crainte & de timidité qui caractérise ce premier âge. Ce n'est qu'en ménageant ces sensations de la façon que nous l'avons indiqué dans le Chapitre précédent, qu'on pourra parvenir à détruire ou à éviter cette impression fâcheuse. L'Enfant étant donc placé dans un endroit chaud, obscur & tranquille, on ne risquera rien de le livrer à lui-même, & de laisser aux différentes parties dont il est formé, le tems de prendre insensiblement le jeu qui leur convient.

Mille observations démontrent que les impressions faites sur les corps sensibles, ou les mouvemens plus ou moins vifs des fibres du cerveau, se perfectionnent peu à peu & que les organes acquièrent

insensiblement l'aptitude, l'aisance & la liberté qui leur est nécessaire. Les idées se mûrissent, pour ainsi dire, & se développent autant & même plus dans le sommeil que dans la veille; les secousses, les cris, les rêves & les frayeurs de l'Enfant, le prouvent suffisamment. Ces impressions sont les avant-coureurs des plus grands soins, & des plus fortes douleurs, aussi-bien que de toutes les sensations agréables qu'il doit éprouver dans la suite. Le Médecin connoisseur, qui sçaura distinguer cet état de celui de maladie, n'en sera point allarmé; il n'approuvera point ceux qui par une sensibilité mal entendue, se mêlent en pareil cas de proposer des médicamens. Il y a surtout dans la Province, des erreurs populaires à ce sujet, qu'il seroit fort important de réformer. On a recours aux narcotiques sans aucune nécessité. On en fait, par exemple

exemple, à Montpellier un usage excessif. Il est surprenant que la sagesse & l'habileté des Médecins que cette Ville forme ou qu'elle conserve dans sa fameuse Université, laisse subsister un si grand abus. L'amour du repos joint à la vivacité naturelle des femmes de ce pays l'emportent sans doute sur leurs conseils. Elles s'adressent même le plus souvent sans les consulter, à des Ministres officieux, qui ménagent si peu le syrop de pavot qu'il devient ensuite presque toujours nécessaire dans les maladies des adultes. L'Opium ou tout autre narcotique me paroît inutile & même dangereux dans le cas dont nous parlons. Ces médicamens brident le jeu des nerfs, suspendent le développement de leurs oscillations, émouffent leur sensibilité, troublent ou retardent l'ordre des sécrétions & des fonctions, causent enfin des impressions plus ou

moins fortes & permanentes sur tous les organes qui auroient pris d'eux-mêmes leur ton naturel. Il y a du risque aussi à vouloir distraire les enfans par des vives sensations, en les portant au trop grand jour brusquement, en tenant des *lumières* auprès de leur berceau, en les excitant à prendre de la nourriture. Encore une fois le tems & la nature dissipent ces accidens sans le secours d'aucun remède. Ce seroit la distraire mal-à-propos que d'en employer. Dès qu'on a la patience d'attendre, on voit l'Enfant revenir à lui-même, crier, se taire, se réveiller, se rendormir ; il s'accoutume à la rapidité de ces changemens ; son ame apprend à ne pas en être émue. On n'a qu'à l'épier, on le surprend qui s'exerce, pour ainsi dire, lui-même, il ouvre les yeux & les referme, il clignote, il fixe les *lumières* ou le feu, il est singu-

lièrement occupé de leur éclat & de leur vivacité ; il tourne enfin les yeux quelquefois, & leur fait prendre une direction vicieuse lorsqu'il s'attache avec une attention trop marquée à des objets qui ne se trouvent pas exactement placés vis-à-vis de lui.

A peine l'Enfant est revenu de son étonnement, qu'il annonce par le mouvement de ses lèvres, le besoin qu'il a de prendre de la nourriture. Il succe ses propres glandes, il en attire la salive, il l'avale, il la rejette en écumant : si l'on vient à lui présenter le doigt, il le saisit avec force, il le roule dans sa bouche, il demande le mammelon ; mais avant que de le lui donner, il ne convient pas seulement de l'exercer peu à peu à le saisir comme il faut, on doit encore examiner s'il n'y a pas dans sa langue quelque vice de confor-

mation qui l'en empêche. La langue est quelquefois si étroitement liée à la mâchoire inférieure au moyen du filet, qu'on est obligé de le couper avec le doigt ou avec l'ongle, qu'on passe doucement sous la langue. On ne sauroit approuver la plupart des Sages-femmes, qui font cette opération sur tous les Enfans, parce qu'elles s'imaginent que le filet doit toujours être coupé. Il est pourtant très-nécessaire, il retient la langue. Il y a eu des Enfans qui l'ont avalée, parce qu'on leur avoit ôté ce lien qui l'assujettit sur le devant. On ne coupe pas toujours ce lien dans un âge aussi tendre, quand même il avanceroit un peu trop vers la pointe; on attend que la langue grossisse, elle n'a besoin pour le moment présent que d'un peu de liberté, pour que l'enfant puisse tetter & avaler. En un mot, on ne doit

couper le filet que lorsqu'il s'étend jusqu'au bout de la langue, ce qui est assez rare.

Les étouffemens, les cris & les mouvemens convulsifs des enfans font quelquefois l'effet de ses douleurs. Mais comme il n'a que les mêmes moyens pour exprimer ses besoins naturels & ses souffrances, & que l'état d'ivresse où il se trouve entraîne avec lui les mêmes symptômes, il est à propos d'en bien connoître la cause. S'ils dépendent des affections de l'ame étonnée, il faut attendre que les sens s'accoutument à l'impression des objets; s'ils supposent un besoin de nourriture, il faut en donner peu à peu\*. S'ils viennent de la gêne

\* On ne sçauroit suppléer autrement à ce besoin. Mais nos femmes, dit Joubert, craignent cette sujétion; ce qu'elles disent franchement: & quelques-unes sont si sujettes à leurs plaisirs, qu'elles ne veulent pas que la garce leur apporte l'enfant qui crie, de quoi



de l'emmaillement, il faut se hâter de les mettre en liberté; s'ils sont les suites d'une maladie réelle, comme des tranchées ou des vents, qui indiquent que le *méconium* n'est pas encore entièrement évacué, il faut en favo-

que ce soit pour l'appaiser au tétin, si ce n'est son heure, ains qu'elle le pourmeine, ou lui die des belles chansons, ou le berce & l'endorme. Et peut-être que l'Enfant crie de faim, comment le voulez-vous endormir? Elles sçavent bien dire en commun proverbe: *Qui non à lou ventre dur, non pot pas dormir sègur*: dont l'Enfant qui a le ventre plat & mol préoccupé de faim avant son heure ordinaire ne pourra pas dormir, & de l'appaiser ou contenter d'une chanson, c'est une pure moquerie. Je voudrois bien sçavoir si la nourrice ayant bon appétit, en lieu d'une soupe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouir une chanson (quand elle seroit d'*orlando de lassus*) ou de danser un branle de Champagne. Quelle fadaïse? Nous difons en Proverbe latin: *Le ventre affamé n'a point d'oreilles*, & en verset du tems passé: *Le ventre vuide n'oyt volontiers paroles*. Mais je suis en compagnie, dira la Damoiselle, voulez-vous qu'on m'apporte là mon Enfant, & que je montre mon tétin? Voilà un grand danger vraiment & une fort pertinente excuse? pag. 548. Tome I, des Erreurs Populaires.

rifer l'excrétion, en lui faisant avaler un peu de miel, quelques cuillerées de sucre & de lait, ou bien en lui faisant succer un peu de manne en larmes, ou du syrop de cichorée.

Lorsque le ventre des Enfans nouveaux-nés, qui doit être naturellement mollet & applati, devient tendu, boursoufflé, douloureux, & que la chaleur, la rougeur au visage, les convulsions, les cris continuels, & les secousses irrégulières du diaphragme & du cœur, viennent à paroître, la nécessité de ces médicamens est suffisamment établie. On peut les administrer sans crainte.

Mais rien n'appaise autant les enfans que le mouvement, sur-tout lorsqu'ils n'ont pas faim. On les endort aisément en les remuant, en leur donnant quelques coups légers sur le ventre ou sur le dos, en les berçant &c. Tout le monde

connoît les berceaux ; ce sont de  
petits lits plus ou moins élevés, &  
si-bien placés sur deux arcs de cer-  
cles, que le moindre effort suffit  
pour les faire pancher de l'un de  
l'autre côté, & procurer à l'enfant  
qui y est couché, un mouvement  
qui le tranquillise. Il y a des en-  
fans qui s'habituent tellement à  
ces légères secouffes qu'ils ne peu-  
vent dans la suite s'endormir sans  
ce secours, qui se réveillent mê-  
me avec des cris plaintifs, quand  
on veut en interrompre l'usage.  
Le changement mécanique qu'o-  
pèrent ces mouvemens, mérite d'être  
examiné. Il est du ressort de la  
*Gymnastique*, que les Anciens ont  
cultivée avec plus de soin que les  
Modernes. On ne voit pas d'abord  
le bien qui peut revenir au corps  
d'être ainsi transporté de côté &  
d'autre avec plus ou moins de vi-  
tesse. Il n'est pourtant pas douteux  
que le renouvellement fréquent  
de

de l'atmosphère, les secouffes régulières & modérées données à toutes les parties, & l'action des viscères les uns sur les autres, doivent faire des impressions utiles. L'air qui résiste plus ou moins, & contre lequel appuye tout le corps lorsqu'il est balancé, agit en comprimant toutes ses parties comme autant de frictions légères qui doivent occasionner le *dégourdissement* des moindres vaisseaux de la peau, & faciliter le mouvement des liqueurs dans leurs cavités. Ces parties sont agacées, elles prennent un ton égal qui établit l'équilibre qui produit le sommeil. Car il est bon d'observer que l'enfant ne s'endort point lorsqu'on vient à donner des secouffes plus fortes les unes que les autres au berceau; il souffre, il se plaint au contraire; on ne l'appaise que par la douceur & l'uniformité des mouvemens; d'où il résulte une cer-

taine harmonie entre l'action des organes, & la distribution des humeurs, très-favorable à la santé.

Le soin que prennent les meres ou les gardes des enfans, d'accompagner les mouvemens du berceau de certains airs lents & monotones ne contribue pas peu à hâter le sommeil des enfans. Ils en sentent si bien l'utilité dans un âge plus avancé, qu'ils exigent quelquefois que leurs meres les assoupissent par quelque chanson, qui a le même empire sur eux que le doux murmure des eaux, ou les accords les plus tendres & les plus mélodieux. En effet, si le mouvement de l'air qu'on chante ne répond pas à celui du berceau, les enfans ne s'endorment point; de même que les personnes piquées de la Tarentule, qui ne dansent qu'à la faveur de certains airs, qu'on varie suivant le degré de tension des fibres du cerveau; il en est com-

me des chansons des artisans & des laboureurs qui favorisent leur travail, lorsque leurs tons se trouvent d'accord avec les mouvemens qu'il exige. Les secouffes du berceau & les airs dont on les accompagne ne sont donc pas inutiles. Peut-être même contribuent-ils à former le tempérament fort, vif, gai, tendre, morne ou triste des enfans ? Cet exercice important est heureusement livré à de jeunes filles, à des nourrices, ou à des meres dont la patience s'accommode mieux de ces détails, que celle des hommes.

Pourroit-on assez blâmer la cruauté des nourrices qui ne sont pas touchées des cris, des besoins & des gémissemens des enfans, qui se contentent d'agiter leur berceau avec plus de vitesse, & même avec fureur, lorsqu'ils n'ont aucune envie de dormir, ou que leur sommeil est interrompu par quelque incommodité ? Bien des

vomissemens dont on ne reconnoît pas la cause, viennent souvent de cette agitation du berceau peu ménagée. Peut-être même cette agitation trop forte du berceau est-elle capable d'ébranler la tête des enfans, & d'y causer du dérangement? Lorsque leur sommeil est au contraire trop long, & que leur fanté peut en être altérée, il faut les tirer doucement du berceau, les éveiller avec précaution, leur faire entendre des sons doux & agréables, leur faire voir quelque chose de brillant. Les plus légères sensations, les moindres mouvemens, un peu plus ou un peu moins de lumière ou de bruit, des odeurs plus ou moins fortes, opèrent des changemens notables dans des corps si tendres & si impressionables : leur œconomie & leurs rapports avec la petite vie des enfans (s'il est permis de s'exprimer de la sorte) sont aussi im-

portans , que les passions les plus vives , & les efforts les plus violens dans les adultes. Il faut juger de tout par comparaison , & ne pas craindre d'entrer dans des détails qui paroissent minutieux , & qui sont pourtant très-intéressans.

Il n'est point jusqu'à la propreté des enfans qui ne demande des règles. Leurs différentes parties s'enflamment & s'ulcèrent quelquefois par le peu de soin qu'on a de les nettoyer. On n'a qu'à examiner avec quelle attention scrupuleuse les animaux , les insectes & les oiseaux tiennent leur retraite & leurs nids extrêmement propres , pour sentir qu'il est important de ne pas ménager ses peines à cet égard. Il faut changer une partie de leurs vêtemens au moins deux ou trois fois par jour & même dans la nuit. Ce soin est si nécessaire que les Sauvages mêmes y sont attentifs. Quoique le linge leur man-



que, & qu'il ne leur soit pas possible de changer aussi souvent de pelletterie que nous pouvons changer de linge; ils suppléent à ce défaut en mettant dans les endroits convenables quelque matière assez commune pour qu'ils ne soient pas dans la nécessité de l'épargner. Dans la partie septentrionale de l'Amérique on met au fond des berceaux, une quantité de cette poudre que l'on tire du bois, & que l'on appelle communément *ver-moulu*; les enfans sont couchés sur cette poudre, & recouverts de pelletteries. On prétend que cette sorte de lit est aussi douce & aussi molle que la plume; mais ce n'est pas pour flatter la délicatesse des enfans que cet usage est introduit, c'est seulement pour les tenir propres: en effet, cette poudre pompe l'humidité, & est renouvelée de tems en tems. En Virginie on attache les enfans nus

sur une planche garnie de coton, qui est percée pour l'écoulement des excréments ; le froid de ce país devoit bannir cette pratique qui est presque générale en Orient, &c. Voyez l'*Histoire Naturelle de M. de Buffon.*

Il faut laver les enfans plus d'une fois dans la journée, empêcher qu'ils ne croupissent dans leur urine & dans leurs excréments, & prendre sur-tout garde aux parties qui appuyent contre les langes. On se sert ordinairement de l'eau chaude. Il ya des nourrices qui nettoient leurs enfans avec leur propre lait ; mais il est mieux de renoncer à cet usage, parce que le lait laisse une crasse sur la peau, & augmente l'atmosphère acide & fermentée dont l'enfant n'est déjà que trop environné par la nature de ses alimens & par la tournure que prend sa transpiration. On employe aussi quelquefois de la sali-

ve; mais l'eau tiède, à laquelle on peut joindre un peu de vin, lorsqu'il y a quelque légère inflammation à résoudre, nous paroît préférable: j'ai vu des femmes en province, qui faisoient lécher régulièrement leurs enfans par des chiens fort friands de cette occupation. Il est vrai que les animaux nettoient si bien leurs petits; qu'ils ont la langue si propre & si douce, qu'il paroît naturel de procurer aux enfans le même secours. Les observations qu'on a de la guérison des galles, des ulcères & des gerfures, par le secours de la salive & de la langue des chiens, indiquent l'usage de ce remède dans ces sortes de maladies de la peau, & autorisent le conseil que nous donnons de s'en servir pour nettoyer ou pour guérir celle des enfans.

Passons à la façon dont les enfans sont ordinairement couchés. On les étend sur le dos, la face tour-

née en haut. Cette situation est pourtant celle que les enfans prennent le moins souvent, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes ; ils se couchent plutôt sur l'un ou l'autre côté, les jambes & les bras un peu repliés ; telle est aussi la position la plus ordinaire des adultes qui jouissent d'une bonne santé ; elle est la plus naturelle, la plus commode & la plus avantageuse ; les viscères ont alors une plus grande liberté : Hippocrate l'a très-judicieusement observé dans le premier livre des Prognostics. Il est évident que le cours des humeurs est gêné dans la tête & dans le ventre, quand la face est tournée en haut. Il est donc permis de conclure de ces considérations, qu'il est plus sain de coucher les enfans sur les côtés. L'examen anatomique favorise cette présomption. La respiration & le mouvement du cœur sont plus libres, la rate & le foye sont un peu moins comprimés ;

tous les viscères sont retenus par la cloison qui les sépare, la peau est moins tendue, ainsi que l'épine du dos, les muscles ne sont pas dans un état de contraction assez considérable, &c. Mais cette règle ne doit avoir lieu que pour les enfans d'un ou de deux ans. Il y auroit du danger à l'employer dans un âge plus tendre\*.

Quant à ce qui concerne le tems auquel les enfans doivent prendre de la nourriture, il est bien difficile de donner à ce sujet des règles fixes & invariables. Cependant comme on voit qu'il n'est pas impossible d'établir un régime & des heures marquées pour les adultes,

\* *Cubiculum sit temperatum, ad calidum tendens. Quamdiu lactatur in dorsum infans recumbat. Est enim dorsum tanquam in navi carina, totius corporis basis ac fundamentum. In latera enim si decumbat cum ossa sint mollia, periculum est gibbositatis. At cum jam dentis incipit simulque solidiori vesci alimento, quo tempore ossium compago solida descendit, tunc sensim nunc in hoc, nunc in illud latus decumbere assuescat. Rodericus à Castro. p. 518.*

qu'on voit presque généralement des bons effets de la sobriété, lorsqu'ils ont le courage & la prudence de l'observer; il est naturel de croire qu'une méthode exacte & suivie par rapport au *tetter* des enfans, ou pour toute autre nourriture, ne trouveroit point des obstacles insurmontables; elle seroit très-utile, si on vouloit se donner la peine de la mettre en usage, & ne pas se rebuter dans les commencemens. Nous ne sçaurions assez blâmer ces meres ou ces nourrices qui incitent sans cesse leurs enfans à avaler du lait ou tout autre aliment, sous prétexte qu'ils ont l'estomac chaud, qu'ils font aisément la digestion, qu'ils ont besoin de croître & de grossir, que le lait ne sçauroit faire aucun mal; aussi les appaise-t-on presque toujours par ce moyen, sans faire attention que ces excès sont suivis de vomissemens, de dévoyemens, de

tranchées & de convulsions. Plus l'estomac d'un enfant est foible & délicat, & plus il doit être ménagé : il faut lui donner le tems de digérer la nourriture qu'il contient, & ne pas perdre de vue qu'il n'est pas disposé à toute heure à s'acquitter de cette fonction. Chaque viscère a de même que la peau, ses tems marqués pour ses fonctions ; c'est détruire la santé, & renverser l'ordre qui résulte du rapport de tous leurs mouvemens, que de les solliciter sans cesse, & sur-tout l'estomac.

Ceux qui ne voudront pas que les enfans soient voraces, sujets à des dévoyemens, à des galles, à des *rejets* de la transpiration qu'on occasionne en tenant toujours les premières voies en jeu par la présence des alimens, doivent prescrire autant qu'il est possible, une règle fixe pour le tems des repas des enfans, & pour la quantité des alimens

qui leur est nécessaire. Ce seroit peu que de les faire manger ou tetter deux ou trois fois par jour ; mais leur digestion sera plus parfaite , & leur santé bien plus solide , lorsqu'on se contentera de leur donner de la nourriture cinq ou six fois dans les vingt-quatre heures, & toujours à la même heure ou à peu-près.





## CHAPITRE V.

*De la Nourriture de l'Enfant.*

C E n'est proprement que de l'instant de la naissance qu'on doit compter le commencement de la vie l'enfant. Ce n'est qu'alors qu'il doit être regardé comme un animal distinct, indépendant, ayant une vie à soi, *vivens vitam propriam*. Cette vie propre suppose toutes les fonctions essentielles à l'économie animale, celles qu'on désigne par le nom de vitales, & la plupart de celles qu'on a distinguées, par une division plus recherchée qu'utile, sous le nom de *naturelles* & *d'animaux*. Mais l'ouvrage important de la nutrition est sans contredit, de toutes les fonctions naturelles, la plus vitale, s'il est permis de

s'exprimer ainsi , ou du moins celle qui est la plus nécessaire à la conservation de la vie, si elle ne l'est pas à son existence absolue.

La nutrition essentielle donc chez l'adulte & chez l'enfant , pour réparer les pertes que procurent nécessairement le jeu de leurs organes , & l'altération d'une partie de leurs humeurs produite par le mouvement de la vie ; cette nutrition , dis - je , a un usage de plus chez l'enfant. C'est par elle que s'opère l'accroissement de son corps , plus nécessaire & plus sensible dans les premiers tems de l'enfance , que dans les années qui les suivent. En effet , les organes tendres & délicats des enfans , la souplesse de leurs vaisseaux , la mollesse de leurs os , de leurs cartilages ; en un mot , cet état de leurs solides , qui peut les faire regarder plutôt comme une humeur im-

parfaitement coagulée ( humeur dont les traces se distinguent encore dans quelques parties chez les adultes ) que comme un corps dense & ayant une certaine consistance; cet état, dis-je, est très-propre à l'accroissement causé par l'application d'une humeur analogue fournie par l'aliment. Les humeurs douces & balsamiques de l'enfant, qui ne sont atténuées ni par l'exercice, ni par les passions, sont favorablement disposées à cette *accrétion*.

On ne retrouvera plus cette analogie, ni cette pente à s'unir, entre l'organe & la lymphe nourricière, lorsque le premier sera parfaitement durci dans l'adulte, & aura par conséquent absolument dégénéré de son état originaire. On peut se former une idée de ce phénomène dans les deux cas, par l'exemple de la soudure qui se fait parfaitement bien entre deux morceaux de métal suffisamment ramolli, & qui ne  
sçauroit

ſçauroit avoir lieu ſi l'un des deux eſt dans ſon état de denſité ordinaire. L'état de molleſſe des vaiſſeaux naiſſans ſur les deux lèvres d'une playe, qui eſt abſolument requis pour leur réunion, prouve la néceſſité de cette conſiſtance preſque gélatineuſe dans les organes ſuſceptibles d'accroiſſement. Je ſuis donc très-perſuadé que la nutrition chez les adultes ne régénère que leurs humeurs, & que les réparations de leurs ſolides ſont auſſi imaginaires que les *abrasions* que l'on a ſuppoſé rendre ces réparations néceſſaires. Voyez *Anatom. d'Heiſter.*

Au reſte, l'accroiſſement expliqué par le développement des vaiſſeaux préexiſtans dans le corps de l'embryon, me paroît à peu-près inconcevable, & directement démenti par tous les phénomènes de la nutrition, par les réparations des parties détruites par des accidens, & même par les obſervations ſur

la génération, dont la nutrition réelle ou l'accroissement n'est qu'une continuation; comme il ne seroit pas impossible de le prouver si cette question entroit assez directement dans notre sujet.

Mais laissons toutes les hypothèses qu'on a imaginées sur la nutrition. Passons à un fait plus essentiel.

Qu'il y ait dans la nature une matière organique commune aux végétaux & aux animaux, qui serve à leur nutrition & à leur accroissement; que le corps de l'animal ou du végétal ne puisse être nourri, croître & se développer que par l'application de cette matière sur des parties assez ductiles pour se prêter à son arrangement, pour se gonfler, & pour s'étendre jusqu'à un certain point; que cette matière organique pénètre intimement la forme de ces parties que M. de Buffon appelle le moule

intérieur; par quelque mécanisme enfin que s'opèrent la nutrition & l'accroissement de nos corps, il est toujours également vrai que l'enfant a besoin d'un aliment qui puisse fournir abondamment une matière propre à la réparation de ses humeurs & à l'augmentation de leur masse, aussi-bien qu'à l'accroissement & à l'extension en tous sens de leurs organes ou de leurs parties solides.

Cet aliment doit avoir encore une certaine proportion avec les organes qui doivent le travailler, & lui faire éprouver tous les changemens qui lui sont nécessaires pour devenir du véritable sang, semblable à celui qui circule déjà dans les vaisseaux de l'enfant, & un véritable suc nourricier capable d'être appliqué utilement aux solides qu'il doit étendre. Car il n'est point d'aliment, quelque analogue qu'il soit à notre nature, qui

puisse opérer en nous une nutrition réelle, sans subir auparavant dans nos corps plusieurs élaborations, sans y prendre une certaine tournure causée par l'action des organes de la digestion, par celle des différens canaux où le chyle est porté dans la masse du sang, enfin par le jeu même du système général des vaisseaux & des viscères, tels que le cœur & les poumons, &c, qui semblent concourir le plus efficacement à son dernier degré de perfection.

Cependant les modifications que les alimens, & le suc qui en est exprimé, éprouvent dans les différens organes où ils passent successivement, les mélanges des différentes humeurs qu'ils reçoivent dans quelques-uns d'entr'eux, les séparations des parties inutiles qui produisent la matière des excréations proprement dites, ne constituent pas le seul avantage qui résulte de ces travaux pour l'œconomie animale. Nous devons encore considérer particu-

lièrement l'action même de ces organes excitée par la présence de l'aliment qu'ils ont à travailler. Cette opération mérite une attention singulière, puisqu'elle contribue plus prochainement à l'entretien de la vie comme action organique, que comme préparant la matière de la réparation ou de l'augmentation des humeurs & des solides.

C'est un fait incontestable que l'érection des organes de la digestion, & la détermination de leur jeu par la seule présence des alimens, sert à la réparation des forces, & à l'entretien des mouvemens de la vie, long-tems avant que l'aliment ait subi une entière élaboration \*. En réunissant ce second principe avec le précédent, il est facile de déterminer le choix des substances propres à la nourriture des Enfans nouveaux-nés.

\* Voyez *Specimen novæ Medicinæ conspectus*, de M. de la Caze.



Les instrumens destinés à la digestion & au travail du suc nourricier, sont très-déliçats chez les enfans ; leur machine ne doit être que très-foiblement remontée ; elle n'est capable d'aucun effort ni d'aucune opération animale qui exige un appui ou une réaction efficace du côté de l'estomac : ce centre ne doit être que doucement sollicité, qu'entretenu dans un jeu libre, aisé, presque uniforme. Un aliment facile à digérer, une liqueur douce contenant beaucoup de parties véritablement nutritives sous un petit volume, remplira toutes les conditions que nous avons exigées pour la nourriture de l'enfant. Aussi la nature l'a-t-elle ainsi ménagée pour les jeunes animaux ; elle n'a pas eu moins d'attention pour nous ; le lait qui se sépare dans les mammelles de nos meres, immédiatement après l'accouchement, est pourvu de toutes ces qualités. C'est presque un chyle tout formé.

Il paroît devoir passer dans les veines lactées & dans la masse du sang de l'enfant, sans trop exciter les organes de la chyfication. En un mot, sa digestion se doit faire sans peine & sans travail ; elle seroit même absolument inutile, s'il ne s'agissoit que de l'altération des alimens.

Mais, comme nous l'avons déjà observé, la *perennité*, la succession & la réciprocation des mouvemens qui entretiennent le jeu de la vie, sont principalement fondés sur le jeu des organes épigastriques que l'aliment est destiné à réveiller, à remonter, &c. Il falloit donc que le lait arrivé dans l'estomac des enfans nouveaux-nés, y devint capable de solliciter jusqu'à un certain point, les organes de la digestion. Or c'est à quoi la nature a pourvu en ménageant la coagulation du lait dans le ventricule des enfans. Un levain toujours présent dans leur estomac, un reste de la

digestion précédente, sont les infirmens qui opèrent cette coagulation. Ce que nous avançons des effets de ce levain est incontestable. La matière qu'on retire de l'estomac des veaux, des chevreaux, &c, & qu'on employe tous les jours sous le nom de *présure* à cailler le lait, n'est autre chose que ce levain, que ce reste de la digestion précédente. Voilà donc une cause toujours capable de produire dans le lait dont les jeunes animaux sont nourris, un changement propre à corriger son inertie. En effet la coagulation qu'il éprouve dans leur ventricule, avant d'être travaillé par les organes digestifs, doit lui procurer un certain degré de résistance propre à mettre en jeu les viscères épigastriques, &c.

Il est donc clair que le lait destiné par la nature elle-même à la nourriture des enfans nouveaux-nés, est un aliment proportionné à l'é-

tar

tat de foiblesse de leurs organes ,  
au degré d'action que leur diges-  
tion doit exciter dans toute la ma-  
chine, & propre à fournir abondam-  
ment le suc nourricier dont ils ont  
besoin pour l'accroissement de leur  
corps.

Nous devons encore observer ,  
pour achever de confirmer les  
avantages du lait , que la nature a  
pris soin de le rendre les premiers  
jours, séreux, purgatif, convena-  
ble enfin à l'état de l'enfant & à  
l'évacuation si nécessaire du *méco-*  
*nium*, & en a indiqué l'usage dans  
la suite d'une façon si évidente,  
en lui donnant plus de consistance,  
à mesure que l'enfant se fortifie,  
qu'on a suivi généralement cet in-  
dice.

En un mot, il paroît si décidé  
que les jeunes animaux doivent  
être nourris du lait de leur mere  
qu'on pourroit croire que nous nous  
sommes occupés jusqu'ici d'une

vaine discussion, s'il n'étoit reçu que l'expérience & l'industrie des hommes a plus d'une fois utilement corrigé les prétendues règles de la Nature. Si l'on a découvert plusieurs moyens au moins très-commodes de déroger à ses premières institutions, ne sommes-nous pas en droit de substituer à l'usage du lait, ordinairement suivi de plusieurs inconvéniens très-dangereux, un autre aliment qui puisse convenir à la délicatesse de l'estomac des enfans, réparer & augmenter leurs forces, & qui soit exempt des défauts qu'on peut reprocher au lait? Tout ce qu'on a débité sur le prétendu attentat contre les loix de la Nature, est parti le plus souvent d'un zèle peu éclairé.\*

L'industrie des hommes, la fa-

\* Le pain fermenté, les liqueurs fermentées, les viandes cuites, les saignées, l'infusion de la petite Vérole, &c, sont autant de preuves de notre raisonnement.

culté de réformer par le secours de l'Art, est aussi un présent de la Nature; & user de cette faculté ou prendre ses ouvrages bruts & informes, n'est-ce pas toujours obéir à ses loix? En un mot, nous l'avons améliorée en tant de points, pourquoi n'aurions-nous pas le même avantage à l'égard du lait? Ce n'est pas que nous ne puissions tirer des instructions utiles de l'exemple des animaux qui étant dépourvus d'intelligence, ne font pas comme nous de nouvelles loix, mais suivent constamment celles de la Nature. Aussi nous en sommes-nous appuyés & nous en appuyerons-nous encore, mais toujours après un mûr examen fondé sur des observations solides, sans nous frapper de la fausse idée de suivre scrupuleusement les indications de la Nature, & sans nous laisser séduire par l'appas flatteur pour notre vanité, de la réformer.

N ij

Nous étant donc mis dans ce fage équilibre , nous examinerons les principales questions qui se présentent au sujet de la nourriture des enfans. 1°. Les faut-il nourrir avec du lait? 2°. Avec du lait de femme; 3°. Avec le lait de leur propre mere?

Quant à la première question, ce que nous avons déjà dit en faveur de cette nourriture, l'usage constant de tous les peuples, les avantages qui résultent de cet usage, & qui ne sont infirmés par aucun inconvénient assez observé, l'indication même de la nature qui n'est contredite sur ce point par l'utilité bien établie d'aucune méthode différente; toutes ces raisons, dis-je, fussent pour assurer que la nourriture la plus sûre & la plus convenable aux enfans, du moins celle dont les avantages sont plus connus jusqu'à présent, doit être tirée du laitage en géné-

ral : aussi n'ai-je mis ce point en question, que parce que *Vanhelmont* à qui peu de personnes sont en droit de refuser le titre de grand Médecin, & dont les opinions vraiment Médicinales sont évidemment marquées au coin du génie créateur ; si *Vanhelmont*, dis-je, ne s'étoit avisé de vouloir proscrire l'usage du lait, au moins pour le régime, *ad vitam longam*; & s'il n'avoit appuyé sa prétention d'un exemple \* qui ne pouvant pas être regardé comme suffisant ( puisqu'il est unique ) pour mériter la préférence à la méthode qu'il veut substituer à

\* Hoc pacto filium Comitis, inter ceteros nutriti jussi à natiuitate, qui tres fratres robore, sanitate, staturâ, ingenio, omnique valore longè superavit, adeoque, nisi in bello pugnaci manu glânde transfusus occubuisse, magnæ spei eratis. Enimvero ut præfatus cibus potusque, est innocuus, non putrescens, non coagulabilis, non contumax digestioni ( putrescunt enim facîle quæcumque ab animalibus petuntur tenerioribus stomachis ) ut neque malignitatis particeps, vel alienæ perturbationis instabilis, aut inductæ vitiosæ impressionis hæret: ita semper sibi æqualis,



celle qui est presque généralement reçue, prouve du moins que l'essai de ses moyens n'a rien de dangereux, & qu'on peut sans témérité se convaincre de leur plus grande ou moindre utilité par des expériences nouvelles.

*Vanhelmont* propose donc de nourrir les enfans avec une espèce de bouillie préparée avec le pain qu'on fera légèrement bouillir dans de la petite bière, avec le miel écumé ou le sucre, réduisant le tout à une consistance de muc-

*par & constans & natura sit familiarissimus, non vermiculosus, non acer, putidus aut nidiosus, non denique acer, acutus, febriculosus, imò nec unquam nocuus, licet quantitatem excesserit, nam plus minusve dilui potest. Adidque & sine morbis crescit, adolescitque infans, & fit capax remedii ad vitam longævam. Non ergo etiam malè juxta literam de Messia ter-gloriosè Incarnato legitur, quòd mel & butyrum comedet. Unum, siquidem continet gloriam rovis cum extracto florum; alterum verò omnium penè herbarum est magisterium. Butyrum ergo, non autem lac, comedet. Undè discretio boni à malo & judicii acumen promittitur. Van-Helm. De Nutrit. Infant. ad Vit. long.*

lage, de colle ou de gelée, & le délayant ensuite dans une suffisante quantité de petite bière, afin que cette préparation puisse aussi servir de boisson : *Laudo*, dit-il, *pro puero nostro alimenta quæ pane tantisper in tenui cerevisia bullito, cum melle despumato, sin minus saccharo, instituitur, donec simul in mucilaginis aut collæ speciem, sive gelatinam devenerint; huic tunc tantumdem tenui cerevisiæ miscetur quantum satis, ut potûs loco inserviat*, *ibid.*

Il condamne l'usage du lait par des argumens suivans : 1°. parce qu'il aigrit aisément, & qu'il cause alors des maladies très-dangereuses : 2°. parce qu'il transmet aux enfans, non - seulement les maladies des nourrices, mais même leurs vices : 3°. parce que les nourrices ne cessent pas d'allaiter leurs enfans quand elles deviennent grosses : 4°. parce qu'on est presque toujours obligé de mêler

d'autres alimens à l'usage du lait par rapport à son insuffisance : 5<sup>o</sup>. parce que les nourrices les plus faines & les plus sobres sont exposées à des passions plus ou moins vives, à des frayeurs, à la tristesse, à toutes les affections de l'ame capables d'altérer & de corrompre le lait, ou d'en supprimer ou d'en diminuer considérablement la sécrétion, &c. Voici les propres termes de l'Auteur, qui méritent d'être rapportés dans toute leur étendue : *Non itaque me naturæ injuriam autumo, si insolitum alimentum lacti prætulero. In lacte siquidem plurima ingruunt incommoda. Imprimis lac grumescens vomitiones frequentes, vermes, tormina, febres, diarrhæas, epilepsias, convulsiones per sepe profert, multasque necis inopinas occasiones continet. Lac enim in stomacho, proprio loci fermento obediens, necessariò acescit, antequam in alimentum vertatur; cui si novus succi-*

dat lactis suctus, durus tenello stomacho lactis grumus incumbit, qui in glebas occalescens, caseum mentitur tenacem, non secus multò atque lac intra ubera non rarò concrescit & nonnisi cum apostemate erumpit. Quod cum digestioni pertinaciter resistat, si non etiam valdè nocuum fuerit, mox saltem putrescit, amaricat, flavescit, viridescit, nidorem contrahit; & pylorum alienat: unde præfatæ morborum clades sæpe excitantur. Infans enim dudum sugit, frequenter repetit. Lac primum est coagulatum, aliud recens intromittitur tertio sextòque, fit commistio omnium, acidumque præter naturam alienum concitatur ejularibus, fitque coagulum commune ex omnibus. In quo heterogeneitas manifesta, sequiturque recens suctum, symbolum caseati, nidorosi & putrefacti. Hæc vitia sunt ferè inevitabilia, suntque peccata lactis materialia, quæ recens fœtus editus ex origine piare incipit, quasi ab

*ortu mater insidias mortisque comminationes suo infantulo struat. Sunt insuper alia lactis crimina occultioribus perniciofa. Nimirum nedum lues veneris, lepra, pestes, febresque contagio infames suguntur à nutricibus; verùm etiam inuritur puero à cunis propensio morbofa nutricum, non secus ac si hæreditaria efferet. Certè character in vitam deplorabilis. Novi quemdam Præsidentem sextâ sanâque prole beatum, cui tertiâ (quod nutrice aleretur renum calculo subnoxia) luctuosâ lithiasi, anno ætatis sue 13, tertiâ sectione sub lithotomo finivit. Denique non sat est morbos materiales lactis, occultas tabes morborum, radicesque hæreditarias per lac in sugentem transplantari & pertinacissimè in vitam incorporari; verùm etiam vitiorum quorumcumque sementa moralia cum lacte intro penetrant, & in vitam perseverant. Observavi sic, nutricem salacem, furivam, avaram iracundamque, suam*

fragilitatem transfulisse in pueros. Sic insolita in familias stupiditas, ira, dementia, multaque animi pathemata (etiam præter defectus morales) dudum somniantia, ac tandem dierum sub maturitate explicata prodeunt, à nutricibus mendicata, & per lac propagata. Tum demum lac in nutrice adhuc obnoxium est, ut cadaverescat, si nutrix clanculum imprægnata est, participet de febribus & malis quæ nata sunt lac quomodolibet inficere. Tandem in horas lac varias impressiones subit, ex omnibus animi perturbationibus; unde nedum grumescit putretque, sed & non sensibili qualitate induit difformitates quas insons infans bibit atque piare tenetur. Non enim nutrix uno semper tenore animum frenat, mille sed apprehensionibus, iræ, tristitiæ, agoniæ, invidiæ, lasciviæ, furti, avaritiæ, &c, percussa succumbit, quarum singulæ, est indubium, qui lac malè disponant tam quoad corpus,

*quàm animam. Inevitabiles enim sunt pleræque, periculosæ tamen. ibid.* Il faut convenir que la plupart de ces inconvéniens du lait, existent. Je n'en vois même qu'un seul des vices que *Vanhelmont* lui impute, dont on puisse l'absoudre; je veux dire cette coagulation spontanée ou causée par l'acide propre de l'estomac, que le lait subit toujours avant que d'être digéré, qui appartient à l'état sain, & qu'on doit regarder comme l'altération naturelle de cet aliment.

Ainsi la partie du raisonnement de cet Auteur qui est fondée sur les maux qui ne suivent que trop fréquemment l'usage du lait, ne sauroit lui être contestée: mais pour la conséquence immédiate qu'il en tire: Donc il faut abandonner la méthode d'allaiter les enfans: *Odi ergo infantis nutritionem per lac intentatam*: nous ferons plus circonspects à l'admettre. Nous

croyons avoir assez rempli ce que nous devons à cet égard à la société, en lui dénonçant les inconvéniens d'un usage sur lequel on ne s'avise pas communément de douter qu'il puisse être aboli & remplacé par un meilleur. Nous devons encore observer que les qualités que *Vanhelmont* attribue à sa gelée, ne peuvent être rejetées par aucun raisonnement solide; que les connoissances Physiques, l'induction par analogie, des observations peu éloignées même, sont extrêmement favorables à ses prétentions; qu'il ne manque à cette méthode pour être établie à la rigueur, que l'avantage d'être confirmée par un nombre suffisant de faits particuliers: en un mot par l'expérience Médicinale. En effet le pain & le miel ou le sucre réduits en consistance de gelée, & délayés dans une suffisante quantité d'un liquide approprié, d'eau,



par exemple, dans nos climats, à la place de la petite bière de *Van-helmont*, constituent un aliment nourrissant, aisé à digérer, n'étant point exposé, comme le lait, aux altérations qui dépendent de l'air, des maladies, ou des passions de la nourrice qui le fournit, &c.

La bière employée dans la composition de la gelée & qu'on fait bouillir avec le pain, ne laisse dans cette bouillie que de l'eau, & une petite quantité de tartre fort analogue au sel de lait. L'ébullition en ayant dissipé les parties spiritueuses, cette liqueur est très-bien choisie pour la cuite de la gelée.

Je le répète en deux mots; un pareil aliment doit paroître préférable au lait. Les considérations les plus sages, les plus réfléchies, les mieux déduites de la connoissance physique que nous avons de l'un & de l'autre aliment, sont sans doute favorables au premier; mais

en Médecine , l'expérience doit toujours être scrupuleusement consultée. Il ne suffit pas qu'elle ne soit point contraire à une méthode d'ailleurs fondée sur le raisonnement le plus évident, il faut qu'elle lui soit directement avantageuse; & le raisonnement seul ne peut jamais être le fondement des préceptes médicaux. Ainsi puisque cette expérience nous manque encore , nous nous abstiendrons sagement de prononcer sur la question que nous venons d'examiner.

Quant au second point , sçavoir si l'enfant doit être nourri avec le lait de femme , cette question paroîtra peut-être aussi inutile que la précédente à ceux qui ne sçauroient pas que c'est avec le lait de vache que tous les peuples du Nord nourrissent leurs enfans , qui sont , de l'aveu de tout le monde , plus vigoureux , & moins sujets aux maladies que ceux des nations Méri-

dionales. Ce fait ne prouve pas, il est vrai, qu'ils ayent obligation de ces avantages à la nourriture de leur enfance, mais il indique au moins évidemment que cette nourriture ne leur est pas nuisible. L'usage du lait de femme pour les enfans, est exactement inconnu en Moscovie & en Islande. Dans ce dernier pays, les enfans nouveaux-nés sont laissés toute la journée par leur mere, couchés par terre auprès d'un pot rempli de lait, dans lequel plonge un tuyau, dont l'enfant sçait très-bien trouver l'extrémité supérieure, y porter la bouche & succer le lait, toutes les fois qu'il est pressé par la faim ou par la soif\*. Les enfans de ce pays sauvage échappent bien plus fréquemment

\* L'Enfant ne tette que huit, ou tout au plus quinze jours s'il est malade. On le couche ensuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vase bouché & rempli de petit lait chaud, avec une petite canule, entortillée de fil, ou un gros tuyau de plume, & à côté  
aux

aux dangers de l'enfance, que ceux de nos Contrées. Mais supposons que leur force & leur meilleure santé dans tous les âges, dépendent d'autres circonstances, de la nature du climat, par exemple, de la santé de leurs parens, supérieure à la nôtre qui est affoiblie dans la moitié des constitutions, par le luxe, par la débauche, &c, il est toujours constant que la méthode de nourrir les enfans par le lait des animaux, est décidée non dangereuse, & pour le moins aussi sûre en soi, que celle de leur donner des femmes pour nourrices.

La prétendue analogie du lait

un peu de pain, s'ils en peuvent avoir. Lorsqu'il s'éveille, ou qu'il donne quelque marque de soif, on le tourne du côté du vase, & on lui met le tuyau dans la bouche, pour lui faire sucer sa nourriture, lorsqu'il faut porter l'Enfant un bout de chemin, soit pour le baptême, ou autrement, on lui met dans la bouche un morceau de linge trempé dans du petit lait, dès qu'un Enfant a attrapé neuf mois il mange de tout.

*Tome I.*

O

des femelles d'une espèce quelconque avec les organes & les humeurs des jeunes animaux de la même espèce, fût-elle aussi solidement établie que l'opinion commune le suppose, ne fourniroit jamais qu'un très-foible argument en faveur du lait de femme, puisque l'expérience n'établit point un droit de préférence pour ce dernier? Mais cette analogie n'est encore qu'un rapport énoncé, & point du tout prouvé, comme il y en a tant d'autres en Médecine, & sur-tout dans la théorie des vertus & du choix des alimens & des médicamens. Nous n'avons donc jusqu'à présent aucune bonne raison pour combattre l'usage du lait de vache, par exemple, substitué au lait de femme, sur-tout avec la commodité de faire passer le premier dans l'estomac de l'enfant de la même façon qu'il le recevoit en tétant, c'est-à-dire, peu-à-peu,

mélé avec la salive par la succion. On n'auroit pour cela, comme on le pratique dans le Nord, qu'à faire succer le lait par le secours d'un tuyau muni d'une petite éponge, ou d'un petit bouton ou peloton de linge, lâchement ramassé. Plusieurs enfans nourris de cette façon dans nos campagnes, ou bien avec quelque différence peu essentielle, & qui ont été élevés très-heureusement, font une preuve convaincante de la bonté de cette méthode, qui d'ailleurs ne scauroit être suivie d'aucun inconvénient, ainsi que nous l'avons déjà observé. Mais de plus, une bonne partie des défauts reprochés au lait à si juste titre, & que nous avons rapportés d'après *Vanhelmont*, ne peuvent tomber que sur le lait de femme, & point du tout sur celui de vache ou de chèvre. Je veux parler des défauts qui proviennent du tempérament, du ca-

raçtère, des maladies, des passions  
ou de la grossesse des nourrices.  
Or le nombre des inconvéniens qui  
dépendent de ce genre de causes  
est immense ; & presque tous  
sont accompagnés ou suivis de quel-  
que danger pour l'enfant. On trou-  
ve même un autre avantage à dé-  
livrer les femmes de l'emploi d'al-  
laiter leurs enfans ; on met à profit  
pour la multiplication de l'espèce,  
tout le tems de la fécondité de  
toutes les femmes de la Nation.  
Cette faculté *chome*, pour ainsi di-  
re, dans les nourrices pendant les  
deux tiers au moins des tems où  
elles seroient propres à la généra-  
tion. Or cette perte est immense,  
& l'on peut y remédier d'une fa-  
çon très-simple, en détruisant par  
un usage général, l'état & les  
fonctions des nourrices. Un autre  
avantage moins étendu, mais aussi  
réel, & plus Médicinal, c'est le  
moyen sûr qu'on auroit par cette

méthode sagement combinée avec celle de *Vanhelmont*, de prévenir les accidens occasionnés par le *sevrage*. On feroit aisément passer l'enfant par des degrés insensibles de son pot au *lait*, à son écuelle à *panade*, qu'on lui feroit abandonner à son tour avec la même facilité, & sans qu'on pût appréhender qu'il s'affectionnât assez à l'un ou à l'autre, pour en être séparé douloureusement, comme du tetton de sa nourrice?

Mais ces grands changemens, de la nature de celui-ci, par exemple, ne sont guère adoptés chez une grande Nation; sur les avis même réitérés des Citoyens destinés par leur état à donner au Public les observations qui pourroient les porter à les admettre. Ils doivent donc les attendre patiemment de l'autorité du Prince, du tems & de quelques circonstances favorables, sans laisser perdre les occa-



sions de contribuer de loin à ces heureuses révolutions, avec la même ardeur que si leur zèle devoit être récompensé par le succès le plus prochain & le plus assuré. Cette attention est un devoir.

Pour peu qu'on voulût entrer dans le détail des erreurs populaires, on pourroit même se flatter de voir un jour le succès du changement utile que nous proposons. Bien d'autres préjugés qui sembloient faits pour n'être jamais secoués, puisqu'on les croyoit également indiqués par la Nature & par la Religion, n'existent cependant plus aujourd'hui. Nous rapporterons à ce sujet l'Anecdote suivante.

» Un jour que la Reine Blanche  
» étoit dans la plus grande ardeur  
» d'un accès de fièvre qui dura ex-  
» traordinairement, une Dame de  
» qualité qui pour plaire à S. M.  
» ou pour l'imiter, nourrissoit aussi

» son fils , voyant le petit Louis  
» pleurer de soif , s'ingéra de lui  
» donner la mammelle. La Reine  
» au sortir de son accès demanda  
» son fils , & lui présenta la sienne,  
» mais le petit Louis n'en voulut  
» point , soit qu'il fût pleinement  
» rassasié , ou qu'un lait brûlé le  
» rebutât , après en avoir pris au-  
» tant de fois qu'il lui en falloit.  
» Il n'étoit pas difficile d'en devi-  
» ner la cause , & la Reine la soup-  
» çonna d'abord. Elle feignit d'é-  
» tre en peine de remercier la per-  
» sonne à qui elle étoit redevable  
» du bon office rendu à son fils du-  
» rant son mal ; & la Dame croyant  
» faire sa cour , avoua que les lar-  
» mes du petit Louis l'avoient si  
» sensiblement touchée , qu'elle  
» n'avoit pu s'empêcher d'y met-  
» tre remède. Mais la Reine au  
» lieu de repartir , la regarda d'un  
» air dédaigneux , & enfermant  
» son doigt dans la bouche de son

» fils, le contraignit ainsi de rendre  
 » tout ce qu'il avoit pris. Cette  
 » violence donna de l'étonnement  
 » à ceux qui la virent ; & la Reine  
 » pour le faire cesser dit qu'elle  
 » ne pouvoit endurer qu'une autre  
 » femme eût droit de lui disputer la  
 » qualité de mere : tant on étoit  
 » alors persuadé que la nourriture  
 » des enfans faisoit partie de leur  
 » éducation. » *Varillas, Minorité*  
*de S. Louis, p. 10. cité par Bayle,*  
*pag. 804. Tom. I. première Edition.*

La troisième question, sçavoir si  
 chaque enfant doit trouver sa nour-  
 rice dans sa propre mere, paroitra  
 beaucoup plus naturelle que les  
 deux précédentes, quoiqu'elle pas-  
 se encore pour absolument déci-  
 dée, & que le cri général soit pour  
 l'affirmative. Les conseils des Mo-  
 ralistes, tant sacrés que profanes,  
 les spéculations des Politiques, les  
 déclamations de nos Auteurs de  
 Comédie, de Romans critiques,  
 les

les préjugés des Accoucheurs, & même le sentiment de plusieurs Médecins, déposent unanimement contre l'inhumanité, la révolte à l'institution de la Nature & les autres crimes tant reprochés aux meres qui confient la nourriture de leurs enfans à des soins étrangers. Les uns & les autres, du moins ceux qui ont raisonné, ont employé presqu'indistinctement les argumens physiques & médicaux, tirés de la considération de la santé des meres & de celle des enfans, & surtout ceux qui portoient sur les inconvéniens moraux.

Sans entrer dans la discussion de ces avantages, ou des inconvéniens purement moraux, qui ne nous appartiennent que moins directement, nous nous contenterons d'en exposer le pour & le contre médical. C'est-à-dire, que nous examinerons principalement

quelle sorte d'avantages Médicinaux l'enfant peut retirer du lait de la mere ; & quels maux on doit craindre pour sa santé lorsqu'il est privé de cette nourriture.

1°. Les vices que *Vanhelmont* a reprochés au lait de femme en général, & que nous avons déjà indiqués d'après lui dans l'examen des deux questions précédentes, ont été attribués au lait des nourrices étrangères, même par les Partisans de l'allaitement de l'enfant par sa propre mere ; mais il me semble qu'ils n'ont pas assez réfléchi que celui des meres peut y être également sujet. Ces vices ont deux sources principales, la santé de la nourrice & ses passions.

Quant à la première source, on ne voit guère pourquoi on doit supposer à la mere qui donne son enfant à une nourrice étrangère, une meilleure santé qu'à cette

nourrice. Les femmes qui sont dans l'usage de ne point nourrir elles-mêmes leurs enfans, se trouvent dans la classe des Citoyens qui jouissent ordinairement d'une santé moins parfaite, & les nourrices mercenaires au contraire sont prises dans un ordre dont la bonne santé est presque toujours le partage. Il y a pourtant à cet égard une distinction à faire entre le fond même de la santé, la force de complexion, l'état actuel dans lequel se trouve une nourrice qu'on choisit, & celui dans lequel on peut se flatter qu'elle persévèrera pendant le cours de la nourriture; parce que ce dernier dépend d'un certain régime que l'aifance peut mieux procurer que la médiocrité, & que la pauvreté ne scauroit permettre. Pour le fond de la complexion, il n'est pas douteux qu'en général la paysanne ou la femme du peuple n'ait l'a-

vantage sur la femme de condition, ou sur la bourgeoise riche, ou pour le moins aisée; car ce ne sont que les femmes de cet ordre qui ont la faculté de se soustraire à l'embarras de nourrir leurs enfans. Ces dernières sont communément foibles, délicates, souvent trop jeunes & bien plus exposées que les payannes, aux maladies héréditaires ou communiquées. Enfin lorsqu'on veut se servir des nourrices étrangères, on a la commodité de choisir les plus saines & de rejeter celles qui ne le sont pas.

Pour la constance de la santé dépendante du régime, il y a encore plus d'une considération à faire sur ce point. Il faut d'abord distinguer les nourrices étrangères, en domestiques & en externes. La crainte des inconvéniens du mauvais régime ne peut tomber que sur les nourrices externes, puisqu'une mere peut procurer à une nourrice

domestique les mêmes secours dont elle jouiroit elle-même. Il faut avouer que les inconvéniens sont ordinaires, & d'autant plus graves, que la nourrice externe se trouve plus pauvre. Il y a même peu de moyens de prévenir ces inconvéniens. Les payannes se nourrissent mal communément, elles travaillent beaucoup, dorment peu, &c; à cet égard là donc la mere ou la nourrice domestique ont manifestement l'avantage. Mais la nourrice domestique l'emporte sur la mere. La première aura toutes les commodités que lui procurera la mere, & ne sera point exposée comme elle à mille fautes de régime, qui sont, pour ainsi dire, d'état, pour la plupart de ces meres, comme la veille, le jeu, le défaut de sobriété, les excès, &c.

Quant à la seconde source des altérations du lait, je veux dire, *les passions*. Il est évident, démon-



tré par l'expérience & par la nature des choses, qu'elle est bien plus féconde chez les femmes qui vivent ou qui sont élevées dans l'abondance, que chez les femmes du peuple. L'éducation multiplie les objets des sensations & par conséquent les causes des passions. Pour ce qui est des causes constantes de certaines passions, de ces dispositions profondément *inhérentes*, qui constituent le matériel des vices moraux, & dont l'influence par le lait peut se déduire de plusieurs observations; il est clair qu'elles existent à peu-près également dans tous les états. C'est encore ici une affaire d'expérience. On observe seulement que les vices ne sont pas les mêmes dans toutes les conditions, qu'ils sont à peu près compensés, du moins par rapport à leur influence sur l'œconomie animale. Ainsi la femme d'un rang élevé

ne sera pas sujette aux vices hon-  
teux des femmes du Peuple ; elle  
ne sera ni débauchée , ni crapu-  
leuse , ni colère , &c ; mais la  
femme du Peuple ne sera pas aussi  
communément livrée à l'ambi-  
tion , à l'amour , aux haines vio-  
lentes , à la fureur du jeu , aux  
veilles , à l'ennui , &c. Or les der-  
nières passions nuisent encore plus  
à la santé que les premières. On  
a vû des Paysannes livrées à l'i-  
vrognerie , qui étoient néanmoins  
d'excellentes nourrices \* ; & je ne  
crois pas qu'on fût en droit d'es-  
pérer le même avantage , ou pour  
mieux dire , la même sécurité d'u-  
ne femme exposée successivement

\* J'ai été moi-même nourri par une femme  
de cette espèce pendant un an & demi , & je  
puis dire avec le plus grand succès, pour la force  
& pour la bonne santé. Mais ces observations ne  
doivent pas plus accréditer l'excès du vin pour  
les nourrices, & même son usage modéré, que  
l'exemple de quelques ivrognes qui vivent  
long-tems exemts de toute espèce d'infirmi-  
té, doit accréditer l'ivrognerie en général.

P iij

à toute l'énergie des desirs, des regrets, des fantaisies, des caprices, des affections vives de l'ame, &c, objets qui n'existent point pour le Peuple.

Une seconde prétention favorable à l'usage du lait de la mere, & fondée sur une considération physique, porte sur une certaine analogie que l'on a imaginée entre le lait de chaque mere & l'enfant dont elle est accouchée. Je dis imaginée, car personne ne l'a prouvée, que je sçache, ni même établie par une présomption raisonnable.

M. de Buffon paroît avoir adopté le préjugé généralement reçu au sujet du lait de femme. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit, selon lui, arriver de grands inconvéniens, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice avant la fin du premier mois. Comment

accorder cette réflexion avec l'observation que le même Auteur rapporte presque tout de suite. J'ai connu, dit-il, à la campagne quelques Payfans, qui n'ont pas eu d'autres nourrices que des brebis; & ces Payfans étoient aussi vigoureux que les autres. Mais, 1°. On ne voit guères d'enfans privés au bout d'un mois de lait de femme, auxquels on ne donne du lait de chèvre, de vache, &c, & cela sans aucun inconvénient pour leur santé. 2°. Dans les cas même extraordinaires où l'on manqueroit de lait, l'enfant ne courroit aucun danger de perdre la vie, pourvû qu'on eût l'attention de substituer une nourriture bien préparée & proportionnée à la délicatesse de ses organes. Enfin quand même il seroit prouvé que les enfans nourris au bout d'un mois de tout autre aliment que du lait de leur nourrice, maigriroient con-

178 *Essai sur l'Education*  
fidérablement, feroit-on en droit  
d'attribuer leur maigreur à la pri-  
vation du lait ? *Vanhelmont* fondé  
sur des raisons déduites de l'ana-  
lyse des différentes espèces de lait,  
préfère celui d'ânesse à tout au-  
tre, même à celui de femme. *Qua-*  
*propter etiam*, dit cet Auteur, *lactis*  
*muliebre, quanquam nobis sit simil-*  
*limum, proximum, munitale, & nu-*  
*tritium, attamen cedit asinino ob*  
*longævitatē.*

*Dionis*, a dit à ce sujet une  
grande absurdité, lorsqu'il a avan-  
cé que quand une mere nourrit son  
enfant, il ne lui faut pas une si  
grande quantité de lait pour le con-  
tenter, que quand c'est une nourrice  
étrangère. Et plus positivement  
encore dans le même Ouvrage:  
Qu'avec un demi-septier de lait ma-  
ternel par jour, il s'élèvera & se  
portera mieux qu'avec une pinte de  
celui d'une nourrice étrangère, quel-  
que bonne qu'elle soit.

Il faut pourtant avouer , 1<sup>o</sup>.  
Que l'âge du lait ( s'il est permis  
de s'exprimer ainsi) doit être pro-  
portionné à l'âge de l'enfant au-  
quel on le destine. Un lait vieux ne  
convient point à un enfant nouveau  
né. Ce lait séreux , connu des an-  
ciens Physiologistes sous le nom  
de *Colostrum*, séparé dans les mam-  
melles des femmes immédiate-  
ment après leur accouchement ,  
convient admirablement à l'enfant  
nouveau né. Il est ordinairement  
propre à faciliter l'excrétion du *mé-  
conium*, ainsi que nous l'avons ob-  
servé ; or il seroit très-difficile de  
trouver un pareil lait chez une  
nourrice étrangère , qui , dans les  
cas les plus ordinaires , a nourri au  
moins huit ou neuf mois son pro-  
pre enfant & toujours pour le  
moins assez long-tems pour que  
son lait soit parfait. On doit ce-  
pendant convenir que cette qua-  
lité séreuse du lait n'est pas abso-

lument nécessaire pour l'expulsion du *méconium*, puisqu'on peut y suppléer par le petit lait, par l'huile d'amandes douces, &c. 2°. On observe quelquefois que tel lait ne sera pas propre à un enfant, qui trouvera une nourriture salubre dans celui d'une autre nourrice; & que le lait de la première nourrice sera réciproquement très-convenable à un autre enfant. Mais outre que ces cas sont très-rares, & que le succès du changement de nourrice, dépend bien plus souvent d'un défaut absolu du lait qu'on a abandonné, & d'une bonté absolue de celui qu'on lui préfère, que d'une proportion ou d'une disproportion entre l'un ou l'autre de ces laits & le tempérament de l'enfant; il arrive presque aussi souvent qu'un enfant passe avec avantage du sein de sa mère à celui d'une étrangère. Ainsi cette observation est à peu-

près indifférente, & ne décide rien pour le choix de l'une ou l'autre de ces deux méthodes.

Il paroît donc évident par les considérations que nous venons d'exposer, que les avantages, comme les inconvéniens médicaux, des nourrices étrangères sont à peu-près compensés; d'où nous pouvons tirer ce petit nombre de règles générales. 1°. Que la mere qui joint à tous les avantages de la fortune, ceux d'une santé ferme & vigoureuse, entretenue par un bon régime, par une vie tranquille, bien réglée & exemte de passions, est préférable à une nourrice étrangère. 2°. Que cette dernière doit au contraire être absolument préférée à la mere foible, délicate, livrée aux passions & même au genre de vie ordinaire aux femmes du monde. 3°. Que la nourrice domestique est toujours préférable à la nourrice



externe , & qu'elle ne le cède presqu'en rien à la mere dans aucun cas. 4°. Que dans la nécessité d'avoir recours à une nourrice externe , ou de la campagne , on doit choisir la moins pauvre.

Il est encore bon d'observer, qu'il est à présumer qu'une mere soignera mieux son enfant , qu'une nourrice étrangère. La tendresse qu'on doit lui supposer , ne permet pas de la soupçonner , comme la dernière, d'une négligence pernicieuse à l'enfant, que son âge tendre expose à mille dangers. On devroit donc souhaiter que le petit nombre de meres qui ont le degré de santé , de loisir , & d'*équanimité* que nous avons exigé , voulussent être les nourrices de leurs enfans. Il semble même que cette méthode produiroit un bien d'une autre espèce. Sçavoir, un attachement mutuel des meres & des enfans , & par conséquent un

plus grand nœud dans les familles. L'on a pensé que ce n'étoit pas à la seule habitude de vivre ensemble , mais même à un effet matériel du lait que cet attachement réciproque seroit dû. Ce Phénomène , s'il existoit , seroit sans contredit ; de notre ressort ; mais cette prétention n'est pas assez solidement établie ; elle paroît même l'effet d'un préjugé. Entr'autres observations qui lui paroissent favorables , on s'est aperçu ( & le fait est réellement frappant ) que les familles étoient moins unies à Paris , que dans les Provinces ; que l'amour maternel surtout n'y étoit presque pas reconnoissable ; mais on a observé aussi à peu-près la même différence entre Paris & les Provinces , par rapport à l'attachement mutuel des grandes-mères & des petits-fils , des tantes & des neveux , & même des parens mâles de l'en-

fant. On ne voit donc pas assez l'influence du lait maternel ; on est obligé d'avoir recours à des causes postérieures à l'allaitement, ou qui lui sont absolument étrangères, aussi-bien qu'à notre sujet.

Mais cette dernière discussion ne doit pas faire supposer que nous admettons l'utilité absolue du lait de femme, encore moins, que nous panchons à lui donner la préférence sur les deux autres méthodes, dont nous avons fait mention ; sçavoir, la nourriture par le lait de vache ou de chèvre, & par la bouillie de *Vanhelmont* : nous répèterons même en faveur de ces deux méthodes, que ce n'est que par respect pour les droits de l'expérience que nous ne nous décidons pas hautement pour l'une ou pour l'autre. De plus l'usage de faire allaiter les enfans par des femmes, soit par leur propre mere,  
soit

foit par une nourrice étrangère, n'est pas sur le point d'éprouver le changement que les considérations que nous avons proposées, pourroient bien amener un jour. Ce n'est pas même pour les têtes précieuses, pour les Princes qu'il seroit permis de mettre en usage cette méthode, tant qu'elle ne pourra passer parmi nous que pour une tentative. Il entre donc nécessairement dans notre sujet, d'exposer les qualités d'une bonne nourrice & du régime qu'elle doit observer.

Nous ne sçaurions donner des règles plus sûres sur le choix des nourrices, qu'en rapportant les qualités qu'exigent les Médecins dans celles qu'ils destinent aux Princes. Ce n'est que pour ces enfans précieux que ce choix est véritablement réfléchi & établi sur les lumières & sur les observations successives des plus habiles

gens de l'Art. C'est cette méthode que les Accoucheurs & les différens Auteurs qui ont traité cette matière, ont inférée dans leurs livres, & qui s'est répandue dans le Public. J'ai cru devoir la puiser à la source. La voici d'après ce que m'en a bien voulu communiquer M. Marcot, Premier Médecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Vous me demandez, Monsieur, des éclaircissémens au sujet du régime qu'on fait observer aux enfans de France, durant le tems qu'ils tétent, & lorsqu'on les sèvre. Je vous dirai que ma méthode est de ne les nourrir que de lait pendant la première année, lorsqu'on a une bonne nourrice. C'est ainsi que nous en usons à l'égard de Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui n'a encore pris d'autre aliment que le lait de sa nourrice, & qui se porte au mieux. On va

commencer à lui donner de la bouillie. Il est pourtant des cas où l'on est obligé de s'écarter de cette règle, par exemple, lorsque le lait de la nourrice n'est pas assez abondant, ou assez nourrissant; c'est ce qui est arrivé à Madame, qui est malheureusement tombée entre les mains de mauvaises nourrices. Il a fallu nécessairement avoir recours à la bouillie par l'insuffisance du lait.

On sevre ordinairement les Enfans de France à dix-huit ou vingt mois, lorsqu'il se portent bien & qu'ils ont environ quinze ou dix-huit dents. On a soin avant que de les sevrer, de leur faire prendre du bouillon & des petits potages pour les accoutumer aux alimens solides. Les nourrices doivent être nourries avec des alimens de bon suc & de facile digestion, des soupes, du bouilli, & du rôti. Elles doivent observer

Qij

les règles de la modération & se priver des fruits , salades , ragoûts.

On les choisit , autant qu'il est possible, à l'âge de vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, & exemptes de maladies. On donne la préférence aux brunes, à celles qui ont les dents blanches, les gencives fermes & vermeilles ; en un mot, la bouche saine, & qui ne sentent pas le goufflet. Il faut, pour être admises, qu'elles ayent fait pour le moins une nourriture. Celles qui n'en ont point fait, sont rejetées, quelque bonnes qu'elles puissent être d'ailleurs. On ne veut point de celles qui ont leurs règles, tandis qu'elles nourrissent. Si cependant la nourriture de l'enfant étoit avancée, & qu'il se portât bien, on lui laisseroit finir sa nourriture, quoique ses menstrues parussent. On cherche des nourrices qui ayent de la gayeté & de l'embonpoint, dont le tetton

foit rebondi , finissant en poire , le mammellon bien conformé , de même que le reste de la personne \*.

Le lait pour être bon , doit être blanc , crémeux , frais , de saveur douce , de consistance médiocre ; il doit rayer en abondance. S'il est trop séreux , ou trop épais ; s'il est jaunâtre , bleuâtre , salé , chaud ou en petite quantité , on donne l'exclusion à ces sortes de nourrices.

Les épreuves qu'on fait ordinairement pour s'assurer de la qualité

\* On prétend que les Femmes dont les mammelles ne sont pas bien rondes , mais en forme de poire , sont les meilleures nourrices , parce que les Enfans peuvent alors prendre dans leur bouche non-seulement le mammellon , mais encore une partie même de l'extrémité de la mamelle. Au reste pour que les mammelles des Femmes soient bien placées , il faut qu'il y ait autant d'espace de l'un des mammellons à l'autre , qu'il y en a depuis le mammellon jusqu'au milieu de la fossette des clavicules , en sorte que ces trois points fassent un triangle équilatéral.



du lait, c'est de le goûter, & d'en faire couler une goutte dans les yeux ; s'il picotte les yeux, & s'il ne laisse pas une impression de douceur sur la langue, il ne vaut rien. On s'assure de sa consistance par les yeux, en en faisant couler dans la paume de la main, & frappant ensuite une main contre l'autre ; on connoît par-là si le lait a une consistance convenable, c'est-à-dire, s'il a ce degré de viscosité que l'on demande. On juge aussi par-là s'il est frais ou chaud ; mais il est bon d'observer qu'il faut que la main soit bien proche du mamillon pour s'assurer du degré de la chaleur du lait ; car si la main en est éloignée, le lait se rafraîchit dans le trajet par l'attouchement de l'air.

A l'égard des précautions que l'on prend pour remuer les enfans, les nettoyer, les emmailloter, on s'en rapporte ordinairement à

la prudence & à l'adresse des remueuses. Il faut prendre garde en général de bien placer les membres des enfans , afin qu'ils ne prennent pas de faux plis dans un âge aussi tendre , & qu'il est si difficile de redresser dans les suites. On doit aussi observer que les bandes ne soient ni trop lâches , ni trop ferrées. On les remue plus ou moins souvent suivant qu'ils se salissent plus ou moins souvent. On proportionne les vêtemens aux degrés de froid & de chaud qu'il fait. Il vaut pourtant mieux qu'ils soient trop couverts que s'ils ne l'étoient pas assez. Les enfans ont besoin de beaucoup dormir.

Il y auroit beaucoup d'autres observations à faire sur ce sujet, mais ce sont là les principales. Je vous prie donc de vous contenter du détail que j'ai l'honneur de vous faire , d'autant plus que je ne sçaurois vous rien dire que

192 *Essai sur l'Education*  
vous ne l'avez pensé avant moi.  
Je suis, &c.

M A R C O T.

Parmi ces qualités, il en est  
qui sont d'une nécessité absolue,  
telle que la bonne fanté de la  
nourrice, la suffisante quantité de  
bon lait, une certaine régularité  
dans la conduite; d'autres qui ne  
procurent que des petits avantages  
qu'il n'est pas permis de né-  
gliger pour un Prince, mais dont  
le commun des Citoyens est forcé  
de se passer le plus souvent, telles  
que l'âge de la nourrice, la cir-  
constance d'en être à la première  
ou seconde nourriture, le plus ou  
le moins d'embonpoint, la forme  
des mammelles, l'âge du lait,  
quelques passions légères, &c.  
Les vices opposés aux qualités  
de la première classe, doivent  
donc exclure absolument une  
nourrice, même la mere de l'en-  
fant; ces vices sont le virus scro-  
phuleux,

phuleux , scorbutique , vénérien ,  
la phthisie, la disposition à la fièvre,  
& la plupart d'autres maladies  
chroniques; la trop petite quantité  
de lait , ou une dépravation trop  
considérable , comme s'il étoit ab-  
solument séreux , ou qu'il nuisît  
évidemment au nourrisson par  
quelque qualité moins sensible ;  
la grossesse décidée de la nour-  
rice , la pente excessive à la dé-  
bauche , à la colère , à l'ivro-  
gnerie , &c , il n'est aucun cas  
qui puisse réduire à un pareil lait,  
puisque même dans la supposition  
qu'on manqueroit absolument de  
toute autre nourrice , on auroit  
toujours la ressource du lait des  
animaux. On doit se procurer, au-  
tant qu'il est possible , les avan-  
tages qui dépendent des qualités  
de la seconde classe ; mais les  
inconvéniens contraires ne sont  
pas des raisons suffisantes d'exclu-  
sion. On doit seulement chercher

à les compenfer par d'autres avantages, & ne s'en accommoder que par l'impossibilité d'un meilleur choix. Si l'on trouvoit, par exemple, une nourrice parfaitement saine, qui eût un lait abondant, de la confiance & de la faveur requise, il ne faudroit pas la rejeter parce qu'elle seroit blonde, un peu maigre, qu'elle en seroit à sa première nourriture, qu'elle seroit accouchée depuis six ou sept mois, qu'elle seroit un peu portée à la colère, ou à l'amour, &c.

Si on démontroit de plus, chez la dernière toutes ces qualités & que la mere en fût absolument privée, il semble que le seul titre de mere devoit les contrebalancer, & lui mériter même la préférence.

Passons maintenant au régime des nourrices. 1°. Elles doivent user d'alimens d'une facile digestion, & d'une nature à ne pas faire craindre le dévoyement, peu

falés & peu épicés , capables , en un mot , de fournir un chyle doux & abondant , qui n'excitent que médiocrement les organes , & qui étant dirigés fans travail & fans irritation , laissent jouir toute la machine de ce mouvement égal & modéré , si favorable à l'entretien de l'ordre naturel des sécrétions , à la bonne qualité des humeurs & à la perfection du lait.

Ces alimens sont les potages à la viande , les consommés , les gelées de viande , la volaille rôtie ou bouillie , la viande de boucherie rôtie , bouillie , ou grillée , le gibier de bon suc , comme perdrix , caille , bécasse ; l'insalubrité de la viande noire n'étant pas encore bien démontrée ; les œufs ; les farineux , comme le ris , l'orge mondé , le vermicelli , la sémoule ; les légumes vraiment nourrissantes , comme les navets , la laitue , les purées de pois , de

R ij

lentilles, de fèves, &c ; certains fruits dont on a trouvé l'usage salutaire, tels que les raisins, la pêche, la pomme & la poire, crues ou cuites avec du sucre, &c. Les nourrices s'abstiendront au contraire de toute viande grossière, dure & difficile à digérer, telle que le cochon, le fanglier, le cœur & le rognon des gros animaux, le gézior des oiseaux. Elles ne mangeront que peu ou point de ragoûts. La salade & les fruits verts, ou que l'observation a déclaré dangereux ; les abricots, par exemple, les prunes, les amandes, les cerneaux, le melon, les figues, leur seront absolument interdits. Il est prudent de ne pas leur permettre les laitages. L'usage du lait pris avec d'autres aliments n'est jamais sans danger. Les Médecins conviennent assez unanimement que la méthode la plus sûre d'employer cet aliment

médicamenteux , est de l'ordonner pour toute nourriture. Mais on ne sçauroit réduire une nourrice à un pareil régime , tant parce qu'il ne produiroit pas une suffisante quantité de nourriture , que parce qu'il seroit inutile de lui imposer une diète si sévère sans aucune utilité réelle ; car l'analogie entre le lait qui serviroit d'aliment à la nourrice , & celui qui se sépare dans ses mammelles , ne sçauroit être tout au plus qu'une présomption séduisante , en faveur du lait ; elle doit nécessairement céder aux observations qui lui sont contraires : il suffit pour y renoncer entièrement , de remarquer que le lait qui vient d'être avalé , subit dans l'estomac & dans les autres organes de la chylication, les mêmes changemens que tout autre aliment , qu'il fournit même une quantité d'excrémens très-considérable , & qu'ainsi il ne sçauroit

R iij



être regardé comme une matière plus propre, plus abondante & plus prochaine du lait de la nourrice.

Il est impossible de donner des règles générales sur l'usage modéré du vin, du café & du chocolat. L'habitude le rend communément si indifférent, qu'on ne voit pas l'avantage qu'il y auroit d'en priver une nourrice qui y feroit accoutumée, & qui n'auroit aucune incommodité qu'on pût raisonnablement attribuer à cet usage.

Le choix des alimens des nourrices étant fixé, il ne s'agit plus que d'en régler la quantité & de déterminer le nombre des repas. Nous trouverons sur ce sujet un préjugé assez généralement reçu, à combattre. Presque toutes les nourrices s'imaginent, qu'il est très-salutaire de manger beaucoup & fréquemment. Elles prétendent

tirer deux avantages de cette double faute de régime. Elles se flattent par la première, de se procurer une plus grande quantité de lait ; & par la seconde, de le rafraîchir ou de le renouveler. Mais outre les inconvéniens généraux de la réplétion & de la fréquence des repas par rapport au travail même de la digestion & même à la sécrétion du lait, il est faux que la quantité de lait soit proportionnelle à la quantité d'alimens. Une masse excessive de matières alimenteuses ne peut être qu'imparfaitement digérée, elle doit fournir par conséquent beaucoup d'excrémens & peu de parties chyleuses. La trop grande fréquence des repas doit nécessairement troubler l'ordre des fonctions naturelles ; la sécrétion & l'élaboration du lait doivent s'en ressentir. Le préjugé qui fait croire que le lait frais, ou provenu d'un repas pris

depuis peu, doit être plus salu-  
taire que celui qui a été fourni  
par une digestion plus éloignée,  
est absolument détruit par l'expé-  
rience. Car il est clair que le lait  
qu'un enfant tette le matin lorf-  
que sa nourrice n'a pas mangé de-  
puis neuf ou dix heures, est aussi  
bon que celui qu'elle lui donne  
peu de tems après avoir pris de  
la nourriture. S'il y avoit quelque  
différence assez observée à cet  
égard, il seroit plus naturel de  
statuer que les mammelles ne con-  
tiennent qu'un lait crud ou du moins  
mal-mélé, immédiatement après  
le repas, & que ce n'est qu'après  
avoir subi une certaine coction  
dans les mammelles qu'il a acquis  
sa consistence ou son homogénéité  
naturelle. Nous conseillons donc  
aux nourrices de ne faire que trois  
ou quatre repas par jour à des  
heures réglées, de les distribuer  
à des distances à peu-près égales;

par exemple , à huit heures du matin , à midi , à quatre heures & à huit heures du soir. Les nourrices des Princes ne mangent que quatre fois par jour ; elles ont leur déjeûné , leur dîné , leur goûté & leur soupé fixe.

Quoique l'exercice soit utile en général pour la santé des nourrices , il n'est pas possible de leur en faire une loi trop absolue ; on doit se prêter à cet égard à leur habitude , à leur humeur.

Un préjugé plus général encore fait regarder le long sommeil comme très-avantageux , & même comme ne pouvant jamais être nuisible par son excès. On n'a pas sans doute fait assez de réflexion que le bien qu'on doit attendre du sommeil en soi n'est pas proportionné à sa durée , que les fonctions même qu'il favorise, lorsqu'il n'est que modéré , sont au contraire troublées par sa prolon-

gation au-delà du besoin. Ce fait est généralement reçu des Médecins. Le célèbre *Sanctorius*, dont les expériences sont si exactes, a démontré que la transpiration qui étoit augmentée pendant un sommeil de six ou sept heures, étoit ensuite considérablement diminuée, quand il étoit poussé au-delà de ses bornes; que le réveil étoit suivi dans le premier cas de cet état d'agilité, de vigueur, de netteté d'idées qui désigne évidemment la santé; que le second étoit suivi d'une pesanteur, d'un engourdissement, d'une stupidité, d'un mal-aïse, capable de porter à une tristesse habituelle, qui est sans contredit, de toutes les passions la plus dangereuse pour le principe de la santé. On demande toujours de la vivacité & de la gayeté dans les nourrices; on peut assurer cependant qu'il est à peu-près impossible de trouver toutes ces qua-

lités dans une femme qui dort 12 ou 15 heures par jour ; quant aux inconvéniens d'un sommeil trop court , ils sont connus de tout le monde ; il n'y a guère que les nourrices de la campagne , c'est-à-dire , les femmes qu'on ne corrigera pas par des préceptes , qui commettent cette faute de régime.

On ne peut pas se flatter plus raisonnablement que des loix Médicinales puissent arrêter des passions contre lesquelles tant d'autres loix ont été sans effet. Heureusement ce n'est que dans le silence de ces passions que les femmes qui y sont plus exposées par leur état , se déterminent à nourrir leurs enfans. Car ce ne sera pas communément une femme dissipée , voluptueuse , adonnée aux plaisirs de la table , aux veilles , au jeu , &c , qui voudra se résoudre à la fatigue , à la gêne , & à

l'ennui de l'état de nourrice. Cependant , comme les combinaisons des passions sont inépuisables, sur-tout chez les femmes , s'il s'en trouvoit quelqu'une qui voulût allier la tendresse maternelle & l'envie d'allaiter son enfant , à tous les goûts que font naître le rang , la fortune & la belle éducation , nous aurons au moins rempli notre devoir , en leur représentant que la qualité de nourrice exige le sacrifice de l'usage & sur-tout de l'excès de ces plaisirs. Nous avons déjà observé que les femmes du Peuple , & surtout celles de la campagne avoient peu de passions dangereuses, nous nous contenterons d'ajouter, qu'il est presque impossible de leur faire parvenir des préceptes *Médicinaux*, & de les corriger par ce secours.

Il ne nous reste plus qu'un préjugé à combattre au sujet des nourrices. On croit encore ( &

cette erreur est aujourd'hui autant des Médecins que du Peuple) que les nourrices doivent être absolument privées du commerce de leurs maris ; on a prétendu par cette règle , remédier à deux inconvéniens. 1°. Au trouble ou au dérangement qu'on a imaginé devoir survenir par l'exercice vénérien même. 2°. Prevenir le danger de la grossesse . Mais , on n'a pas , ce me semble , assez réfléchi aux inconvéniens contraires. Ils sont cependant tels qu'en péchant exactement le pour & le contre de cet usage , il paroît plus sage de se déterminer pour la méthode contraire. *Joubert*, dans son *Traité des erreurs Populaires\**, a discuté cette question avec une

\* L'autre manière d'échauffement est de l'amour , en quoi les mères qui baillent leurs enfans à nourrir s'abusent bien souvent de la sorte que je remontrai. C'est que si la nourrice est mariée , elles ne veulent pas que son mari la connoisse aucunement , & ce de peur



justesse & une précision de jugement, qui ne nous laisse que la réflexion suivante à ajouter. Ou les nourrices sont d'un tempé-

qu'il lui trouble le lait : elles ont bien quelque raison, non pas toutes les raisons ; car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mari, sagement & modérément, que si elle brûle d'amour. Le grand désir non-satisfait est le principal qui trouble le lait, comme l'on voit es nourrices fort amoureuses, qui vont après les hommes, comme chienne chaude. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elles eussent quelque désaltération de cette grande soif, que de les contraindre ainsi de brûler à petit feu. Vous les verrez quelquefois si troublées de passion amoureuse qu'elles en perdent toute contenance voire le manger & le dormir. Qui doute que le lait ne soit alors troublé de même & les mamelles en danger de tarir. Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la graisse matinée, & ne travaille guère. Ce régime incite à convoiter l'œuvre de la chair, excitant ses éguillons & provoquant à luxure. Si la femme oisive bien traitée & en bon-point, tentée de cette affection, est contrainte d'en abstenir totalement, je pense que son lait n'en sera pas meilleur, ains échauffé & troublé sentira au bouquin, tout ainsi que la personne. Parquoi il vaudroit mieux qu'elle jouit de son mari modérément que de l'en priver & séquestrer entièrement. Et quoi ! les

rament qui leur fait désirer violemment le commerce de leurs maris ; ou au contraire elles sont indifférentes aux plaisirs du maria-

femmes des Laboureurs , Artisans , Marchands & autres , qui communément nourrissent leurs enfans , sont-elles pourtant exclues du lit de leurs maris ? ou si leurs maris ne les embrassent point tant qu'elles sont nourrices ? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris ; sont-ils plus délicats ou maladifs que ceux des Bourgeoises succrées , des Dames précieuses , &c. . . . . Mais on craint ( voici la plus forte raison ) que la nourrice devienne enceinte par l'accointance de son mari , & que l'enfant ne tette du mauvais lait. Il est à craindre que la nourrice ne s'avise pas d'être enceinte plutôt que le nourrisson ne s'en trouve mal. Car la plupart des femmes n'ont leurs fleurs durant qu'elles nourrissent , & par tant ne se reconnoissent guères d'être enceintes jusques au défaut de leur lait. Et les autres qui ont de leurs fleurs , sont bien souvent grosses d'un mois avant que de s'en appercevoir. Que pis est , il y a des nourrices , qui sachant bien d'être enceintes , n'en disent rien tant qu'elles ont une goutte de lait , craignant d'avoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant , que l'on dit en Languedoc *enganar* , d'un mot Italien , pour dire *inganare*. Ce sont les principales raisons que déduisent les honnêtes

ge. Dans ce premier cas , il est évident que le désir excité & toujours augmenté par la privation , fera plus nuisible à la santé

femmes , pourquoi elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes. Mais les inconvéniens que j'ai allégué ci-dessus , contrepèsent bien ceux-ci , & ( à mon jugement ) les emportent à la balance d'équité , étant plus trébuchans. Car le lait échauffé d'une femme passionnée d'amour , est pire de beaucoup & plus nuisant , que celui d'une femme enceinte , &c. .... Les Dames qui entendront mal ce propos , diront que je conseille de nourrir les enfans du lait d'une femme-grosse. Mais sous leur révérence , je ne dis pas cela par manière de conseil , ains je remontre comment aux enfans de village & des pauvres gens , qui sont nourris grossièrement , le lait de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant ; je ne dis pas qu'il ne fit mal aux enfans de bonne maison & délicats , tant pour ce qu'ils sont de parents nourris mignardement , que pour autant que ce n'est du lait de leur mere. .... J'ai assez convaincu d'erreur ceux qui trouvent si étrange qu'une nourrice jouisse de ses amours. J'entends toujours modestement & sobrement : comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté. Car s'il le faut faire en cachettes & à la dérobée , on s'y échauffe tellement que double mal s'ensuit. L'un est , que le lait s'en trouble davantage ; l'autre ,  
de

de la nourrice, & à la bonté de son lait, que l'usage modéré de la compagnie de son mari. L'observation Médicinale prouve que les suites de cet appétit frustré sont de la plus dangereuse conséquence, & je ne crois pas que le même appétit, satisfait avec

que les nourrices engrossent plutôt de cette façon. Car c'est comme si à un ivrogne on tient le vin ferré, s'il trouve la clé de la cave, il en prend tant qu'il peut tirer. Laissez-lui le vin à l'abandon & à son commandement, il en boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre. . . . Grand mercy, diront les nourrices, quand elles oïront ceci, vous avez bien parlé pour nous; voilà une bonne recette: nous l'exécuterons volontiers, vous êtes un bon Médecin: Dieu vous garde de mal. Et les Maitresses au contraire penseront que je suis amoureux des nourrices, & que j'aime à les carresser. Il est vrai certainement, que j'aime les nourrices, & que la femme de ce monde que je chéris le plus, a nourri tous mes enfans tant qu'elle a eu du lait, & je n'ai pas laissé pour cela de coucher avec elle & lui faire l'amour, comme un bon demi à sa bonne moitié, suivant la conjonction du mariage: & Dieu merci nos enfans ont été bien nourris & sont bien advenus. Je ne donne point conseil aux autres, que je ne prenne pour moi.

Tom e I.

S

modération, ait jamais eu le moindre inconvénient pour la santé. Quant au second cas, il est clair que la disposition corporelle qui constitue l'état d'indifférence à cet égard, suppose une espèce d'inertie ou d'insensibilité dans les organes qui les rend incapables d'être excités, du moins jusqu'au point de porter dans l'économie animale une agitation dont les suites puissent être sensibles; la jouissance ou la privation des plaisirs de l'amour, seront donc assez indifférens pour la santé de pareilles nourrices.

Il est aisé de conclure de ces deux observations, que dans l'impossibilité où les Médecins se trouvent de prononcer sur le besoin de chaque nourrice en particulier, il faut établir une loi générale qui puisse pourvoir à tous les cas, avec le moins d'inconvénient qu'il est possible. Or cette loi ( nous pou-

vons la donner d'après *Joubert* & la plus saine partie des Accoucheurs) c'est de ne point séparer les nourrices de leurs maris, à condition qu'on changera de nourrice si elle devient grosse, ou qu'il soit tems de sévrer le nourrisson. S'il étoit pourtant nécessaire de ne pas risquer le dernier inconvénient, & de séparer la nourrice d'avec son mari, comme on le fait pratiquer scrupuleusement à celles des Princes, on devroit, ce me semble, exiger dans les nourrices qu'on leur destine, le tempérament le plus indifférent, & les passions les moins vives. Or il existe pour le Médecin plusieurs signes sensibles par lesquels on peut décider ce point avec une entière certitude.

Il ne nous reste maintenant qu'à parler du régime de l'enfant par rapport à l'aliment qu'il doit prendre. Il paroît d'abord impossible de donner des règles sur la quanti-

S ij

té de lait. Toutes les nourrices, & même celles des Princes qui sont sous la direction des Médecins, sont dans l'usage de donner le tetton à l'enfant toutes les fois qu'il paroît le désirer, & d'attendre qu'il l'abandonne de lui-même. Ainsi cette quantité varie comme l'appétit des enfans. Je crois même qu'il n'y a pas grand danger de leur permettre de contenter leur faim à cet égard. Il est à présumer qu'il n'y a que le vrai besoin qui puisse faire appéter un aliment que l'usage continuel doit rendre peu piquant pour leur goût. Cependant si l'on observoit chez quelques-uns une voracité qui fût suivie de vomissemens fréquens, ou de dévoyemens, il faudroit les restreindre à une moindre quantité de lait, malgré le préjugé des nourrices qui ne craignent pas ordinairement le vomissement spontané des enfans, qui le regardent

*Médicinale des Enfans.* 213  
même comme un signe de santé.

On tombe encore dans l'inconvénient de surcharger l'estomac des enfans, ou de renouveler trop souvent la fonction de ce viscère, en leur donnant à tetter toutes les fois qu'ils se plaignent, ou qu'ils ne peuvent s'endormir, comme si leurs douleurs & leurs insomnies ne pouvoient avoir d'autre cause que la faim. Cette pratique ( outre ce vice principal ) a encore cet autre défaut non moins essentiel, sçavoir, qu'on ne fait que masquer ou appaiser le mal réel qui excitoit le cri de l'enfant, & duquel on auroit pu combattre la cause même plus efficacement, si on l'avoit découverte, ou raisonnablement soupçonnée. Des tranchées, des coliques, par exemple, auroient été emportées par des adoucissans, par des purgatifs légers ou par des cordiaux; des vers auroient cédé aux purgatifs, aux amers; au lieu



qu'en se contentant d'amuser l'enfant, pour ainsi dire, de le distraire seulement de son mal-aïse, ou même de calmer réellement un accès de douleur, on ne remédie qu'au symptôme ; la cause reste, & le mal fait des progrès rapides & dangereux.

La bouillie ou la farine de froment délayée dans du lait de vache ou dans de l'eau & épaissie jusqu'à une consistance connue, est le premier aliment solide dont on fait user les jeunes enfans. On a observé\* que les farineux s'allioient mieux avec le lait que les autres substances nourrissantes ; que le suc des viandes, par exemple. On a donc raison d'y recourir, lorsqu'il est tèm de ne pas nourrir un enfant de lait seul, ou qu'on est forcé par l'insuffisance du lait de la nourrice de *prématurer* l'usage de cet aliment.

\* Thèse de M. Latier.

Mais il s'offre une considération. Ne seroit-on pas quelquefois réduit à cet expédient, sans que cette ressource qu'on regarde comme unique, la soit réellement, sans même qu'elle soit la meilleure? Le mélange du lait de plusieurs nourrices, ou même du lait d'une seule nourrice & de celui d'une vache, ou enfin le choix d'une nourrice qui ait une plus grande quantité de lait; l'un de ces moyens, dis-je, n'est-il pas préférable à l'usage précoce de la bouillie? Ce fait n'est pas assez décidé par l'observation; & les opinions qui sont favorables à la dernière méthode, ne sont pas tout-à-fait exemptes du soupçon des préjugés.

On peut avancer avec certitude que la bouillie ordinaire est un aliment imparfait & contraire à la santé. On en prépareroit une bien supérieure, avec le *malt* de fro-

ment ou la farine de froment germé, telle que celle qu'on employe à la préparation de la bière. La germination s'opère par un léger mouvement de fermentation qui équivaut exactement à celui que nous faisons éprouver à la pâte dont nous faisons notre pain. Il y aura donc la même différence entre la bouillie commune & la bouillie de *malt*, que celle qui se trouve entre notre meilleur pain & le pain sans levain, ou ces gâteaux massifs préparés avec la pâte non-levée, les croûtes de pâté, &c. La bouillie est exactement inconnue dans plusieurs provinces, en *Languedoc*, par exemple, c'est la panade qui est employée à sa place. Aussi les enfans y sont-ils beaucoup plus sains en général. On y connoît à peine le *rachitis*, & les affections écrouelleuses, si communes à Paris. Je ne voudrois pas avancer trop affirmativement que l'usage de la bouil-

lie

lie soit une des causes de ces deux maladies presqu'endémiques à Paris & en l'Isle de France. Il paroît pourtant fort naturel d'en proposer le doute, & d'en faire un des titres d'exclusion de la bouillie, très-proscrite d'ailleurs par la considération de la nature de la chose, & par l'analogie la plus exactement déduite de l'exemple des pains fermentés & des pains *azy-mes* ou non-fermentés. Or l'expérience est sans contredit aussi favorable à l'usage du premier, qu'elle est contraire à l'usage du second.

*Vanhelmont*, dont l'autorité est très-respectable sur ces matières, a composé sa gelée pour la nourriture des enfans avec du pain & non pas avec de la farine non-fermentée. C'est donc à la panade ou à la bouillie faite avec le *malt* que nous donnerons la préférence, dans le cas où l'usage de la bouil-

lie fera devenu nécessaire \*.

Nous présentons encore comme une règle qui doit être observée à la rigueur de n'accorder aux enfans à la mammelle que le lait & la panade ou la bouillie de *malt*. Plusieurs nourrices font dans l'usage de donner aux enfans déjà forts, & qui tettent encore à l'âge de quinze ou seize mois, par exemple, ou à celui de vingt mois, de deux ans & d'un âge plus avancé même; ( car il est des nourrices, des meres sur-tout qui laissent tetter des enfans vigoureux, jusqu'à l'âge de deux ans & demi & même trois ) de donner, dis-je, à ces enfans de presque tous les alimens

*\* De panis medullâ quis moveret controversiam? Illa quidem occulta, levis, & in aëream substantiam quasi resoluta (si dente conteritur) colliquefcit salivâ solius accessu. At verò de mali farina si quis eat inficias, ponet omne dubium ubi respexerit in prævias qua circa maltum insituantur operationes, antequam ad vinum obtinendum cado tandem infundatur. Voyez la Thèse déjà citée de M. Lavier.*

dont elles se nourrissent elles-mêmes, & nous devons avouer qu'il est bien difficile de priver, au moins d'une partie de ces alimens, les enfans forts, & d'un certain âge. Mais cet usage ne peut jamais passer pour être exempt de tout inconvénient. Car, nous le répétons encore, le lait ne supporte que difficilement le mélange de la plupart des autres alimens. Les potages qu'on est obligé de donner aux enfans quelque tems avant le sévrage, ne sont pas même sans danger, comme nous l'exposerons plus au long dans le Chapitre premier du second Livre.

Nous n'ajouterons plus à celui-ci qu'un mot sur la pratique assez commode de rendre le lait des nourrices médicamenteux, en leur faisant prendre quelques remèdes dont les nourissons épouvent l'effet. Les altérans proprement dits, peuvent être administrés aux en-

fans par cette voie , comme les nitreux végétaux légers, les aromatiques, les amers, &c. & même quelques purgatifs, dont la principale vertu consiste dans des parties mobiles, comme le séné, les roses pâles, &c. Mais il faut observer, 1°. Que la nourrice ne doit \* éprouver aucune évacuation par l'action de ces médicamens; qu'elle ne doit pas être purgée surtout, & que leur effet altérant doit être même très-léger. 2°. Que l'action de ces remèdes ne doit pas être telle que le lait en éprouve quelque altération dans sa composition; mais que le mélange des parties médicamenteuses du lait, ne doit être qu'une dissolution de ces mêmes parties dans du lait inaltéré, & de plus, que le lait n'éprouve jamais par le mélange aucun goût qui puisse rebuter le nourrisson.

\* Malgré le sentiment de *Mercurialis*, de *Claudius*, de *Ranchin*, &c.

---

CHAPITRE VI.

*De la Salivation ; de la Demangeaison des Gencives ; des Hoquets ; de la Dentition , &c.*

Nous avons parlé jusqu'ici des maladies, de la nutrition & de l'éducation d'un enfant, le premier mois de sa naissance. Les suites de son accroissement sont marquées par des changemens particuliers que nous devons observer. On ne doit le nourrir pendant un certain tems qu'avec du laitage ou des alimens liquides proportionnés à la délicatesse de ses organes : il n'a besoin encore d'aucune substance capable de trop accélérer l'état de ses forces. Son estomac, ses viscères sont souples, mollasses & plians ; tous ses mem-

T iij



bres se ressentent de cette foiblesse; il ne peut ni marcher ni se défendre, ni faire aucun effort considérable; mais à mesure qu'il approche du but auquel la Nature l'a destiné, il devient plus agile & plus vigoureux; ses organes acquièrent de nouvelles forces, & exigent de nouveaux secours.

Ce changement est plus sensible sur la bouche que sur tout le reste du corps; ses parties osseuses s'étendent; les anfractuosités des narines & de la mâchoire supérieure nécessaires pour la modulation de la voix commencent à se former, les mâchoires se renforcent, les dents paroissent, & causent à l'enfant bien des incommodités qu'il est essentiel de connoître, & dont le traitement ne doit jamais être négligé.

Commençons par deux remarques importantes, dont l'une sera

Anatomique, & l'autre fondée sur l'économie animale.

1°. Les alvéoles des mâchoires d'un enfant n'ont ni la grosseur ni la consistance & la solidité qui les caractérisent dans les adultes. Elles ne sont qu'une espèce de rebord osseux plus ou moins apparent, dans l'intérieur duquel se trouve le germe des dents; ce qu'Hippocrate n'a pas ignoré, & que *Columbus* a décrit aussi-bien que quelques Modernes. Ces germes sont de petites vésicules pleines d'une substance glaireuse ou pulpeuse; la vésicule est formée par plusieurs couches de la substance cellulaire qu'on apperçoit distinctement dans les grosses dents des jeunes animaux, des veaux, par exemple, où l'on distingue les plis & les circonvolutions de cette membrane ou de ses couches. La substance pulpeuse contenue dans ces plis n'est que le suc nourricier qui s'appli-

T iiiij

que ensuite, couche par couche, dans l'intérieur de la vésicule principale. C'est par cette application des différentes couches de cette substance glaireuse que se forment les dents & leurs différentes parties. Les vaisseaux & les nerfs qui leur appartiennent, vivifient le suc nourricier, lui donnent du mouvement, facilitent son application, concourent enfin à la sensibilité, à la solidité des dents. Telle est du moins l'idée la plus naturelle de la formation, de la nutrition, & de l'accroissement des dents. Tout ce que M. Duhamel a démontré au sujet des os, confirme notre raisonnement.

Mais à proportion que les dents croissent, les rebords osseux qui les contiennent, s'étendent & grossissent à leur tour, le diploé des os se développe, ou pour mieux dire, le tissu cellulaire qui en joint les lames, s'étend & se renforce; il en

*Médicinale des Enfans.* 225  
est de même de celui qui forme les gencives, qui ne font d'abord qu'une espèce de périoste ou de membrane lisse & polie, dont la partie qui touche l'os devient spongieuse, ou dans laquelle la substance cellulaire se développe à peu-près comme dans l'alvéole.

2°. *Stahl* a remarqué dans sa Dissertation sur les *Maladies des différens âges*, que dans l'enfance les humeurs étoient portées vers la tête avec plus de force & d'impétuosité que dans les adultes. C'est une observation féconde & lumineuse, qui sert à expliquer bien des phénomènes singuliers qui arrivent dans les maladies des enfans. Ce qui se passe dans la dentition est une suite nécessaire de cette direction des humeurs à la tête.

Nous croyons cependant que les mouvemens de toutes nos humeurs sont déterminés par l'action

des viscères du bas-ventre, dont les irritations qui portent vers les parties supérieures, gênent aussi le diaphragme & les poumons; aussi les organes pectoraux qui ont tant de peine à entrer en jeu & à s'étendre, sont-ils sujets dans l'enfance à bien des révolutions & à bien des maladies, qui donnent une idée très-sensible des rapports que la pratique fait appercevoir entre la bouche & les entrailles des enfans.

En supposant donc que les oscillations des viscères du bas-ventre, qui dirigent le cours des humeurs, soient plus fortes chez les enfans, & portent à cet âge plus particulièrement vers la tête, il est évident que la moindre irritation de ces parties supérieures doit augmenter cette direction des humeurs, & rendre les changemens qu'elle y opère, bien plus considérables. On a remarqué que les germes des dents

s'étendent à proportion de la quantité de suc nourricier qu'ils avoient, mais leur extension, quelque lente & quelque modérée qu'elle soit, cause presque toujours de la douleur au périoste, & par conséquent à toute la membrane de la bouche. On s'apperçoit peu de tems après la naissance, tantôt plutôt, tantôt plus tard, de cette irritation; elle est ordinairement bien marquée, le quatrième ou le cinquième mois, la bouche des enfans est pour lors inondée de salive, leurs glandes sont continuellement en jeu & en érection; à cette salivation succède un écoulement de glaires quelquefois très-épaisses, dont l'intérieur de la bouche & de la gorge se vernit, pour ainsi dire, il faut les détacher avec les doigts ou avec un petit linge, &c; autrement cette colle, sur-tout lorsqu'elle est extrêmement visqueuse, inquiète beaucoup les en-

fans, & produit, à force de la laisser croupir, des aphthes, des boutons, &c.

Le tiraillement des nerfs & des membranes de la bouche dépend de la lenteur & de la continuité de la pousse des germes des dents; cet état qui tient de la douleur & du plaisir, cause une vive démangeaison à la bouche des enfans. Leurs gencives se gonflent, elles rougissent, elles s'enflamment; l'inflammation gagne l'intérieur des joues, la gorge & quelquefois même tout le visage. L'enfant est sans cesse agité par ces incommodités qui méritent beaucoup d'attention; elles exigent très-souvent un traitement convenable à leur degré d'*intensité*. Un Médecin se contentera, par exemple, si l'inflammation est légère, & s'il croit devoir la combattre par des relâchans, de faire souvent laver la bouche de l'enfant avec de

l'eau chaude, de l'eau & du miel, la décoction des figues grasses, & plusieurs autres remèdes ordinaires & usités en pareil cas. Il est vrai que cette méthode ne pourroit qu'aux symptômes, & qu'elle laisse subsister la cause qui a pu les produire. La pousse des dents est la principale; il est essentiel de la favoriser, en diminuant la résistance des gencives qui s'opposent à leur sortie & à leur extension. Les relâchans ne causent cet effet que par accident, quelquefois même en facilitant l'engorgement des vaisseaux, ils augmentent la violence du mal. Il vaut donc mieux comprimer les gencives; elles s'usent ainsi contre les dents qui doivent les percer. Ces compressions que les nourrices doivent graduer suivant les circonstances, sont les moyens les plus commodes, & ceux qu'on employe le plus communément, il faut passer & repaf-



fer plusieurs fois les doigts sur les bords des alvéoles, les presser, les frotter plus ou moins fortement. Enfin, ces compressions très-propres à calmer le chatouillement douloureux de l'enfant, remplissent aussi la principale vûe qu'on se propose, je veux dire, le déchirement des gencives, la séparation de leurs cellules & leur arrangement autour de la couronne de la dent.

L'enfant est si pressé de pouvoir à cette sensation incommode, qu'il mord sans cesse ses doigts, & qu'il roule avec précipitation dans sa bouche tout ce qu'il peut saisir. C'est d'après ces desirs, & cet exercice qu'on a fort sagement imaginé l'usage des hochets. Les plus commodes sont de crystal bien poli, qui n'est ni angulaire, ni éclaté, mais taillé d'une façon propre à être aisément roulé dans la bouche, enchâssé dans un manche

d'or, d'argent, de bois, &c, garni ou non de grelots, & on l'attache au col, au corps ou à la main de l'enfant, afin qu'il ne puisse ni le perdre, ni l'avaler. On ne sçauroit voir sans étonnement la vivacité avec laquelle il mord ses hochets; il souffre, il s'agite; on le voit pleurer, crier, se déchirer quelquefois jusqu'au sang avec un air d'inquiétude & de colère, mêlé de quelque légère satisfaction, qui succède à la sensation vive & douloureuse qu'il vient d'éprouver. Entraîné déjà par une passion, & retenu par une autre, pressé par la douleur, & invité par l'espoir d'un soulagement, l'enfant se trouve alors la foible image de ce qu'il doit être à l'avenir, toujours flottant entre ses desirs, ses peines, ses craintes & ses plaisirs.

Mais les secours des hochets qu'il faut donner de bonne heure aux enfans, sont quelquefois inutiles;

les symptomes deviennent plus graves, les indigestions, les dévoyemens, les convulsions se mettent de la partie; la fièvre survient avec des frissons irréguliers, suivis de sueurs, de toux, de chaleur, & des rougeurs qui montent au visage, & qui mettent les enfans en danger d'étouffer. Le Médecin doit pour lors redoubler ses soins; la diète, les évacuans, & les opérations même deviennent nécessaires. La fièvre n'est pas ce qu'il y a de plus à craindre; elle est, comme nous l'avons déjà remarqué, l'état naturel des enfans; mais comme les digestions ne sçauroient être parfaites dans un état si orageux; & que les nourrices n'employent presque d'autre ressource pour calmer les douleurs des enfans & pour faire cesser leurs cris, que celle de les faire tetter, nous répèterons encore le conseil que nous avons donné au sujet de la diète qu'on  
doit

doit faire observer aux enfans dans le tems de la dentition. Il est vrai que les enfans qui viennent de se gorger de lait paroissent d'abord plus tranquilles ; la déglutition & la digestion déconcertent la maladie ; ces fonctions procurent le sommeil : mais les accidens reviennent ensuite avec plus de violence. J'ai observé plusieurs fois que les enfans qui ne vouloient pas tetter, étoient moins incommodés, & beaucoup plutôt guéris que ceux qui sont voraces. Les émétiques, les lavemens, les purgatifs & les suppositoires produisent quelquefois de très-bons effets. On verra dans la suite la manière de les employer dans toutes les convulsions des enfans. Les narcotiques sont souvent convenables, mais ces secours n'empêchent pas quelquefois la nécessité des opérations. Il est vrai, que lorsqu'il s'agit pour découvrir la gencive sous laquelle

la dent qui veut percer se trouve placée, les Médecins se servent avec autant d'avantage de la main des nourrices, que de celle des Chirugiens. Cette simple égratignûre qu'on fait ordinairement avec le bout de l'ongle, calme tous les symptomes; il importe fort peu que l'ouverture des gencives soit longitudinale ou transversale, & plus ou moins considérable, pourvu qu'on ne fende ni la gencive jusqu'à l'os de la mâchoire, ni le périoste. Ceux qui pensent que les ongles ont par leur nature quelque chose de venimeux, & que les playes qu'ils font ne se cicatrisent qu'avec peine & avec danger, se trompent évidemment. Bien des nourrices font cette incision des gencives avec l'ongle, sans qu'il en résulte aucune mauvaise suite. Les Sages-femmes s'en servent avec le même succès pour couper le filet de la langue; bien des

Rabbins sont dans l'usage de faire des incisions, plus à craindre que celles des gencives, avec l'ongle de leur pouce, qu'ils ont soin de maintenir dans une longueur propre à cet usage.

Mais on est obligé quelquefois d'avoir recours à un Chirurgien. Pour lors ceux qui s'appliquent aux opérations qui concernent les dents, devroient être préférés. Il s'agit ou de donner un coup de lancette à propos, ou de redresser une dent qui se présente mal, ou d'en arracher quelqu'une qui gêne ses voisines. On ne sçauroit trop recommander de faire examiner de tems en tems la bouche d'un enfant par un bon Dentiste : en prenant les dents dans leur germe, ou dans leur naissance, on les dispose à devenir dans la suite aussi bonnes, aussi belles & aussi propres qu'elles doivent l'être. Leur position, leur arrangement & leur

force dépendent presque toujours des premiers soins qu'on prend de les plier, de les former, pour ainsi dire, & de les entretenir, du moment qu'elles veulent se montrer. Peut-être même y a-t-il certains cas où les ouvertures faites à propos, peuvent corriger la mauvaise conformation du corps de la dent ou de l'émail lui-même. Ces osselets, de même que tous les autres os, suivent l'état général de santé, & se ressentent de la plupart des maladies qui affligent le corps, sur-tout dans les premiers tems de l'enfance. Les dents qui sont contenues dans les alvéoles n'étant encore, pour ainsi dire, qu'un simple germe, sont plus susceptibles de toutes les impressions vives & douloureuses. C'est même à cette délicatesse du corps & aux effets de la plupart des maladies qui ont précédé la sortie des dents, qu'on doit attribuer le plus ou le moins

d'éclat de leur émail , qu'on a confondu fort mal-à-propos avec leur érosion , qui n'est autre chose qu'une destruction du poli de la dent , une fuite des impressions des enfoncements , des rayes , occasionnées par la douleur , &c. , & un effet des sillons de l'émail. Il y a quelque apparence que ces aspérités ou ces inégalités de la surface de la dent , sont causées par les différens plis qu'a pris la vésicule du germe , lorsqu'elle étoit encore dans l'alvéole ; mais il n'est pas encore bien décidé que ces plis ou ces configurations supposent une maladie actuelle ou des maux-intérieurs. J'ai vû de ces enfoncements dans des dents de jeunes sujets qui n'avoient jamais été malades ; j'avoue que ces cas sont extrêmement rares , puisqu'il n'est presque point d'enfant qui n'ait eu à un certain âge , la petite vérole , la rougeole ou quelqu'autre mala-



die : quelqu'un qui avanceroit que l'érosion des dents a été précédée de quelque indisposition rencontreroit juste, aussi souvent que celui qui soutiendrait que telle couleur de cheveux suppose nécessairement une maladie qui a paru auparavant, & qui l'a déterminée ; ce sont donc là de ces propositions vagues & hasardées, dont il est aussi difficile de démontrer la fausseté, qu'il le seroit de les prouver, sur-tout d'une façon capable de convaincre les gens de l'Art. Enfin, j'ai vû des érosions dans des dents de chiens, de jeunes veaux & de quelques autres animaux qui n'avoient encore essuyé aucune maladie ; d'ailleurs ces assertions sont peu intéressantes ; elles n'indiquent presque aucune ressource qui puisse prévenir ou détruire les funestes effets de l'érosion. On est toujours obligé de recourir aux regles générales de la Médecine ;

on n'est point surpris, lorsqu'on connoît un peu l'œconomie animale, qu'une maladie d'un enfant puisse altérer le germe de ses dents. Ces vérités, quand bien même elles seroient démontrées, ne doivent pas être exaltées avec tant d'avantage. Nous n'avons qu'à nous rappeler ici en peu de mots, tout ce que M. Duhamel a découvert à l'égard des os, il suffira de faire attention qu'ils se nourrissent, couche par couche, que ces couches se ressentent de la bonne ou mauvaise qualité de la matière de la nutrition; que celle qui est chargée des particules de garence, rougit les couches qu'elle vient à former; que les couches des dents qui auront été produites dans un tems de maladie, pourront être plus maigres, plus menues, moins égales, d'un blanc jaunâtre, & causer des aspérités dans les dents, ou quelque irrégularité

dans la disposition de leurs couches ; de même lorsque le suc nourricier aura été peu abondant, il surviendra des rides, des relâchemens particuliers à la vésicule de la dent, qui sera par-là évidemment dérangée. On a vû des dents totalement arrêtées dans leur accroissement. *Pherecrates*, disent les anciens Auteurs, n'avoit jamais eu de dents ; j'ai vû un enfant de douze ans dont la moitié de la bouche n'avoit jamais poussé aucune dent ; le bord alvéolaire étoit osseux, il avoit acquis, faute de suc nourricier, une solidité aussi considérable que celle des gencives des vieillards, & aussi capable de faire les fonctions de la mastication. On a vû quelquefois des dents croître au fond du palais ; il y a eu des enfans qui sont nés avec toutes leurs dents, d'autres auxquels *Ranchein*, *Euslache*, *Colombus* & tant d'autres en ont trouvé deux ou trois rangs,  
&c.

&c. Ces cas font rares, curieux, peu importans. Il fuffit de s'attendre, de prévoir les fympômes ordinaires de la dentition, & de fçavoir le moyen d'y remédier, en appliquant aux différens cas qui fe présentent les règles générales que nous venons d'établir. Les enfans dont les dents vont paroître, ont befoin d'un certain mouvement. Il faut les distraire & les foulager en leur présentant différens objets, & en observant de ne les expofer ni au grand chaud, ni au grand froid. Ceux qui font encore dans les langues doivent être portés d'un côté & d'autre, par les nourrices. Il y auroit du danger à ne pas foutenir ceux qui commencent à vouloir marcher. Plusieurs vices de mauvaife conformation des jambes & des cuiffes tirent leur origine ou de la négligence, ou de la précipitation des directrices des enfans ; à cet égard on a fort bien

fait d'imaginer des machines propres à les tenir sous les aisselles & à leur laisser les jambes libres. Ces machines sont une espèce d'anneau ou de cercle de bois, où l'on passe le corps de l'enfant qui est soutenu par deux bâtons parallèles à l'horison & entr'eux, & sur lequel le cercle va & vient en glissant sur le pavé, ou bien au moyen des roulettes qu'on y ajoute. On se sert aussi d'un panier ou d'une cage, à la partie supérieure de laquelle on passe le corps des enfans jusqu'au-dessous des aisselles. A la faveur de ces machines, l'enfant se procure du mouvement, il apprend à se soutenir, à remuer ses jambes; il se fatigue, il se distrait. Cet exercice lui tient lieu des promenades & des autres mouvemens si utiles à la santé des Adultes, & de ceux qu'on lui donnoit lorsqu'il étoit encore dans le berceau.

*Fin du premier Livre.*



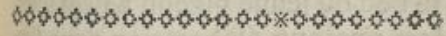
# ESSAI

SUR

L'ÉDUCATION MÉDICINALE

*DES ENFANS,*

ET SUR LEURS MALADIES.



LIVRE SECOND.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Du Sévrage de l'Enfant.*



A Nature a mis une grande différence entre les animaux granivores, les quadrupedes & les animaux carnaciers, au sujet de la nourriture qui leur est destinée pendant leur

Xij

enfance. Les premiers qui paroissent les plus foibles & les plus délicats, sont cependant nourris à cet âge d'alimens plus solides & plus difficiles à digérer. Il est étonnant de voir un jeune pigeon nourri du grain que sa mere lui donne, & qu'il digère parfaitement, & de voir un jeune veau tetter près de deux ans. Il est vrai que le grain que la mere regorge dans le bec du jeune pigeon a déjà souffert quelque élaboration dans son jabot; mais il y a toujours beaucoup de différence entre ce grain même un peu digéré & le lait; les granivores ont donc les forces digestives, plutôt formées & capables d'une plus grande résistance, que les autres animaux. Ils digèrent le grain avant que de pouvoir le ramasser, & d'avoir le bec assez solide pour le diviser; les derniers ne digèrent l'herbe que lorsqu'ils peuvent la cueillir, les

forces de leur estomac n'augmentent qu'à mesure que leurs dents paroissent & se fortifient.

La moindre réflexion suffit pour déterminer la classe que la Nature semble avoir assignée à l'homme à l'égard des alimens qu'il doit prendre. Elle lui a laissé le choix entre les fruits , la viande , les laitages & les farineux. Les Médecins qui condamnent l'usage de la viande , qui prétendent même l'interdire entièrement à l'homme, ne font donc pas assez d'attention à cette loi générale , ni à la faculté que nous avons de digérer tout ce qui est alimentaire.

Les animaux exactement carnaciers , tels que les oiseaux de proie , &c , ne se nourrissent jamais d'aucune espèce de grain ; ils ne sçauroient le digérer , ainsi que l'a démontré M. de Réaumur, par les expériences les plus ingénieuses. Ceux qui sont au con-



traire exactement granivores ne fau-  
roient digérer la viande. Il en est  
peu de cette dernière espèce, & qui  
ne mangent de la viande surtout  
lorsqu'elle est cuite & assaisonnée;  
on en voit quelques-uns, parmi  
ceux qui se nourrissent de pâtura-  
ges, qui refusent cet aliment,  
mais le nombre de ceux qui le  
mangent & qui le digèrent est in-  
finiment plus considérable. Enfin  
certains animaux prennent indiffé-  
remment toute sorte de nourriture.  
L'homme est de ce nombre, l'in-  
dustrie qu'il a reçue en partage le  
fait extrêmement varier sur le  
choix, & la préparation des ali-  
mens. Mais il est à présumer que  
les forces digestives des animaux  
se prêteroient autant que les nô-  
tres, à la même diversité, s'ils  
jouissoient du même secours.

La Nature a indiqué aux qua-  
drupèdes un tems fixe pour le chan-  
gement de nourriture. Peut-être

que les premiers hommes qui se font mêlés de l'Éducation Médicinale des Enfans, ont profité de cette observation pour les faire passer de l'usage du lait à celui d'un autre aliment, pour les empêcher de tetter, en un mot pour les sevrer. Il est vrai que cette loi deviendroit inutile, si l'on suivoit les préceptes que nous avons donnés au sujet de la nourriture des enfans. Ils passeroient insensiblement d'un aliment exempt de tout inconvénient, & très-aisé à digérer, à un aliment qui auroit le même avantage & qui seroit à peu-près de la même consistance. On seroit ainsi dispensé des peines & des dangers du sévrage. Mais comme nous ne devons pas nous flatter d'abolir une méthode aussi généralement reçue, contentons-nous d'exposer celle qui nous paroît la plus aisée & la moins sujette aux inconvéniens qui de-

viennent presque toujours les suites nécessaires d'un usage qu'on regarde comme extrêmement avantageux. Comparons d'abord la façon dont une nourrice s'y prend pour sévrer son enfant, avec celle que la Nature indique à une vache lorsqu'elle doit sévrer son nourrisson.

La vache se prêtoit volontiers aux empressements du jeune veau tout le tems de son premier âge; elle partageoit même avec lui la peine & le plaisir de l'allaitement; mais étant avertie par quelque révolution particulière qu'elle éprouve, par le changement de la sensation du tetterment qui étoit d'abord agréable & qui devient douloureuse, par le dépérissement où la réduit une plus grande quantité de lait qu'elle est obligée de lui donner à mesure qu'il grossit, elle le maltraite, le méconnoît, le fuit. Sourde à ses mugiffemens

dont elle étoit autrefois si touchée, à peine daigne-t-elle lui montrer par son exemple la façon de paître l'herbe, dont il doit se nourrir. On ne peut voir sans admiration les suites de ce changement. Pendant les premiers jours, le nourrisson est surpris, il flatte sa mere, il se met en colère, il la boude, il l'appelle même quelquefois en rêvant; en un mot, il exprime d'une façon bien sensible toutes les passions dont il est affecté. Mais tous ces efforts n'attendrissent point la mere, le tems de la séparation est arrivé; elle est nécessaire chez presque tous les animaux. Les meres des oiseaux veulent que leurs petits volent sans leur secours, dès qu'ils en ont la force. Elles les fuyent pour lors, les battent même. Dans des troupeaux de vaches & de brebis, j'ai vû les autres meres & les mâles même

prendre le parti de celle qui veut sévrer son petit , chasser & poursuivre celui-ci qui les importune sans cesse par ses plaintes , lequel enfin rebuté par sa propre mere se présente aussi inutilement à toutes les autres. Le jeune veau ou le jeune agneau devient foible , il maigrit , à peine ramasse-t-il quelques brins d'herbe qui puissent le soutenir , il ne sçait d'abord ni la saisir , ni la mâcher , ni l'avalier ; il apprend peu-à-peu à force d'exercice , à se passer de sa mere. La faim qu'il souffre lui devient salutaire. Il prend de l'accroissement à mesure que les efforts qui sont excités par le besoin , lui enseignent le moyen de se nourrir comme tous les autres animaux formés de son espèce.

Une nourrice qui veut sévrer son enfant ( ce qui arrive vers le quinzième ou le seizième mois , lorsqu'il a mis presque toutes ses

dents\*), commence par le priver du lait, ou par enduire son tétton de quelque drogue amère ou d'une odeur extrêmement forte, capable de rebuter l'enfant, il crie, il s'inquiète, il gémit, dès qu'on lui ôte un aliment doux, sucré, auquel il étoit habitué depuis long-tems; & ses plaintes ne font changer que trop souvent la mere de la résolution qu'elle avoit déjà prise. L'enfant qui avoit souffert la faim pendant quelque tems, se remplit alors de lait avec tant de voracité, qu'il est prêt à s'étouffer. La plupart font heureusement obligés de le vomir peu de tems après; car les dispositions que la faim, les pleurs, & les cris,

\* *Tempestivæ ablaclationis signa sunt duo, ænium ferè omnium eruptio, cibi solidioris appetentia.*

*Sin puer tamen dubiâ & tenui valetudine sit, aut insalubre hyemis aut æstatis tempus vigeat, protrahenda lactatio est ad salubriorem veris vel autumnii tempestatem. Hucherus Bellovacus de morb. infant. p. 741.*

leur ont fait contracter , ne sçau-  
roient permettre à leur estomac  
de le bien digérer ; il n'est donc  
pas étonnant que ces repas soient  
suivis d'indigestion & de dévoye-  
mens, &c.

Il seroit à souhaiter que les Mé-  
decins pussent pratiquer à l'égard  
des nourrices , ce que les Bergers  
font à l'égard des meres qu'ils  
veulent forcer à se séparer de leur  
nourrison. Ils arment le museau  
du chevreau, de l'agneau, &c, de  
quelques pointes de fer qui piquent  
vivement la mere lorsqu'elle per-  
met qu'ils l'approchent pour tet-  
ter. On devroit punir de quelque  
autre façon les nourrices, lorf-  
qu'elles se laissent entraîner par  
une tendresse mal entendue, de  
donner du lait aux enfans qu'elles  
ont commencé de sévrer , ou lorf-  
qu'elles aiment mieux nuire à leur  
nourrison que de souffrir les révo-  
lutions de leur lait. Les inquié-  
tu-

des & les cris des enfans qui les déterminent à cette cruelle complaisance , devroient plutôt les empêcher , puisqu'ils ne sçauroient digérer le lait qu'ils avalent dans cet état , comme nous venons de l'observer , non plus que le mélange qui s'en fera nécessairement dans l'estomac avec les autres alimens auxquels on a tâché de les accoutumer.

Il y a d'autres nourrices , il est vrai , qui ne donnent point à tetter à leurs enfans , quand elles veulent les sévrer , mais qui ne cessent pas de les remplir de soupe , de bouillon , de panade , de bouillie , de viande machée. Comme elles avoient coutume de les faire taire & de les endormir en leur faisant avaler une grande quantité de lait , elles veulent avoir le même succès en leur donnant beaucoup d'autre nourriture ; aussi la fièvre survient-elle dans la plû-



part de ces enfans , accompagnée d'indigestions , de vers , de dévoyemens , de convulsions , & de plusieurs autres maladies mortelles qu'on leur auroit épargnées par la diète & par des soins mieux entendus.

» Avant que de réfléchir sur la  
» pratique de la plupart des nour-  
» rices qui mâchent les alimens  
» qu'elles veulent faire avaler aux  
» enfans , écartons , dit M. de  
» *Buffon* , toute idée de dégoût ,  
» & soyons persuadés qu'à cet âge  
» les enfans ne peuvent en avoir  
» aucune impression. En effet ils  
» ne sont pas moins avides de re-  
» cevoir leur nourriture de la bou-  
» che de la nourrice que de ses  
» mammelles. Au contraire il sem-  
» ble que la Nature ait introduit  
» cet usage dans plusieurs pays fort  
» éloignés les uns des autres ; il  
» est en Italie , en Turquie , &  
» dans presque toute l'Asie ; on le

» retrouve en Amérique, dans les  
» Antilles, au Canada, &c. Je  
» le crois fort utile aux enfans &  
» très-convenable à leur état.  
» C'est le seul moyen de fournir  
» à leur estomac toute la salive  
» qui est nécessaire pour la diges-  
» tion des alimens solides. Si la  
» nourrice mâche du pain, sa sa-  
» live le détrempe & en fait une  
» nourriture bien meilleure que  
» s'il étoit détrempe avec tou-  
» te autre liqueur ; cependant  
» cette précaution ne peut être né-  
» cessaire que jusqu'à ce qu'ils  
» puissent faire usage de leurs dents,  
» broyer des alimens & les détrem-  
» per de leur propre salive ».  
Mais les préjugés les plus nuisi-  
bles étant ordinairement reçus par  
le plus grand nombre dans toutes  
les Nations, on ne doit pas être  
surpris que l'usage dont nous ve-  
nons de parler, se soit introduit  
dans différens pays. Cette autorité

ne scauroit donc nous empêcher de condamner une pratique qui n'a aucun avantage réel & qui expose à plusieurs incommodités. La salive des nourrices est quelquefois viciée, la plupart d'entr'elles ont des dents cariées, mal-propres, des aphthes dans la bouche, &c, ce qui peut se trouver jusqu'à un certain point avec du bon lait. D'ailleurs il est bien plus sain pour les enfans, de les accoutumer de bonne heure au mélange de leur propre salive avec les alimens qu'on leur donne, & de préférer, jusqu'à ce qu'ils ayent des dents, ceux qui ne demandent qu'une legère altération dans la bouche, & qui sont les plus faciles à digérer: *Quando mulieres morbida, dit Zuinger, cacochyma, pulvrem salivâ propriâ imbuunt & postea ori lactentis intrudunt; saliva talis est vis fermentativa, ut promptissime*

*riſſimè quoscumque morbos propa-*  
*get.*

On ne ſçauroit employer trop de précaution pour faire perdre à l'eſtomac d'un enfant, l'habitude qu'il a de ne digérer que le lait. C'eſt toujours inſenſiblement qu'il faut en abandonner l'uſage. Du lait on peut paſſer au ris, au gruau, à la panade, de la panade à la viande; on ne doit jamais mêler les alimens qui ne ſont pas d'une nature & d'une conſiſtance égale; ſur-tout il faut obſerver de ne donner à l'enfant que la quantité d'alimens plus ſolides qui peuvent ſuppléer par leur poids & par leur qualité à celle du lait qu'il prenoit auparavant.

On regarde trop communément les dévoyemens & la diſpoſition fiévreuſe des enfans, comme exigeant l'adminiſtration des médicamens; & dans les cas particuliers de ces indiſpoſitions qui dé-

pendent du *févrement*, l'usage des narcotiques & des purgatifs réitérés, ne sçauroit être trop condamné. En un mot, l'observation prouve que la diète seule bien ménagée convient aux différens états qu'éprouve un enfant qu'on veut févrer. Ses douleurs, le chagrin qu'il ressent de la privation du lait, les premiers alimens solides qu'on lui donne, lui causent des révolutions qu'il faut traiter comme une de ces maladies qui veulent être abandonnées à la nature, ou dont on confie la guérison au tems & au régime. En effet les croutes, les galles, les sueurs, &c, qui surviennent alors, disparoissent d'elles-mêmes lorsqu'on a la patience d'attendre.

Je n'ai rapporté ce qui arrive aux jeunes animaux qui sont févrés par leur mere, que pour faire sentir l'utilité & la nécessité de

la diète dont nous venons de parler. S'il étoit possible de faire manger une certaine quantité d'herbe à un veau qui court après sa mere qui lui refuse à tetter, son appétit seroit sûrement satisfait ; mais il en seroit incommodé. Il est absolument nécessaire que les premières voyes se dépurent peu-à-peu par la diète. L'amaigrissement qui arrive aux animaux & aux enfans que l'on sévre est un changement utile. Il est l'effet d'un dégorgeement des petits vaisseaux remplis d'un suc laiteux qui doit faire place à une lympe nourriciere d'une autre nature & d'une consistance plus solide ; car un chyle même bien conditionné , mais provenant de toute autre matière que du lait , porté dans des vaisseaux remplis de sucs laiteux , peut aussi bien nuire que la viande mêlée au lait

Y ij

dans l'estomac. La raison se trouve donc ici d'accord avec l'expérience, pour nous convaincre qu'on a tort de regarder comme funeste & comme dangereux l'état de ces enfans dont le teint & l'embonpoint s'altère après qu'ils sont févrés. Concluons donc, 1°. Que févrer un enfant, c'est lui donner une maladie. 2°. Que cette maladie bien dirigée, a ses usages pour l'œconomie générale de la vie. 3°. Que la diète est le souverain remède pour toutes les indispositions qui accompagnent le févrement. 4°. Qu'il faut totalement priver du lait un enfant que l'on veut févrer & qu'on veut nourrir avec d'autres alimens. 5°. Que la plupart des maladies qui surviennent aux enfans quand on les févre, sont l'effet du mauvais choix ou de la trop grande quantité des alimens qu'on fait succéder au lait;

enfin que tous ces accidens qui sont le plus souvent funestes, peuvent être prévenus par un régime exact, tel que celui que nous allons proposer.





---

---

**CHAPITRE II.**

*De la Diète des Enfans sévres, ou de la manière de les gouverner en santé par rapport aux six choses non-naturelles.*

**R**ien n'est si difficile en Médecine que d'établir des loix générales de diète, si l'on n'admettoit parmi les gens sains que ceux qui jouissent d'une santé parfaite, & si cette santé étoit plus commune, l'observation & la réflexion nous auroient sans doute fourni des moyens sûrs & uniformes pour la conserver, comme elles nous ont fourni des plans curatifs généraux pour les maladies bien caractérisées, celles que nous appellons *exquisiti* que les circonstances de la différence des

tempéramens , des âges , des sexes , des saisons , des climats , &c , ne font pas tant varier que le préjugé la publie , qui ont toujours & dans toute sorte d'endroits un fond de ressemblance sensible & constant. Mais mille circonstances essentielles modifient ce que nous appelons santé , ou pour exprimer la chose plus positivement , cet état est censé subsister malgré mille petites infirmités sensibles ou cachées qui le partagent en différens degrés de santé plus ou moins parfaite. Il faut nécessairement compter parmi ces infirmités , les affections que les Médecins ont fait dépendre des différens caractères , des âges , des sexes & des tempéramens , &c ; car l'enfance est une maladie , comme nous l'avons déjà observé ; la vieillesse est une maladie ; la force athlétique enfin de certains hommes n'est pas moins maladie que la

foiblesse propre aux femmes.

Or tous ces fonds de compléxions varient encore considérablement par l'habitude, qui, comme on l'a observé depuis long-tems, peut convertir en usage salutaire les pratiques les plus pernicieuses, ou faire perdre les avantages des dispositions naturelles les plus heureuses par l'abus qu'on en fait, ou par la négligence à les mettre à profit.

On ne se trouve pas arrêté par ce dernier inconvénient, il est vrai, lorsqu'il s'agit de régler le gouvernement des enfans & qu'on s'y prend dès leur âge le plus tendre, en les retirant des mains de leur nourrice. Quoiqu'il soit déjà trop tard pour quelques-uns qui auront déjà contracté des habitudes avant que d'abandonner la mammelle, on peut cependant avancer assez généralement qu'à cet âge, on peut se flatter de  
trouver

trouver des corps assez flexibles & des ames assez neuves, & d'autant plus de conformité entre les différens sujets sains, que le *sexe* ni la foule d'objets qui dépendent des organes qui le constituent, n'existent point chez les enfans.

Mais il reste toujours les différences essentielles prises, 1°. des tempéramens, du plus ou du moins de vigueur, en un mot, des divers degrés de santé. 2°. Des vûes qu'on se propose par rapport à la destination de l'enfant, lorsqu'on n'est pas en état de choisir ou d'attendre que son goût soit formé pour le consulter. La diète propre à former un guerrier doit être différente de celle qui disposera un enfant à se passionner pour l'étude, ou à supporter l'ennui de l'oïveté. Un corps capable de résister à la fatigue, aux veilles, à l'inclémence des saisons, &c, une ame ou

verte aux passions violentes, actives, &c, sont aussi essentiels au premier, qu'ils sont inutiles & même qu'ils seroient nuisibles au second. Car en quoi un homme de lettres a-t-il besoin de vigueur, par exemple ? Serait-elle utile à sa santé ou à son bien être ; qu'on y réfléchisse, & l'on verra qu'elle lui seroit au moins inutile, quand même elle pourroit exciter ou subsister jusqu'à un certain point, avec la disposition corporelle que suppose le goût des Lettres ou le génie.

Je reviens à mon sujet principal, aux loix diététiques propres aux enfans. Tout ce qu'on peut établir de plus général sur cette matière, se réduit au petit nombre des règles suivantes qu'on sera même obligé de modifier suivant les circonstances que nous avons déjà rapportées ; car ( nous ne sçaurions trop le répéter ) les loix

*Médicinale des Enfans.* 267  
générales de diète font très-diffi-  
ciles à établir.

*La Nourriture.*

N O U S commencerons par la nourriture des enfans févrés , & nous établirons pour première règle que cette nourriture doit être proportionnée à la foiblesse de leurs organes digestifs & à la vie peu active & peu appliquée qui est propre aux premiers tems de l'enfance.

Cette maxime est si naturelle & si simple qu'elle pourra paroître superflue à quelques Lecteurs , ou du moins une de ces généralités vagues dont ne font que trop remplis les *Compendium* de Médecine , ces recueils d'indications générales qui n'éclairent jamais dans les cas particuliers , &c.

La règle que nous avons éta-

Zij

blie n'est pas dans ce cas , elle est au contraire directement opposée à l'opinion la plus répandue, qui veut qu'on ne nourrisse les enfans qu'avec les alimens les plus communs & les plus grossiers. Ce dernier sentiment est celui que Locke \* a adopté, mais avec les plus sages ménagemens ; mais s'il peut être utile d'accoutumer les enfans aux alimens les plus grossiers, le moyen qu'on met en usage doit être regardé comme très-dangereux. Cette sorte d'*aptitude* qu'on prétend procurer à l'estomac, de ne pas redouter l'action des alimens les plus grossiers, doit être ménagée, & ce n'est pas en jettant brusquement du gros pain, ou des viandes solides dans un estomac qui n'a encore digéré que du lait & de la bouillie, qu'on pourra l'accoutumer sans danger

\* Education des Enfans, Chap. I.

aux alimens plus péfans & d'une difficile digestion. De plus l'utilité générale de cette habitude ne me paroît pas assez frappante. C'est ici le cas de distinguer si un enfant est destiné à être vigoureux, & s'il doit être exposé à l'usage indispensable de ces alimens ; sans quoi le dessein d'y habituer son estomac est chimérique.

Quant aux inconvéniens, aux dangers présens de la méthode que nous rejettons, ils sont sensibles. Les indigestions & tous les désordres qui les suivent, menacent évidemment un jeune enfant qu'on voudroit nourrir avec des alimens, dont son estomac débile ne scauroit s'accommoder. L'utilité présente de l'action des organes digestifs excitée avec toute la force qu'exige la digestion d'alimens capables d'une grande résistance, est assurément nulle chez les enfans. C'est à des payfans ou



à des hommes destinés habituellement à des exercices ou à des travaux violens qu'une telle digestion convient.

Voici donc les alimens qui me paroissent propres aux enfans nouvellement févrés.

Le fonds de leur nourriture doit consister d'abord en potages à la viande, dont l'assaisonnement soit peu relevé, en fucs ou gélées de viande, en pain le plus blanc, le mieux levé & le mieux cuit, en crème à l'eau, de ris, d'orge mondé, de gruau, &c; en fruits cuits, comme pommes, poires, cerises, &c. Point de pâtisseries, point de laitages \*, point de viandes solides d'abord, & surtout en ragoût.

On peut leur accorder ensuite certains fruits crus, bien mûrs,

\* Ils sont prescrits par la règle générale que nous avons déjà établie de ne mêler le lait avec aucune autre espèce d'aliment.

comme pommes , poires , raisins , cerises , & quelque peu de confitures , mais sobrement à titre de friandise & par une complaisance qui ne puisse jamais être nuisible. Cette permission ne doit pas s'étendre jusqu'aux prunes , aux abricots , aux pêches , aux figues , aux melons , aux amandes , aux noix , &c. Tous ces fruits crus , doivent être absolument pros crits. L'observation leur est évidemment contraire.

Une opinion presque généralement reçue , fait regarder le sucre comme un aliment dangereux , comme singulièrement échauffant , comme très-propre à engendrer des vers , & par conséquent comme prohibé pour les enfans. Le mal que l'excès de cet aliment peut procurer , & les cas dans lesquels son usage est nuisible ne sont pas constatés par des observations assez décisives. On peut

au contraire avancer hardiment que le sucre mangé avec les crèmes & les mets de cette nature, avec les fruits, soit confits, soit simplement cuits, soit même crus; que le sucre, dis-je, non-seulement n'est pas dangereux dans tous ces cas, mais même qu'il est un assaisonnement alimentaire très-salutaire. Les inconvéniens de l'usage des sucreries observés chez les enfans, dépendent le plus souvent des causes très-étrangères au sucre, de la pâte pesante & massive de toutes les espèces de pâtisserie ou des laitages employés à leur préparation, comme crème, franchipane, &c. Du mélange de ces sucreries & même de celles que nous regardons comme salutaires, par exemple, les fruits cuits & sucrés, dont nous venons de parler, avec d'autres alimens peu analogues à ceux-ci, avec des viandes que le sucre englué d'un

enduit qui les défend de l'action des suc digestifs. Il est aisé de constater la vérité de ce que nous venons d'avancer par l'inspection des excréments que les enfans rendent quelquefois à la suite des indigestions qui leur ont été causées par des sucreries, ou quelquefois même par des fruits dont le mélange dans l'estomac avec les viandes solides, n'est aussi jamais exempt de danger. Nous osons donc conseiller de ne pas hésiter à *assaisonner* avec le sucre, le fruit & les farineux qu'on donnera aux enfans, & nous craignons d'autant moins de rassurer contre la crainte des mauvais effets de cet aliment, que cette crainte n'est presque que *rationnelle*.

*Le sucre est un sel, & un sel animé de parties de chaux, ajoutent les plus instruits, donc il est très-chaud, & par conséquent très-nuisible. Car tout ce qui porte le*

titre d'échauffant est singulièrement redouté du Public & même des Médecins ; tout le monde veut être rafraîchi, c'est le goût général. Sans nous attacher à discuter ce dernier préjugé, qui nous écarteroit trop de notre sujet, sans entrer même dans un profond examen de la nature du sucre, nous nous contenterons d'établir en deux mots ( & ç'en est assez en Médecine contre toute opinion purement *rationnelle* ). 1°. Que le sucre ne sçauroit être appelé exactement un sel. Il n'est autre chose qu'un corps muqueux comme le miel, le moût ou la gomme. 2°. Que tout sel n'échauffe pas ; les acides sont évidemment rafraîchissans ; le nitre & le crystal minéral passent pour de véritables antiphlogistiques. 3°. Que quelques parties de chaux n'échauffent point, surtout lorsqu'elles sont combinées, comme dans

le sucre, avec des parties huileuses; mélange qui constitue une espèce de fayon. 4°. Que le sucre n'échauffe point par aucune vertu qui lui soit propre. S'il échauffe, ce ne peut être que par un excès auquel on se porte bien rarement, je veux dire, à force d'en manger une trop grande quantité, & à titre d'aliment trop nourrissant; de la même façon qu'échaufferoit du bouillon trop succulent, du jus de viande trop fort, une grande quantité de gélées, de consommés, &c. 5°. Que ce prétendu échauffement procuré par le sucre est une incommodité déterminée si vaguement qu'on ne sçait proprement ce que désigne dans ce cas là le mot *échauffer*. Enfin que l'état appelé d'échauffement est plus souvent indifférent que maladif, qu'il est quelquefois salutaire, &c.

Nous ne dirons qu'un mot de

la boisson des enfans. Elle doit consister en eau pure. L'observation la plus constante a démontré l'utilité de cet usage.

Les alimens des premiers tems qui suivent le sévrage étant ainsi déterminés, la seconde règle que nous avons à établir, doit regarder la quantité de ces mêmes alimens, & la fixation du nombre & des heures des repas des enfans.

Nous devons observer à ce sujet que les enfans sont voraces, c'est-à-dire, que leur estomac appète très-fréquemment l'aliment, & par conséquent que la digestion s'opère chez eux promptement & facilement : on peut donc les traiter avec assez d'indulgence sur la quantité des alimens ; mais on ne doit pas se dispenser de régler le nombre & l'heure de leur repas. Je ne sçaurois adopter sur ce dernier point le sentiment de M.

Locke \*, qui veut qu'on varie fréquemment l'heure des repas des enfans, afin de ne pas les accoutumer à avoir besoin de nourriture à une heure fixe, besoin qui peut avoir des inconvéniens très-considérables dans le cours ordinaire de la vie. Je ne suis pas assez touché du malheur où l'on peut se trouver de souffrir une faim même très-incommode dans quelques cas ( très-rares pour la plupart des hommes ) pour que je voulusse prémunir les enfans contre ce danger, en les exposant de bonne heure aux inconvéniens plus certains qui dépendent nécessairement de l'irrégularité dans le tems des repas. Plusieurs observations prouvent assez qu'il y a du danger à faire un nouveau repas lorsque la digestion de celui qui l'a précédé n'est faite qu'à

\* Education des Enfans, Chap. I.



demi ; il n'est donc pas permis en bonne diète de déranger l'ordre des repas des enfans , en les rendant plus prochains l'un de l'autre. Il est à craindre qu'un enfant qu'on fera jeûner , ne mange avec trop d'avidité ce qu'on lui présentera après cette abstinence *inaccoutumée*. Enfin il n'est pas prudent de varier cet ordre en éloignant ses repas , ou bien en supprimant ceux qu'on trouve inutiles, lorsque l'habitude ou la complexion les rend presque absolument nécessaires. D'ailleurs , comme nous l'avons déjà énoncé , tout ce qui peut arriver de pire à un homme raisonnable , réduit quelquefois dans le cours de sa vie à ne pas trouver un repas à son heure ordinaire , c'est de souffrir la faim ; car rien ne le force à prévenir l'heure de ce repas , lorsqu'il sent que le dernier qu'il a pris n'est pas encore digéré. Mais

cette alternative , ou de souffrir la faim , ou de s'incommoder nécessairement est un extrême , qui n'arrive que très-rarement même chez les personnes les plus accoutumées à manger à des heures précises. Il est peu de ces personnes qui ne puissent quelquefois sans danger, manger une ou 2 heures plutôt ou plus tard qu'ils n'ont accoutumé. L'expérience journalière confirme cette vérité. La vûe de M. Locke paroît donc n'avoir pas été rectifiée sur l'observation, être plus du Métaphysicien que du Médecin.

Tout considéré, le mieux est sans contredit de régler les repas des enfans. On peut leur en accorder quatre par jour. L'usage assez généralement établi est à quatre ou cinq heures d'intervalle entre eux. On peut aussi, selon le même usage, rendre ces repas alternativement un peu plus pleins, & un peu plus légers; réserver les

potages & les autres alimens les plus succulens pour le dîner & le souper , & ne donner au déjeuner & au goûter que des fruits & du pain , le plus souvent même du pain sec. Les enfans ne doivent ni manger ni boire entre ces repas. Ce sont autant de petites fatigues ou des distractions ( s'il est permis de s'exprimer ainsi ) pour les organes occupés à la digestion du repas précédent , que ces petits repas surnuméraires ; fatigues qu'il est toujours utile de leur épargner.

Tous les tems de l'enfance jusqu'à l'âge de puberté , doivent être réglés sur le modèle de celui-ci , en proportionnant seulement la qualité & la quantité des alimens aux progrès des forces des enfans , & à celui du plus ou moins d'exercice qu'ils feront en conséquence ; jusqu'à ce qu'enfin ils ayent droit à la nourriture &  
au

au régime des hommes faits. Au reste ce changement fait peu à peu dans la qualité de leurs alimens , consiste seulement à les accoutumer à la viande , d'abord tendre & légère , comme celle des volailles , de certain gibier , comme cailles , perdrix , &c. Ensuite à toutes les viandes usitées sur nos tables ; car ce ne sera jamais par une loi diététique que seront permises toutes les espèces de ragoûts & de mets recherchés dont le luxe & la sensualité ont inventé l'usage. Que les enfans s'y fassent comme à un mal nécessaire , à la bonne-heure ; mais le Médecin ne cessera jamais d'en publier le danger. Il est bon d'observer ici que ce régime ne regarde point les enfans des payfans ou du peuple ; nous l'avons énoncé dans le commencement de cet Ouvrage : ils sont dédommagés par d'autres avantages plus réels

des commodités & des soins que nous recommandons pour les autres enfans. Enfin, quand même l'utilité qu'il devoit leur en revenir seroit encore plus solidement constatée, & que leur besoin à cet égard seroit indispensable, leur état de misère & de pauvreté les empêcheroit d'en jouir.

*Les Sécrétions, &c.*

Tous ceux qui ont les premiers rudimens de Pathologie, sçavent que la cause des maladies la plus féconde & la plus fréquente, consiste dans les vices des excrétiens & surtout dans leur diminution & dans leur suppression. Nous parlerons dans un moment de la plus essentielle & de la plus abondante d'entre elles je veux dire l'insensible transpiration, à propos de l'air & du mou-

vement , des jeux & des exercices des enfans ; celles qui se font par les deux autres couloirs qu'on peut appeller généraux ( parce qu'on peut les regarder comme des aboutissans où se portent abondamment les parties qui doivent être rejetées de toute la masse des humeurs ) celles , dis-je , qui se font par les intestins & par les voies urinaires , ne doivent pas être dirigées avec moins d'attention. L'expédient que plusieurs Auteurs ont recommandé d'accoutumer les enfans à la garde-robe & à rendre leur eau à de certaines heures déterminées , en les tenant malgré eux sur la chaise , où disposés pour piffer , quoiqu'aucun besoin ne les pressât , & en ne leur donnant pas à déjeûner ou ne leur permettant de jouer qu'après cette manœuvre ; cet expédient , dis-je , est très-uti-

A a ij

le\*, & ne manque que bien rarement de produire l'effet qu'on en attend. Il n'est pas douteux que les gros excréments & l'urine étant retenue ne puissent produire des maux considérables, & que d'ailleurs la constipation habituelle que les enfans pourroient contracter en négligeant dès leur bas âge, de céder aux premiers besoins qui les sollicitent, ne soit un mal dont les suites sont très-dangereuses, & produisent communément de grandes incommodités.

On peut se proposer donc d'accoutumer les enfans à aller à la

\* Il ne faut pourtant pas pousser cette méthode jusqu'à éveiller les enfans au milieu de la nuit pour les engager à pisser, comme on le pratique communément; cet usage n'est nécessaire que pour les enfans qui sont sujets à pisser au lit; mais pour ceux qui n'ont pas cette incommodité, c'est leur faire un mal réel, que d'interrompre leur sommeil, sans que ce mal soit compensé par aucune utilité plus grande, ou même équivalente.

garde-robe au moins deux fois par jour. Cette habitude ne sera pas difficile à établir chez eux, car ils ont par la constitution naturelle de leur âge, le ventre assez libre. Si l'on peut pousser cette habitude ( ce qui est très-possible ) jusqu'à fixer exactement ou à peu près, l'heure de cette fonction ; la plus commode qu'on puisse choisir, c'est celle de leur lever ou de leur coucher ; car outre que ce sont là les heures où ils seront toute leur vie le moins exposés aux occasions imprévues qui empêchent de satisfaire à ce besoin ; outre cette considération, dis-je, qui est de conséquence, ces heures se trouvent encore très-bien déterminées par rapport aux heures des repas qui en sont assez éloignées, pour que la digestion des derniers alimens qu'on a pris soit absolument faite. Car dans l'ordre naturel l'ex-



pulsion des gros excréments ne doit se faire qu'après l'entière digestion , & cela non-seulement pour la commodité de rejeter les restes inutiles de cette opération ; mais même afin que la dernière ne soit pas troublée par la première ; car autre est le mouvement des intestins de ces mêmes organes *érigés* pour l'expulsion des excréments ; ces deux actions ne sont pas faites pour être *synchrones*. M. *Locke* a donc fort mal choisi l'heure de cette excréation , lorsqu'il conseille d'y exciter les enfans immédiatement après le repas. Voyez son Chapitre premier *sur l'Education des Enfants*.

*L'Air.*

LES hommes ont reconnu dans tous les tems l'utilité générale pour la conservation de la santé , du grand Air comme tel ,

c'est-à-dire , de l'air libre , ouvert , ou souvent renouvelé. Mais c'est dans ces derniers tems & surtout par les travaux de M. *Hales* que nous avons été instruit de la nature des vices , qu'il contractoit par l'action des différentes vapeurs qui s'y mêlent. La transpiration des animaux , celle du poumon surtout qui est plus chaude & plus abondante que celle de la peau , détruit singulièrement l'élasticité de l'air , & le rend par conséquent inutile à la respiration , par la raison même qu'il a été respiré un certain tems. C'est pour remédier à cet inconvénient que plusieurs Sçavans illustres , tels que MM. *Duhamel*, *Désaguliers*, *Hales*, &c, se sont exercés dans ces derniers tems à inventer différens moyens de renouveler l'air dans les endroits où il *stagne* naturellement , & qui sont destinés à être habités par un grand nombre

d'hommes , comme les Hôpitaux, les lieux d'assemblée des différentes Compagnies , les Temples , les Salles de Spectacles , &c. Mais un expédient plus simple & plus à la portée de chaque Particulier , plus applicable à tous les cas , c'est de ne pas se tenir trop long-tems dans un lieu renfermé , de prendre souvent le grand air , & même celui de la campagne , autant qu'il est possible. Cette règle dont l'utilité est évidente dans tous les tems de la vie , est encore plus essentielle pour les Enfans. 1°. Parce qu'étant plus délicats , ils sont encore plus exposés aux suites funestes de la pratique contraire. 2°. Parce que les hommes faits , trouvent communément dans les affaires ordinaires de la vie , ou dans l'intérêt même de leurs plaisirs , des occasions assez fréquentes de prendre l'air , qui n'existent pas de même

me pour les enfans , à qui nous devons l'ordonner par conséquent plus particulièrement , à titre de régime , ou de pratique utile à leur santé.

L'air blaffard , bouffi , *débile* , mal-sain , en un mot , des enfans de Paris , surtout parmi le peuple , le Marchand & le petit Bourgeois , chez qui les enfans restent presque toujours renfermés autour de leur mere , qui n'a ni le tems ni la commodité de les mener promener , qui ne sçauroit comme dans les campagnes & dans les petites villes , les exposer dans les rues & sur les places ; cet état , dis-je , foible & mal-sain de ces enfans , ne prouve que trop évidemment , combien leur est nuisible l'habitude d'habiter des lieux fermés , & sur tout les lieux-bas , des arrières - boutiques ; car ces dernières demeures font encore plus marquées par l'aspect plus

malade de leurs jeunes habitans ; circonstances qui servent à distinguer le mauvais effet de l'air renfermé , ou seulement renouvelé par l'air, presque aussi infecté, d'une cour sale , ou d'une rue bourbeuse , d'avec ceux de l'ennui & du défaut d'exercice qui sont deux autres causes , qui ne concourent aussi que trop efficacement à la mauvaise constitution des enfans dont nous parlons , & peut-être même à leur défaut de génie , observé depuis long-tems. Qu'on fasse donc vivre , autant qu'il sera possible , les enfans dans un air pur , ouvert , ou souvent renouvelé ; le précepte n'en sçauroit être trop recommandé.

C'est aux constitutions de l'air que se rapporte la considération du froid & du chaud , du vent , des pluies , en un mot , de toutes les vicissitudes des saisons.

La règle de familiariser les en-

fans avec toutes les incommodités qui en dépendent, quoiqu'utile en soi, mérite pourtant d'être un peu modifiée, d'être restreinte par quelques considérations.

1°. Nous sommes tous plus ou moins exposés aux vicissitudes de l'air. La personne destinée à la vie la plus retirée ou la plus molle, la plus efféminée; la femme même, faite pour vivre le plus délicatement dans le sein des commodités les plus recherchées, vivra nécessairement dans une atmosphère, dont la température variera quelquefois, même assez subitement pour qu'elle n'en puisse pas prévoir le changement, ou prendre les précautions nécessaires pour n'en recevoir aucune atteinte.

2°. Il est sûr qu'on peut acquérir, par l'habitude, la faculté de ne pas souffrir de ces changemens, & qu'à force de s'en préserver avec trop de soin, on contracte l'habi-

tude contraire, qui est celle de ne pouvoir plus s'y exposer sans danger. Il est donc utile, pour tout le monde, d'être disposé dès l'enfance ( car il n'est plus tems lorsqu'on est parvenu jusqu'à un certain âge) à pouvoir supporter toutes ces vicissitudes de l'air sans péril pour la santé, sans douleur même, & sans aucune incommodité actuelle.

3°. L'unique moyen d'endurcir les enfans contre ces maux, c'est de les y exposer de bonne heure :

- 1°. Ayant toujours égard à leur complexion plus ou moins vigoureuse.
- 2°. Selon le genre de vie que demande leur sexe, leur condition, l'état auquel on les destine.
- 3°. Selon la rigueur du climat qu'ils doivent habiter, enforte que, si c'est une pratique très-salutaire dans le pais du Nord, que celle de laver la tête, les pieds & les mains des enfans avec de l'eau froide ; cette même pratique seroit inuti-

le, peut-être nuisible, en Espagne ou dans nos Provinces Méridionales. Nous établirons pourtant qu'il est très-utile en général de se prémunir par l'habitude, contre les vicissitudes des saisons, afin de pouvoir sans danger en supporter les changemens les plus extrêmes; parce qu'il n'en est pas des accidens qui exposent à essuyer ces changemens, comme de ceux qui forcent à faire un repas à une heure inaccoutumée, qui réduisent à des alimens grossiers, ou à un mauvais lit. Il est des ressources pour la plus grande partie des hommes contre ces derniers inconvéniens, au lieu qu'il n'en est presque point contre ce premier, pour quiconque ne se condamne pas à un train de vie uniquement occupée du soin de se garantir des injures du tems.



*Le Sommeil.*

Nous avons déjà observé que le sommeil étoit l'état presque naturel de l'enfant nouveau-né; nous avons remarqué aussi combien le sommeil, favorable dans tous les âges à toutes les fonctions naturelles & vitales, étoit propre chez les enfans à disposer leur corps à la nutrition & à l'accroissement. Tous les tems de l'enfance sont marqués par le même besoin de dormir & par la même pente au sommeil; *tout est couchette & matelats* pour les enfans, dit quelque part *la Fontaine*; ce besoin & cette pente ne diffèrent que du plus au moins dans les différens âges des enfans, & sont proportionnels à leur accroissement plus ou moins sensible, plus ou moins rapide; enforte que de même qu'il est certain que les progrès de l'accroisse-

ment deviennent moins considérables à mesure que l'enfant avance en âge, de même l'enfant de quatre ou cinq ans est moins dormeur & a moins besoin de sommeil que l'enfant à la mammelle; l'enfant de huit à neuf ans, moins que celui de cinq, & ainsi de suite jusqu'au terme de son accroissement absolu. Quelque caché que soit pour nous l'ordre des causes, selon lequel ces deux phénomènes de l'œconomie animale sont liés entre eux, leur rapport n'en est pas moins réel.

Le sommeil est nécessaire aux enfans déjà un peu forts, à un nouveau titre. Les enfans se donnent communément beaucoup de mouvement, courent, sautent, s'agitent, ne sont jamais dans la même place, ils se disposent au sommeil par la fatigue & se le rendent ainsi plus nécessaire.

C'est donc d'après l'expérience,  
B b iij

& d'après ces deux vûes , ( celle de ménager l'accroissement du corps des enfans , & celle de réparer leurs forces dissipées , à un certain âge , par le mouvement ) qu'on peut établir l'utilité du sommeil pour les enfans. M. Locke est entré , sur cette matière , dans un détail très-suffisant , dont nous allons extraire les points les plus essentiels. ( a ) Nous ferons ici la même observation que nous avons

\* De tout ce qui paroît mou , efféminé , il n'y a rien que l'on doive permettre aux enfans avec plus d'indulgence que le sommeil. En cela seul il faut les laisser satisfaire pleinement ; car il n'y a rien qui contribue plus que le sommeil à l'accroissement & à la santé des enfans. La seule chose qu'on doit faire à cet égard , c'est de déterminer quelle partie des vingt-quatre heures qui composent le jour , ils doivent employer à dormir , ce qu'il est aisé de résoudre par cette seule remarque : *Qu'il est très-avantageux aux enfans de s'accoutumer à se lever de bon matin.* Il n'y a rien en effet de meilleur pour la santé ; & celui qui par un usage constant , se sera fait une habitude de se lever matin sans peine durant sa jeunesse , n'aura garde de dissiper la meilleure & la plus considérable partie de sa vie à dor-

faite plus haut, à propos de l'heure irrégulière des repas des enfans. Ces fréquens changemens de la position de la tête des enfans que *M. Locke* veut qu'on mette tantôt

mir ou à se dorloter dans un lit, lorsqu'il sera homme fait. Or si vous voulez que vos enfans se lèvent de bon matin, il faut que vous leur fassiez prendre la coutume de s'aller coucher de bonne heure. Par ce même moyen vous les accoutumerez à éviter les débauches du soir si dangereuses & si nuisibles à la santé: car lorsqu'on se retire de bonne-heure chez-soi, l'on trouve rarement l'occasion de s'abandonner à ces sortes d'excès; par-là, je ne veux pourtant pas dire qu'un enfant devenu grand, ne doive jamais se trouver en compagnie après huit heures du soir, ni causer avec ses amis, le verre à la main, jusqu'à minuit. Cela est inévitable en certaines rencontres. La seule chose que j'ai dessein de vous recommander ici, c'est que par la manière dont vous conduirez votre enfant durant sa première jeunesse, vous l'empêchiez, autant qu'il est possible, de tomber dans ces inconvéniens; & vous n'aurez pas gagné peu de chose, si votre enfant ayant contracté une espèce d'aversion pour les longues veilles, par l'habitude que vous lui aurez fait prendre de se coucher de bonne heure, cela l'oblige à éviter souvent ces parties de plaisir & à ne les proposer que rarement. Que si vos soins n'étoient pas suivis d'un si grand succès, mais que l'oc-

plus haute tantôt plus basse, sont recommandés dans une vûe bien éloignée & pour une utilité bien fortuite, tandis que ces changemens, & sur-tout la situation de

caution & la compagnie, victorieuses de la coutume l'engageassent à vivre comme les autres dès qu'il auroit une vingtaine d'années, il est toujours bon d'accoutumer un enfant jusqu'à ce tems-là à se lever matin & à se lever de bonne-heure, pour le bien présent de la santé & pour d'autres avantages qui lui en reviennent. Quoique j'aie dit qu'il faudroit accorder aux enfans une grande liberté par rapport au sommeil, jusqu'à les laisser dormir autant qu'ils veulent, lorsqu'ils sont petits, je n'entends pas par là que cette liberté doive leur être continuée pour toujours, à mesure qu'ils deviennent grands. Mais il n'est pas aisé de déterminer précisément quand il faudroit commencer d'abrèger leur sommeil; si l'on devoit le faire quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans, de dix, ou en quelque autre tems. Il faut pour cela avoir égard à leur tempérament, à leurs forces, à leur constitution particulière. Mais je crois que s'ils sont trop grands dormeurs, il seroit à propos de commencer entre la septième & la quatorzième année de leur âge, à les réduire par degrés à huit heures de sommeil, ce qui en général suffit à des personnes faites, qui sont en bonne santé. Or si vous avez accoutumé votre enfant, comme vous devriez, à se le-

la tête basse, sont des maux réels qui peuvent au moins déranger le sommeil des enfans. 2°. Si l'on a contracté l'habitude de dormir la tête haute, dans quel cas peut-on

ver constamment de bon matin, il sera aisé de le corriger du défaut de garder trop long-tems le lit; car la plupart des enfans sont assez portés d'eux-mêmes à abréger ce tems, par la passion qu'ils ont de passer la soirée en compagnie: il est vrai que si l'on n'y prend garde, ils se dédommageront le matin du sommeil qu'ils auront perdu le soir, ce qu'on ne doit absolument pas leur permettre. Il faudroit les faire lever constamment le matin à leur heure ordinaire, mais toujours en prenant soin de ne pas les éveiller trop brusquement, ou avec un son de voix trop fort ou trop perçant, ou en frappant tout d'un coup leurs oreilles, de quelque autre bruit trop violent\*;

\* Le Traducteur François ajoute au texte de M. Locke un passage de Montagne que le Lecteur sera bien aisé de retrouver ici: *Mon Pere, ajoute ce dernier Auteur, avoit été conseillé de me faire goûter la science & le devoir, par une volonté non forcée & de mon propre désir, & d'élever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les éveiller le matin en sursaut & de les arracher au sommeil, auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes, tout-à-coup & par violence; il me faisoit éveiller par le son de quelque instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servit.* Essai de Montagne, Liv. I. Chap. XXV.

manquer des moyens de se faire un oreiller ? Quant au précepte général de ne pas se réduire par l'habitude, à la nécessité d'avoir un lit mol & un oreiller bien placé, ou

cela épouvente trop souvent les enfans & leur fait beaucoup de mal. Et qui est-ce qui n'est pas déconcerté, si par quelque soudaine allarme, il vient à être éveillé tout d'un coup d'un profond sommeil ? Lors donc que vous voulez éveiller un enfant, commencez par l'appeller d'une voix basse, & le secouer d'une manière délicate, afin de le tirer peu à peu de son assoupissement, en le traitant toujours doucement, & de fait & de parole, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait revenu à lui-même. Quand il a mis une fois ses habits, vous êtes assuré qu'il est entièrement éveillé ; on cause une assez grande peine à un enfant quand on vient interrompre son sommeil, quelque doucement qu'on le fasse ; c'est pourquoi l'on devrait bien prendre garde de n'y pas joindre quelque autre action rude, & surtout qui pût lui donner de l'épouvente.

Il faut que les enfans soient couchés durement, sur des matelats, plutôt que sur des lits de plume. Un lit dur fortifie les membres ; un lit mollet où l'on s'enfvelit chaque nuit, dans la plume, fond & dissout pour ainsi dire tout le corps ; ce qui cause souvent des foiblesses & est comme l'avant-coureur d'une mort prématurée. Les reins enveloppés trop chaudement, engendrent souvent la pierre. Les lits de

à l'alternative de ne pas dormir ; on ne peut sans doute qu'en recommander la sagesse & l'utilité ; mais il faut accoûtumer les enfans à se passer d'un bon lit, en les cou-

duvet causent plusieurs autres incommodités , & ce qui les produit toutes , une complexion delicate & valétudinaire. D'ailleurs celui qui est accoutumé à coucher durement chez-lui, ne perdra pas le sommeil faute d'un lit mou , & d'un oreiller bien placé , durant ses voyages que le dormir lui est le plus nécessaire : c'est pourquoi je crois qu'il seroit à propos de faire le lit des enfans de différentes façons ; que tantôt on leur mit la tête plus haute , & tantôt plus basse , afin qu'ils ne fussent pas réduits à se ressentir du moindre petit changement , à quoi ils ne peuvent qu'être exposés lorsqu'ils ne sont pas destinés à coucher toujours dans la maison de leurs parens , & avoir toujours une servante à leurs côtés , pour ranger leurs hardes & les bien couvrir dans le lit. Le sommeil est le plus excellent cordial que la Nature ait préparé pour l'homme. Si on en perd l'usage , l'on s'en ressent infailliblement , & celui-là est bien malheureux , qui ne sçauroit prendre ce charmant breuvage , que dans la belle coupe dorée de sa mere , & non dans une tasse de bois. Qui peut dormir d'un profond sommeil avale ce cordial : & il n'importe que ce soit sur un lit mollet ou sur le plancher. C'est le sommeil qui est la seule chose nécessaire.



302 *Essai sur l'Education*  
chant constamment dans un lit dur  
& non pas en les exposant à des  
changemens incommodes, fati-  
gans, & même nuisibles.

*Le mouvement & les affections de  
l'ame, ou les exercices, les jeux,  
les passions, & les instructions.*

Les jeux des enfans qui appar-  
tiennent au mouvement, ou qui  
n'exercent que leurs corps, doi-  
vent être essentiellement distin-  
gués de ces autres jeux qui n'oc-  
cupent que l'ame, qui sont du re-  
fort de la mémoire, de l'imagina-  
tion, & quelquefois même d'une  
discussion assez réfléchie. Les cour-  
ses, les sauts, les luttés, les dif-  
férens jeux d'exercice, l'imitation  
de la chasse, de la guerre, de quel-  
ques arts pénibles, dont les en-  
fans se font des amusemens, sont  
de la première classe. Les jeux qui  
consistent à observer quelques re-

gles de caprice , à être alerte sur quelque signe dont on est convenu , à résoudre certaines questions , en un mot la plûpart des jeux à gages que les enfans jouent dans la chambre ou sur leur chaise ; l'imitation des arts sédentaires , les contes faits ou écoutés , les échets , les dames , le trictrac , les autres jeux , proprement dits , qu'on permet ordinairement aux enfans , sont de la seconde classe.

Cette distinction est d'autant plus essentielle , qu'elle sert à fonder les règles suivant lesquelles il faut disposer les jeux des enfans.

Nous supposons que la nécessité des jeux est reconnue pour les enfans , & en effet , cette nécessité est évidente. L'ame a toujours besoin d'images & d'images renouvelées ; or il n'est que deux moyens de changer la scène qui l'occupe. Le premier , c'est de lui procurer une succession rapide de

sensations (a). Le second, de combiner de différentes façons un petit nombre d'idées, reçues dans un court espace de tems, soit entre elles, soit avec celles que fournit la mémoire, en un mot, méditer ou rêver. Les enfans ne sont pas propres à cette dernière opération, les leçons qu'on leur fait à un cer-

\* Nous observerons ici en passant que les sensations des enfans doivent être proportionnées à la délicatesse de leurs organes. La perfection du goût & de la santé, dépend autant du choix des sensations que la clarté des idées dépend de la signification des mots:  
 » Quant aux opérations de l'ame, dit M.  
 » l'Abbé de Condillac, les enfans en distinguent également les noms pourvu qu'elles  
 » soient simples, & que les circonstances tournent leur réflexion de ce côté; car on voit  
 » par l'usage qu'ils ont de ces mots, *oui, non, je veux, je ne veux pas*, qu'ils en saisissent  
 » la vraie signification.

» On pourroit en jouant avec les enfans, continue le même Auteur, donner aux opérations de leur ame tout l'exercice dont elle est susceptible, si, comme je viens de le dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourroit même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand par la suite, l'âge

tain

*Médicinale des Enfans.* 305  
tain âge, & qu'ils ne reçoivent que  
par un travail qui approche assez  
de la méditation, quoiqu'heureu-  
sement cette opération ne mérite  
pas absolument un pareil nom ;  
cette opération, dis-je, ne peut  
pas subsister long-tems dans des  
ames peu exercées à cette conten-  
tion d'esprit, à ce travail qu'exige

» & les circonstances changeroient les objets  
» de leurs occupations, leur esprit seroit par-  
» faitement développé, & se trouveroit de  
» bonne heure une sagacité que par toute au-  
» tre méthode, il n'auroit que fort tard, ou  
» même jamais. Ce n'est donc ni le Latin,  
» ni l'Histoire, ni la Géographie, &c, qu'il  
» faut faire apprendre aux enfans. De quelle  
» utilité peuvent être ces sciences dans un âge  
» où l'on ne sçait pas encore penser ? Pour  
» moi, je plains les enfans, dont on admire  
» le sçavoir, & je prévois le moment où l'on  
» sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être  
» de leur bêtise. La première chose qu'on de-  
» vroit avoir en vue, ce seroit, encore un coup,  
» de donner à leur esprit l'exercice de toutes  
» ses opérations, & pour cela il ne faudroit  
» pas aller chercher des objets qui leur sont  
» étrangers, un badinage pourroit en fournir  
» les moyens. p. 277. *Sur l'origine des Connois-*  
*sances humaines.*

*Tome I.*

*Cc*

un jugement suivi. Quoique les enfans apprennent la plupart des choses comme des perroquets , selon l'expression vulgaire , & que ce soit précisément cette inattention qui les sauve des inconvéniens , des idées abstraites & souvent très-profondes qu'on est dans l'usage de leur inculquer dès l'enfance la plus tendre ; ce travail , quoique devenu seulement celui de la mémoire , ne laisse pas d'être un travail , un état violent auquel on ne peut plier l'ame que peu à peu , & qu'il faut par conséquent interrompre de tems en tems.

Que si quelqu'un doutoit des mauvais effets de l'ennui sur les enfans , ou de ceux de leur répugnance pour certaines occupations trop opiniâtement combattue par leurs Maîtres , il n'auroit qu'à consulter l'expérience , & il trouveroit mille exemples d'enfans , non-seulement abrutis par ces deux seules

causes, mais même amaigris, exténués, réduits à une langueur mortelle.

La nécessité des jeux étant donc reconnue, les préceptes Médecinaux, sur cette partie de la Diète des enfans, peuvent se réduire à ceux-ci.

1°. Les enfans fort jeunes & qui ne reçoivent encore aucune instruction réglée, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, par exemple, ne doivent avoir d'autre affaire que celle de leurs petits jeux. Mais afin de rendre cette unique affaire utile à la formation de leur esprit, & pour l'empêcher de nuire à l'accroissement de leur corps foible & délicat, il faut ne permettre aux enfans à cet âge, que des jeux de la seconde classe. Le mouvement du corps n'est pas fait encore pour eux, du moins, ce mouvement violent que supposent les exercices; un peu de promenade leur

fuffit , & il est d'ailleurs très-utile d'exercer leur ame par l'attention, les légers efforts de la mémoire, & l'espèce de sagacité que ces jeux demandent.

2°. Les enfans qui ont déjà des Maîtres , qui reçoivent diverses instructions , doivent au contraire ne connoître plus d'autres jeux que ceux dont l'exercice est le principal objet ; d'abord , parce que leur ame est plus délassée , sans comparaison , par l'interruption absolue de tout travail , que lorsqu'elle ne fait simplement que changer d'objet , & d'ailleurs , parce qu'à cet âge le corps des enfans a déjà besoin d'un certain mouvement ; qu'il est tems de commencer à l'affermir & à lui procurer une certaine force que l'action habituelle des muscles est très-propre à donner ; qu'il est bon de favoriser une détermination des humeurs excrémentitielles vers les

couloirs de la peau , & de rendre cette peau aussi propre qu'il est possible à une abondante *transpiration*. L'abondance de cette excretion est non-seulement d'une utilité actuelle très-considérable chez les enfans qui sont d'une complexion lâche & humide , & d'ailleurs communément voraces ; mais encore d'une conséquence infinie pour le cours entier de la vie : car l'habitude peut disposer la peau à ses fonctions , comme les autres excrétoires à celles qui les concernent , ainsi que nous l'avons observé plus haut en parlant du ventre , &c.

Mais il est un excès à éviter dans les exercices des enfans : s'il est immodéré , outre qu'il peut épuiser leurs forces & leur causer actuellement des maladies , il produira sur leur corps cette espèce de changement que le travail opère sur les corps des Païsans qui



s'y livrent de très-bonne heure. Leurs membres se fortifieront, se durciront, vieilliront avant le tems, & par conséquent ne prendront pas tout leur accroissement, de pareils enfans seront petits, trapus, *ragots*.

Il faut encore proportionner l'exercice des enfans sur leur état futur ; car c'est une considération que nous ne perdons jamais de vûe : l'enfance du guerrier doit être plus *agissante*, celle de l'homme de lettres plus *pensante*, quoique toujours sobrement.

3°. Les jeux des jeunes Demoiselles ne doivent être presque (comme ils le sont en effet assez ordinairement) que des jeux sédentaires. Il seroit pourtant utile de faire quelque changement à leur façon de vivre à cet égard, qui est communément trop peu active pour les corps. Si elles se donnoient plus de mouvement,

elles pourroient y perdre quelques-unes de ces graces qui dépendent de la fraîcheur du teint , de l'embonpoint , de la délicatesse de la peau ; mais elles y gagneroient infailliblement , outre les avantages d'une santé plus constante , une certaine force qui leur donneroit ce port dégagé , cet air vif & agile qu'on voit avec tant de plaisir chez les femmes des provinces , où le peuple est sauteur & danseur , où les filles mêmes s'exercent à la course & à d'autres exercices de cette nature , comme chez les Basques , dans le bas Languedoc , en Provence , en Alsace , &c.

Au reste , il faut empêcher avec soin les enfans qui se sont échauffés & mis en sueur par quelque exercice violent , de se coucher par terre , de se donner de l'air froid , ou de boire de l'eau fraîche. Les dangers de cette pratique sont prouvés par trop d'exemples , pour

que nous devons entrer dans aucun raisonnement qui pût les démontrer.

*Les affections de l'Ame.*

La Médecine-pratique considère les affections de l'ame sous deux points principaux , ou entant qu'elles peuvent être ménagées comme des remèdes capables de produire des changemens vraiment corporels dans l'œconomie animale ; car lorsqu'il s'agit de modifier, d'altérer ou de combattre les passions les unes par les autres, de produire des changemens immédiats dans l'ame, de la remuer par des secours moraux, en un mot ; nous devons convenir que cet objet n'est pas proprement Médicinal ; le Médecin ne laisse pourtant pas que d'avoir recours quelquefois à ces ressources, dans la curation, par exemple, des maladies

ladies mélancholiques qui pervertissent le jugement, au point de faire croire aux malades qu'ils ont l'estomac rempli de grenouilles; que leur corps est un verre fragile; qu'ils craignent d'être chassés par les chiens, &c. Car c'est par des stratagèmes utiles qu'on réussit souvent à les tirer de ce triste état; mais ce sont toujours des secours, pour ainsi dire, étrangers, que le Médecin employe dans ces cas.

L'effet vraiment Médicinal des affections de l'ame est donc un changement corporel, une action vraiment Physique. C'est dans ce sens qu'on peut avancer que les plaisirs, la gayeté qu'ils entretiennent, la quiétude de l'ame, &c, sont très-favorables à la santé; ou que les liqueurs spiritueuses, le café, l'exercice, des évacuations ménagées à propos guérissent une mélancholie noire, un ennui spontané, un affaissement de l'ame

qu'on voit quelquefois résister à tous les secours moraux.

Considérons d'abord les passions des enfans sous le premier point de vûe Médicinal, & voyons quel est l'état de leur ame, soit habituel soit différemment modifié par les objets extérieurs, qui est utile à leur santé; & quel est au contraire celui qui lui est évidemment nuisible.

Nous avons déjà observé que la gayeté & l'éloignement de toute occupation rebutante, étoit très-favorable à la santé des enfans; nous pouvons ajouter que l'indépendance, la faculté de primer, de faire respecter leurs volontés & leurs caprices, la dissipation, l'espièglerie, l'inapplication, la hardiesse, &c, contribueroient au bien être du corps par le même mécanisme; ensorte que si un homme n'étoit destiné qu'à être un animal sain, ce seroit, sans contredit, en

laissant un enfant croître & se former au gré de ses mouvemens naturels, sans règles, sans préceptes, sans châtimens, qu'on réusfiroit, tout étant d'ailleurs égal, à en faire l'homme, ou pour mieux dire, l'automate le plus vigoureux qu'il seroit possible, pourvû toutefois qu'on l'accoutumât de bonne heure à l'exercice, au degré de fatigue proportionné à sa force, &c. Mais comme les devoirs de la religion qu'il doit observer, & ceux de la société à laquelle il (a) est destiné, exigent le sacrifice ou du moins l'usage le plus sagement ménagé de la plupart de ces passions, c'est à un Gouverneur prudent & éclairé à balancer les avantages & les inconvéniens de chacune de ces passions, tant par

\* Les différentes sociétés dans lesquelles on doit vivre, en poussant les choses plus loin, exigent une différente éducation. Voyez *l'Essai des Loix*.

rapport au bien propre de leur élève , que par rapport à ce qu'il doit à Dieu & à la société. Cette discussion n'appartient pas au Médecin , qui sçait pourtant fort bien, comme bon citoyen, que les avantages généraux de la société doivent toujours passer avant l'utilité particulière des membres qui la composent. Les fonctions du Médecin se bornent donc à cet égard à faire germer & à conserver les dispositions qui n'ont aucun danger moral , comme la gayeté , le courage , &c ; & cela par des secours Physiques , par les jeux , la promenade , les bains , les exercices , ménagés à propos ; par le soin des digestions , du sommeil , &c ; & à écarter les affections contraires , la timidité , la morosité habituelle , &c.

Quant aux passions , considérées sous le second aspect , c'est-à-dire , comme remèdes , nous nous

contenterons de faire observer leur utilité à ce titre par un petit nombre d'exemples tirés de quelques usages assez familiers. Personne n'ignore, par exemple, qu'on guérit les enfans de l'incontinence d'urine nocturne par la crainte des châtimens, qu'on remédie à une pesanteur *maladive*, par l'appaïs du plaisir, par la curiosité excitée à propos, par l'émulation d'imiter la vive activité des enfans du même âge. Nous avons déjà observé que l'attrait d'un déjeuné, l'impatience des petits jeux, les promesses de quelques récompenses, &c, sont autant de moyens, dont on se sert avec succès, pour procurer aux enfans l'habitude salutaire d'aller assez souvent à la garde-robbe.

Enfin, nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière. Le peu que nous venons d'en dire suffit pour marquer les limites qui



doivent circonscire l'Education  
vraiment *Médicinale* des enfans,  
& pour fixer les points d'où doi-  
vent partir & où doivent se réunir  
les Observations Médicinales &  
les progrès de l'art sur cette partie  
qui ne nous paroît qu'ébauchée  
& très-digne pourtant d'être ap-  
profondie avec plus de soin.



---

---

CHAPITRE III.

*De l'habillement des Enfans.*

**N**OUS n'examinerons pas ici les idées de quelques Auteurs qui ont prétendu que la nature avoit destiné les hommes à aller nus comme les animaux, ou du moins qu'il leur seroit aisé de s'accoutûmer aux injures de l'air dans toute sorte de climats ; nous nous contenterons d'exposer les motifs qui semblent avoir déterminé les hommes à se couvrir & à préférer un habillement à un autre.

Les Livres Sacrés , en nous rapportant l'histoire de nos premiers parens déchus de l'état d'innocence , nous apprennent l'origine de la modestie & de la pu-

D d iij

deur, & par conséquent le principe de l'art de se couvrir qui n'en est qu'une suite. Mais la décence n'a dû porter les hommes qu'à se couvrir tout simplement ; le choix des habillemens a donc eu d'autres motifs. Les habitans des pais froids ont été forcés d'avoir des vêtemens plus pesans & plus chauds. Il a fallu des habits convenables à l'état de laboureur, d'artisan, de soldat, aux hommes faits, au beau sexe, aux enfans. Le luxe, la nécessité de cacher des défauts naturels, l'air de ressemblance ou les rapports qui se trouvent entre les desirs, les caractères & les passions des hommes & leur façon de s'habiller, ont donné lieu à toutes les modes qui se sont répandues à cet égard dans le monde, & qui sont aussi singulières & aussi variées que les goûts de chaque nation & de chaque particulier ; diversité qui con-

tribue à l'entretien de la vie civile , du commerce & de la société.

Un tableau qui représenteroit sous un même point de vûe les différens habillemens de tous les peuples , seroit digne de la curiosité des esprits les plus philosophes. On y verroit , tout à la fois , ce que la nécessité , l'industrie , la bizarrerie & la raison leur ont dicté à cet égard. On y verroit les progrès des arts , les effets du génie , les images des passions , les suites des préjugés , les différentes idées , en un mot , qu'ils ont eûes du bon & du beau , de l'utile , de l'agréable & du superflu.

Mais l'utilité & la nécessité Médicinale des habillemens doit être notre seul objet. Que les Indiens ornent donc leur visage & leur corps des plumages de différens oiseaux ; que d'autres

peuples se fassent des scarifications aux jouës , au front , & qu'ils applatissent leur nez , qu'ils arrachent leurs dents & leurs sourcils , qu'ils peignent leurs yeux & leur corps de différentes couleurs; toutes ces variétés , qui sont le fruit du caprice , ne sont point de notre ressort. Nous ne parlerons pas même des changemens singuliers & incroyables que les peuples , qui ont habité le même climat , ont fait à leurs habillemens. Les Romains divisoient les Gaulois , en Gaulois portant robbe , & en Gaulois habillés à peu-près comme nous , *Gallia togata* & *Gallia braccata*. Chaque province , chaque ville , chaque village même , sur-tout dans les pais méridionaux , a sa façon de s'habiller.

Mais est-il nécessaire que nos enfans soient vêtus ? Quel est le vêtement le plus favorable à la bonne position & à l'accroisse-

ment de leurs membres, à l'action de l'air, &c. ? Voilà ce que les Médecins doivent examiner avec la dernière attention ? Voilà ce qui peut leur faire trouver le moyen de conserver la santé des citoyens.

Les loix de l'insensible transpiration, de cette rosée continuelle qui sort de notre corps, & dont les Modernes connoissent mieux que les Anciens la nécessité, les proportions, la marche & le danger, doivent nous prescrire la méthode de nous couvrir la plus propre à l'entretenir & à la favoriser, sans que les organes internes en reçoivent aucune atteinte.

Or c'est une erreur d'imaginer que les habillemens les plus pesans & les plus chauds provoquent ou facilitent la transpiration. La peau, qui a besoin d'une certaine liberté pour exercer ses fonctions, se trouve alors trop gênée ; l'air doit se renouveler continuelle-

ment, & d'une manière imperceptible dans l'atmosphère qui touche immédiatement notre corps, il donne du ton au tissu de la peau, qui se relâche, qui s'imbibe de fucs nuisibles lorsqu'elle est trop échauffée, lorsqu'on retient sur sa surface la matière de la transpiration dont elle s'étoit déjà déchargée.

On peut donc avancer qu'en général il y a du danger à se trop couvrir, & qu'il est plus avantageux, pour la santé, de porter des habits un peu légers, afin de ne pas empêcher notre corps de participer, jusqu'à un certain point, aux variations de l'air, qui ne nous deviennent pernicieuses que par la mauvaise coûtume où nous sommes d'échauffer trop nos corps; ces variations ont leur utilité, elles ne nuisent pas aux fleurs, aux plantes les plus tendres, aux animaux les plus délicats. Les soins

mal entendus qu'on a pris de notre enfance, nous ont rendu trop sensibles à ses impressions. On apperçoit ici les avantages qu'ont les habitans de la campagne sur ceux des villes. La foiblesse, la délicatesse & la mollesse de ces derniers sont des suites évidentes des soins trop scrupuleux qu'ils prennent de se trop couvrir, & d'habiter des endroits chauds, extrêmement favorables au développement de toute espèce de pourriture. Les Habitans de la campagne au contraire, accoutumés dès leur enfance au froid, au chaud, aux changemens des saisons, aux variations les plus rapides de l'air, n'en ressentent presque aucune incommodité. Leur peau n'étant affaissée ni par le poids & la chaleur des habits, ni par la paresse & l'inaction, acquiert une élasticité plus permanente. Au lieu de passer comme



font les habitans des villes d'un habillement trop fourré en hyver, à un habillement trop léger en été, les paisans sont presque toute l'année également couverts. Ce n'est aussi qu'en gardant ce juste milieu qu'on peut se flatter d'entretenir sa transpiration, ses forces & son embonpoint.

Mais les enfans sont encore plus susceptibles que les adultes des effets pernicioeux de la chaleur & du froid; leur constitution tendre, & sur-tout la façon de les élever trop délicatement, les expose bien davantage aux impressions de l'air. Personne n'ignore que les fleurs précoces, exposées au midi, & échauffées toute la journée par l'ardeur du Soleil, sont plus sujettes à la gelée de la nuit que celles qui regardent le nord; il en est à peu-près de même des enfans cultivés avec trop de soin; le moindre changement de l'air leur

fait éprouver quelque révolution. Les peres & les meres ne doivent donc ni trop couvrir leurs enfans en hyver ni trop peu en été. Leurs habits doivent être un peu légers dans toutes les saisons, & la fanté de leurs corps exige qu'ils s'accoutument de bonne heure aux intempéries de l'atmosphère qui les entoure. Les oiseaux ne sont-ils pas échauffés en hyver par les mêmes plumes qui les couvrent en été? Il est vrai que leur plumage est plus touffu dans la saison du froid, qu'il ne l'est dans toutes les autres; mais la différence est bien légère.

En suivant donc les règles de la nature & de la raison, on doit toujours proportionner la pesanteur du vêtement à l'âge, aux degrés des forces musculaires & du tempérament plus ou moins robuste des enfans. Il arrive quelquefois que les plus foibles ont

besoin d'être un peu plus couverts ; mais en général les plus forts doivent porter des habits plus pesans. La Médecine fournit des règles à peu-près semblables à l'égard des habillemens des adultes ; mais nous ne devons parler ici que de celles qui regardent les enfans. Passons à la qualité de l'étoffe qu'on doit appliquer immédiatement sur la peau. Les Anciens, chez qui le fin lin étoit peu commun, portoient des tuniques de laine. Les Orientaux sont encore dans cet usage. On se sert plus généralement de la toile dans les autres païs. Chacune de ces étoffes a ses avantages particuliers. La laine un peu fine me paroîtroit plus convenable aux enfans qui ont assez communément la peau rude, sèche, sujette à de légères gersures qui proviennent d'une transpiration trop aqueuse. Cette étoffe est plus huileuse, plus émol-  
liente,

liente, plus *douillette* que la toile; elle a plus de rapport avec toutes les couvertures que la nature a ménagées aux différens animaux, & qui les échauffent autant par une espèce de graisse, dont elles sont imbibées, qu'en interceptant l'attouchement immédiat de l'air. La toile de lin est plus sèche, plus convenable aux peaux grasses, huileuses, humides & relâchées. C'est sur ces principes qu'on doit se fixer pour l'application des étoffes sur la peau, pour le choix de la laine ou de la toile, &c.

Je finirai cet article en rapportant les circonstances de l'enfance de Henri IV. qu'une tradition plus fidèle, à cet égard, que les écrits de nos Historiens, nous a conservées. Jeanne d'Albret ayant perdu plusieurs enfans élevés avec des attentions & des précautions singulières, confia le jeune Henri à ses Médecins, qui lui conseillè-

rent de l'envoyer chez un Païfan des environs de *Pau*. Il y fut effectivement nourri, élevé, soigné, habillé comme un fils de la maison, couvert seulement de quelques haillons, conformes à l'état de son pere nourricier. C'est là qu'il devint fort, vigoureux, robuste, agile, infatigable; c'est là que se forma ce corps qui logeoit une si belle ame. Ce n'est pas là le seul Prince & Héros que la France a dû au secours de la Médecine.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la quantité, du poids & de la qualité des différentes couvertures qui doivent garantir le corps des injures de l'air, & préserver la peau du séjour des humeurs qu'elle transpire sans cesse. La façon dont on les applique mérite des réflexions particulières. Ce que nous allons dire sur les *Corps* qui sont la partie la plus importante de l'habillement des enfans,

a quelque liaison avec les précautions qu'on doit prendre pour ne pas les blesser ou les gêner en les emmaillotant.

On connoît assez généralement la structure des corps & leur usage. On sçait qu'ils sont faits avec de la baleine, de la corde, & qu'ils sont plus ou moins solides; mais on ne sçait gueres l'origine de ces fourreaux. Auroient-ils quelque rapport avec les armures & les corselets des anciens guerriers? Auroit-on voulu, par cet habillement, plier de bonne heure la jeunesse à toute sorte d'exercice militaire? C'est ce qui paroît peu vrai-semblable, sur-tout lorsqu'on vient à considérer que les jeunes filles ont été de tout tems les victimes d'une pratique aussi gênante. Il est plus naturel de penser que les anciens qui avoient un goût décidé pour la belle taille, pour la démarche noble, pour le port

gracieux, qui étoient exposés à se montrer en public dans leurs cirques & dans leurs arènes, ont employé ce secours pour former les hommes de très-bonne heure à tous ces avantages. Cette présomption est d'autant plus vraisemblable que les habits de cérémonie des anciens ressembloient assez aux corps dont nous parlons. Enfin, de même qu'on a emmailoté les enfans pour la commodité des femmes qui en sont chargées, on a bâti & appliqué les corps dans la même vûe pour soutenir leur robbe, & pour n'avoir pas si souvent la peine de les habiller. Peut-être même n'a-t-on d'abord porté des corps que comme une espèce de bandage propre à réparer ou à couvrir des défauts naturels? Peut-être cette précaution & cette nécessité ont-ils dégénéré en mode & en habitude?

Mais est-il essentiel pour la for-

mation & pour la bonne constitution du corps humain, de l'enfermer & de l'assujettir ainsi dans un fourreau ? C'est ce que nous allons examiner. Il faut d'abord prendre garde à l'épigastre, aux hypochondres, & sur-tout à leurs portions osseuses & cartilagineuses qui donnent attache au diaphragme, qui sont mobiles, qui doivent pourtant se fixer dans certains mouvemens de cet organe, qui est un des plus importans & des moins connus de l'œconomie animale.

Si les hypochondres sont fixés & portés vers l'intérieur ou l'axe du corps par des compressions trop solides qui les gênent, les mouvemens du diaphragme ne sçauroient être complets, tous les viscères en souffriront nécessairement. De plus, les côtes des jeunes sujets sont des arcs osseux, ou pour mieux dire, osso-cartilagineux,



mous , incapables d'une certaine résistance , qui n'ont point encore acquis leur grandeur naturelle, qui feront nécessairement dérangés dans leur accroissement , dans leur forme & dans leur solidité , s'ils sont trop fortement assujettis. Les omoplates sont destinées à glisser sur les côtes postérieurement ; les mouvemens du bras seront donc gênés si les mouvemens de ces parties , qui ne sçauroient jouer elles-mêmes , lorsqu'elles sont trop fortement appliquées ou contenues sur les côtes , viennent à l'être. Les clavicules elles-mêmes, trop écartées & retenues en arrière , perdront la courbure & l'aifance du jeu qu'elles doivent avoir. Enfin , pourquoi nous attachons-nous à des raisons fondées sur la formation des parties , & dont tout le monde ne sçauroit sentir toute la force & la solidité ? J'en appelle à des observations

que chacun peut aisément confirmer. Combien d'enfans ne voit-on pas qui sont sujets à des rougeurs au visage, à des étouffemens, à des toux, à des vomissemens dûs à cette gêne & à cette compression ? Un grand Anatomiste moderne \* a déjà fait sentir les inconvéniens & les abus des corps ; mais il me paroît qu'on ne profite guères des sçavantes réflexions qu'il a faites. Cet Auteur prétend, avec quelque fondement, qu'on devroit renoncer à toutes les ligatures qui gênent trop le jeu des vaisseaux & le cours des humeurs, aux jarretières, par exemple, aux boutons des manches, aux cols, &c. Il me semble pourtant que cet usage n'a des inconvéniens qu'autant qu'on en abuse. L'envie d'avoir la taille leste & bien faite, a fait imaginer les corps ; mais con-

\* M. Winslow, Mém. de l'Acad.

venons que les incommodités qui peuvent en résulter, étant fort aisées à découvrir, la tendresse des meres, toujours attentives aux plaintes & aux besoins des enfans, les auroit déterminées à les procrire. Pourquoi n'a-t-on donc pas aboli ces espèces de fourreaux ? On s'est apperçu sans doute qu'ils étoient de quelque utilité. En effet, ils sont nécessaires pour prévenir certaines difformités dont nous parlerons dans la suite de cet Ouvrage, pour les cacher, pour y remédier. Parlons seulement ici de l'état naturel & bien sain. Deux réflexions que nous allons faire, me semblent prouver qu'ils ne sont pas si nuisibles à l'accroissement des parties qu'une analyse trop scrupuleuse de leur structure pourroit le faire présumer.

1°. On peut assurer que la rectitude du corps ou celle de l'épine du dos ( en prenant pour rectitude l'état

l'état qu'elle doit avoir & qu'on  
fait être toujours plus ou moins  
éloigné de la ligne droite) est aussi  
nécessaire à la force du corps qu'à  
sa souplesse, à son agrément & à  
sa légèreté. Pour faire un effort  
considérable, il est avantageux de  
ceindre & de serrer les lombes,  
les hypochondres mêmes & l'épi-  
gastre. La coutume que plusieurs  
peuples ont eue de porter des cein-  
tures, tiroit, selon toute apparen-  
ce, son origine de cet avantage  
ou de ce besoin que la nature en-  
seigne, & que le raisonnement,  
fondé sur l'inspection & le jeu des  
parties, paroît confirmer. Une com-  
pression modérée soutient donc les  
parties, elle favorise leur jeu, au-  
gmente leur force & leur élastici-  
té. Je rapporterai ici ce que j'ai  
observé à l'égard du corps d'un  
sauteur fort agile. Il avoit les ar-  
ticulations lâches, son épine du  
dos étoit souple comme celle d'un

serpent ; mais il étoit mal fait , il marchoit mal , les jambes écartées ; lorsqu'il étoit debout un certain tems , on le voyoit chanceler ; en un mot , il étoit foible dans tous les exercices qui n'avoient aucun rapport à ses tours de souplesse & à la justesse de l'équilibre. Il est en tout un milieu raisonnable. Les parties de notre corps perdent leur jeu naturel par une direction mal entendue , par des compressions peu mesurées , par des mouvemens forcés , &c ; elles peuvent également se déranger lorsqu'elles sont livrées à elles-mêmes. Le colon , par exemple , agit contre le foye , l'estomac & la rate , il s'engage aisément vis-à-vis l'épigastre dont il distend les parties. Il est donc nécessaire de le contenir modérément ; les ceintures & les corps produisent ce bon effet. Je ne suis donc pas d'avis qu'on bannisse tout

à fait leur usage. Il s'agit seulement de ne pas gêner les aisselles, de ne pas comprimer la partie moyenne du sternum ou l'épigastre ; de les proportionner à la force & à l'âge des enfans, & de les renouveler souvent. L'industrie des ouvriers, sur cette matière, ne laisse rien à désirer, lorsqu'on veut y faire la moindre attention. Ce que nous disons des corps, doit aussi s'entendre des autres ligatures, des jarretières, des coliers, des fouliers, &c ; elles doivent toujours être appliquées avec précaution, d'une façon plutôt lâche que trop ferrée.

Enfin, notre corps, qui a été formé & nourri dans la matrice, y a toujours été modérément comprimé. Ses parties se sont parfaitement bien formées par ce ferrement gradué. De plus la nature a placé sur tous les membres des aponévroses, qui sont autant de

F ij

ligatures propres à contenir les parties, & qui nous indiquent, qu'outre la gravité de l'atmosphère, elles ont besoin de quelque autre corps qui les applique & qui les retienne doucement les uns contre les autres, afin que leurs efforts n'en puissent occasionner le dérangement. Si l'on m'objecte qu'il y a des nations entières qui n'usent point de ces bandages, je répondrai que l'habitude fait tout jusqu'à un certain point; qu'il est peu de choses absolument nécessaires dans la vie; que la plupart doivent être regardées comme indifférentes; qu'il est impossible de les proscrire dans certains pays, ou de les faire recevoir dans d'autres. Il faut encore observer que les peuples qui ne portent point de corps, sont presque toujours nus; leur peau se renforce par l'attouchement immédiat de l'air, elle acquiert une espèce de dureté

qui approche de la callosité, elle se resserre plus aisément, & sert presque autant que pourroit servir un corps à assujettir les parties intérieures. Enfin, parce qu'il y a des personnes qui marchent pieds nuds parmi les épines; parce qu'elles parviennent, à force d'exercice, à se rendre invulnérables & même insensibles à leurs pointes; auroit-on quelque droit de condamner l'usage des bas, des chaussures, &c. ?





---

---

**CHAPITRE IV.***De la différence des Sexes, & de la Puberté.*

**L**A constitution des enfans des deux sexes ne change ordinairement qu'après la chute des dents de lait, & même, pour parler plus exactement, qu'à l'âge de puberté, au tems plus ou moins anticipé de cette révolution qui termine l'enfance. En vain plusieurs Naturalistes ont prétendu que le mâle & la femelle occupoient des places différentes dans la matrice, & qu'on pouvoit dès lors connoître, par des signes sensibles, la différence de leur sexe, la nature de leur tempérament, leur degré de force, & leurs inclinations. Ceux de no-

tre siècle combattent ce système par des présomptions qui paroissent plus solides : ils soutiennent que l'embrion est , pendant les premiers tems de la grossesse , un être indécis pour le sexe ; qu'il n'est ni mâle ni femelle ; qu'il faut quelque révolution particulière pour former , d'une façon distincte , les parties de la génération \* ou pour les séparer ; qu'enfin cette union primitive , ou pour mieux dire , cette confusion des sexes dans le même individu , est la cause de l'analogie & du rapport singulier qu'on observe dans la suite entre les deux sexes.

Au lieu de nous arrêter à l'examen de cette dernière opinion ,

\* Les Anciens ont cru que ces parties qui nous paroissent si différentes à l'extérieur ne sont au fond que les mêmes organes , mais plus ou moins développés. M. Daubanton a eu sur ce sujet des idées très-ingénieuses , qu'il a appuyées de quelques nouvelles Observations. *Tom. III. de l'Histoire naturelle.*

dont les fondemens se trouvent en partie dans les ouvrages des Anciens , qui accusoient la nature d'erreur ou de foiblesse, lorsqu'elle produisoit une femelle ; nous nous contenterons d'admettre ce qui frappe nos sens, & ce qui peut être de quelque utilité Médicinale. Le mâle & la femelle ne diffèrent guère l'un de l'autre dans le tems de l'enfance , & même jusqu'à l'âge de puberté , que par les parties de la génération , qui ont à peine acquis , chez la plupart , au tems que nous venons de fixer, les qualités particulières qui peuvent produire des effets marqués sur l'œconomie animale , & servir à la propagation de l'espèce. Les enfans des deux sexes peuvent donc être élevés , nourris & médicamentés presque de la même façon jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Mais dès que les premiers rayons de la puberté viennent à

paroître ( ce qui varie un peu dans les différens climats ) la constitution du corps n'est plus la même. Le mâle est plus fort, plus robuste & plus nerveux, la femelle conserve un peu plus long-tems son air enfantin. Le même changement se manifeste à peu-près à l'égard des passions. Le mâle est naturellement féroce, il aime les jeux de force, la chasse, la lutte, la course & tous les autres exercices du même genre; il a l'air plus décidé, plus hardi; la jeune fille est presque toujours plus tendre; la douceur: la modestie & la timidité accompagnent toutes ses actions, elle a du gout pour la retraite & pour les affaires du ménage. Il est vrai que l'éducation peut donner lieu à toutes ces différences; mais la nature paroît y contribuer aussi. Une fille élevée comme un garçon fera toujours moins forte, moins robuste, moins pro-

pre, par conséquent, à l'art militaire, aux voyages sur terre & sur mer, à la chasse, à la lutte, aux vicissitudes des saisons, aux changemens des climats, &c. Il en est de ces dispositions comme de celles de l'esprit & de l'ame, que l'éducation peut bien rectifier; mais que nous devons regarder presque toujours comme un présent de la nature. Parmi plusieurs enfans d'une même famille également bien nourris & élevés, n'en trouve-t-on pas tous les jours des stupides, des vicieux, parmi d'autres qui sont bons & spirituels? Enfin les enfans qui s'étoient plû jusqu'ici à vivre & à jouer ensemble, sentent naître un goût tout opposé. Il semble que la nature, en leur inspirant cette séparation, veuille augmenter le plaisir qu'ils auront à se rejoindre. Tous ces changemens sont encore plus frappans dans un jeune garçon. A peine

ressent-il les premiers effets de la virilité qu'il s'apperçoit avec étonnement que sa voix grossit tous les jours ; sa surprise est accompagnée d'une nonchalance & d'une timidité singulière , il fuit la société ou la compagnie domestique , il ne se plaît qu'avec les jeunes gens de son âge ; les enfans qui l'amufoient auparavant , commencent à l'ennuyer , il tremble devant les hommes faits , dont les propos & les actions ont très-peu de rapport communément avec les désirs qui l'occupent. Il vit , en un mot , dans une espèce d'yvresse , tant ses idées sont fortes , vives , passagères & extrêmement multipliées.

C'est à cet âge tout à fait critique pour l'éducation, que les maîtres doivent redoubler leurs efforts & leur attention ; le tempérament va se décider pour le reste de la vie & prendre un caractère *indélébile*. L'esprit & le cœur étant

alors plus susceptibles que jamais de toutes les impressions, & toute forte d'impressions étant inculquées à cet âge d'une façon bien permanente, on ne sçauroit trop s'attacher à leur donner une tournure convenable à la religion, à la société & à l'emploi qu'on leur destine.

Le corps est également sujet à une infinité de changemens remarquables, il se trouve plus exposé que jamais à mille accidens qui peuvent avoir des suites fâcheuses; malgré les forces qu'il a réellement acquises, il est encore dans un état de mollesse qu'on ne sçauroit trop ménager; on doit éviter avec soin tout effort considérable, tout exercice violent. Les viscères, sur-tout ceux de la poitrine, reçoivent à cet âge des impressions notables; la phthisie, les dispositions au marasme, aux maux de tête, aux migraines, sur-

tout , aux dévoyemens , &c , se manifestent pour lors assez communément. Ces accidens , qui n'ont point échappé aux grands Maîtres de l'Art, tels qu'*Hippocrate* , *Stahl* , &c , sont l'effet d'une révolution qui survient à la peau. Elle avoit été jusqu'ici souple , douce , *mollete* ; elle se sèche , se resserre & se durcit ; cette altération de la peau se communique au tissu graisseux ; il n'est donc pas étonnant que celui-ci diminue , qu'il devienne moins humide , moins pliant , & que l'état vital d'embonpoint disparoisse. Les enfans éprouvent à cet âge les mêmes changemens que les animaux , que les chevaux , par exemple , qui maigrissent singulièrement à deux ou trois ans , comme si les premiers efforts que la nature fait vers la virilité n'étoient qu'un resserrement , une disposition spasmodi-



que, une contraction & une sécheresse de la peau.

Le ventre, qui avoit été libre jusqu'alors, commence à devenir plus ou moins ferré; tous les viscères acquièrent un degré de force proportionné à celui de cet organe extérieur: enfin, cette sécheresse générale de la peau favorise le rétrécissement du diamètre des vaisseaux, & occasionne par là une espèce de pléthore qui devient, pour ainsi dire, *la pierre de touche* des viscères. Les enfans, qui sont bien constitués, résistent à l'effort des humeurs qui se trouvent plus accumulées à cet âge, & poussées avec plus de violence qu'auparavant vers les viscères essentiels à la vie & à la perfection de la santé. Ceux qui sont foibles & d'une complexion délicate, reçoivent des impressions funestes de cette nouvelle direction des humeurs.

De là les saignemens du nez , les toux , les crachemens de sang & les maux de tête si fréquens à cet âge.

On attribue la plûpart des révolutions & des incommodités dont nous venons de parler , au développement des parties de la génération qui fournissent des suc nourriciers plus forts & plus capables de donner du ton & de l'élasticité aux solides & aux humeurs. Mais le développement particulier de ces parties dépend lui-même des changemens survenus à la peau & aux autres viscères. Il est vrai qu'elles concourent ensuite singulièrement elles-mêmes à l'entretien de la santé & à la vigueur du corps ; la foiblesse & le tempérament valétudinaire des eunuques le démontre évidemment.

Le son moins aigu de la voix est une suite nécessaire de la force qu'acquièrent toutes les parties du

corps. Ce changement est plus frappant, il est vrai, que tous les autres; cependant les modifications qui arrivent aux autres organes, qu'il suppose & qu'il suit constamment, ne sont pas moins réels. Ceux qui prétendent que l'organe de la voix est un instrument à corde, ne seront pas embarrassés dans l'explication de ce phénomène de la puberté. A mesure, diront-ils, que les cordes vocales acquièrent plus de grosseur, elles doivent avoir des vibrations qui approchent davantage de celles des grosses cordes des instrumens; mais comme les observations Anatomiques ne sont pas entièrement favorables à ceux qui prennent les bords de la glotte pour des cordes, & qu'il est évident que le cerceau, qui forme le cartilage cricoïde, acquiert plus de diamètre par le progrès de l'âge; que l'ouverture de la glotte devient un  
peu

peu plus longue , & que les cartilages aryténoïdes s'écartent l'un de l'autre dans l'accroissement de toutes ces parties : il est aussi certain que la gravité du ton de la voix des jeunes gens, est dûe à l'aggrandissement de la glotte ou de la fente , à travers laquelle l'air est vivement poussé & singulièrement modifié. Enfin , ce différent son de voix est toujours proportionné (ainsi que dans les autres âges ) à la dilatation de la glotte.

L'apparition de la barbe est encore un changement qui caractérise la puberté des hommes. Jusqu'ici la peau n'étoit couverte que d'un léger duvet également répandu sur toute sa surface. Semblable à ces terres humides & légères sur lesquelles il ne croît qu'une espèce de mousse , elle donne seulement naissance à des tiges de poils qui ne sçauroient pousser jusqu'à un certain point , tant leur racine est

peu nourrie , molle & logée dans des interstices où les substances , qui doivent servir à son accroissement , ne s'arrêtent en aucune façon : mais à mesure que la peau se resserre & devient plus compacte , les racines des poils reçoivent une plus grande abondance de suc nourricier ; il n'est donc pas surprenant que leur accroissement soit sensible , & qu'il devienne tous les jours plus considérable. Il en est de même des tiges des plantes qui reçoivent plus de nourriture en hyver qu'en été , les pousses de ces mêmes tiges deviennent alors plus épaisses & plus fortes , &c.

On a pris bien de la peine jusqu'ici pour trouver la raison qui fait croître les poils dans certains endroits plutôt que dans d'autres , & pour indiquer la disposition particulière de la peau sur laquelle on voit pousser la barbe. Mais

on devoit seulement être étonné de ce qu'elle ne paroît pas également sur tout le corps ; puisque toute la surface de la peau en est également couverte , si nous en exceptons les plantes des pieds & les paumes de la main , dans lesquelles il semble que les membranes calleuses , destinées à former les bulbes des cheveux , sont étendues en plusieurs couches propres à renforcer l'épiderme.

En effet , si l'on examine la peau avec une loupe , on y découvre , dans toute son étendue , des poils qui croîtroient sûrement si toutes les autres circonstances étoient également favorables à leur accroissement , & si la peau étoit assez resserrée pour que les bulbes fussent arrosés d'une suffisante quantité de la matière de la transpiration. Cette disposition particulière , qui met cette liqueur à profit , ne se trouve pas sans doute

au même degré dans tous les endroits où le poil ne croît pas. Elle me paroît dépendre 1°. de l'épaisseur & de la solidité de la peau ; 2°. de ses différens degrés de tension ; 3°. de la chaleur & de la quantité de la transpiration qui aboutit à une partie plutôt qu'à une autre ; 4°. des frottemens occasionnés par les habillemens. Ainsi la peau du front est plus tendue, plus maigre, moins épaisse que celle de la tête & des sourcils ; celle des pommettes, des environs des oreilles & des côtés du cou, plus que celle du menton ; celle des aisselles & du pubis est plus chaude & plus libre que celle de tout le reste du corps, &c.

D'où l'on peut conclure que la peau des femmes se maintenant presque toujours dans un état plus approchant de cel ui des enfans que celle des hommes ; il n'est pas étonnant qu'elles soient moins ve-

lues ; que les poils ne croissent dans ce sexe qu'aux endroits fort chauds & les plus arrosés de la liqueur de la transpiration ; que la peau de leur menton étant fine & extrêmement douce, elles n'ayent de la barbe que lorsque leur constitution approche de celle des hommes. Les différences qu'on observe à l'égard de la peau des eunuques viennent de la même cause.

Les testicules des enfans restent quelquefois cachés dans l'abdomen ou dans les anneaux jusqu'à l'âge de puberté : la nature fait alors un dernier effort pour les faire paroître au dehors. Cette apparition, qui n'est pas absolument nécessaire pour rendre propre à la génération, est quelquefois l'effet d'une maladie, d'un mouvement violent, d'une chute, &c. La plupart ressentent à cet âge une espèce d'engourdissement aux ai-



358 *Essai sur l'Education*  
nes, qui devient plus sensible &  
plus douloureux lorsqu'ils veulent  
marcher.

Les garçons éprouvent encore  
quelquefois un autre symptôme de  
puberté. Quoiqu'il ne soit pas bien  
commun, plusieurs Médecins  
l'ont observé, \* & je l'ai vû. Je  
veux parler d'une révolution qui  
arrive à leurs mammelles. Ces or-  
ganes, dont l'utilité dans les hom-  
mes n'est pas connue, viennent  
quelquefois à grossir, à se durcir,  
& à devenir fort douloureux vers  
l'âge de treize ou de quatorze ans.  
Il s'y fait une espèce de dévelop-  
pement comme dans celles des  
filles qui approchent de l'état de  
puberté. J'ai vû des jeunes gar-

\* Bouillet, *Elément de Médecine-Pratique*.  
Excellent Traité dont je ne scaurois trop ré-  
commander la lecture aux jeunes Praticiens.  
Quoique je sois proche parent de l'Auteur de  
cet Ouvrage, je ne crains pas qu'on me soup-  
çonne d'être prévenu en sa faveur. Son nom  
est assez connu dans la Médecine, pour me  
mettre à l'abri d'un pareil jugement.

çons dont l'engorgement finissoit par un suintement séreux du mammelon. On dit qu'on a vû des hommes qui ont nourri des enfans; les faits que je rapporte rendent ceux-là plus vrai-semblables. Toute la différence qui se trouve entre les mammelles qui séparent du lait, & celles qui ne font que suinter une matiere séreuse, ou souffrir seulement quelque tuméfaction causée par l'introduction d'une plus grande quantité d'une liqueur d'une autre nature & d'une autre consistance, dans ses vaisseaux sécrétaires, consiste dans la résistance ou la flexibilité des vaisseaux; les premiers sont parvenus au dernier degré d'accroissement, d'action & de solidité, tandis que les autres souffrent seulement des changemens peu considérables. Ces révolutions arrivent, selon toute apparence, à tous les garçons & à toutes les filles, à l'âge

de puberté, mais ils ne sont pas toujours sensibles. Il ne faut donc pas les regarder comme une maladie; ce n'est qu'une légère incommodité qui se dissipe aisément & presque toujours sans le secours d'aucun remède. A la suite des longues maladies que les enfans éprouvent quelquefois avant l'âge de puberté, on les voit grandir plus qu'ils n'auroient fait en santé. Ceux-là sont ordinairement contrefaits des jambes, bossus, &c. Ce phénomène peut être attribué à l'extension des solides occasionnée par le mouvement de la fièvre, à l'impression notable de quelque viscère, & au dérangement qui survient dans l'application du suc nourricier, &c. On ne sçauroit donc traiter, avec trop de prudence, les maladies de l'enfance, puisque la constitution générale de la vie en dépend.

La vivacité des jeunes gens qui  
font

font parvenus à l'âge de puberté , ne doit pas supposer qu'ils sont propres au mariage ; cet état ne peut que les énerver & ruiner pour toujours leur santé. Il suffit de les observer avec grand soin , de ne pas les perdre de vûë , pour ainsi dire , afin qu'ils ne se livrent point à leur fougue & à leur impétuosité. C'est de la continence qu'ils observeront , dans ces premières années , que dépendra la force ou la foiblesse de leur constitution. Heureux ceux que le tempérament , l'amour de la santé , de la réputation , de la vigueur , la raison & sur-tout la religion sauvent des excès qui ne sont que trop communs à cet âge. Ils ne se laisseroient pas si aisément séduire par des appas trompeurs qui les précipitent dans mille écueils funestes , si l'on prenoit soin de les leur faire connoître , & de leur faire envisager par des exemples & des raisonne-

mens frappans , la perte de leur esprit , de leur force , de leur fanté & de leur vie.

Les corps des jeunes filles souffrent à peu-près , à l'entrée de la puberté , les mêmes changemens que ceux des garçons ; la peau se resserre , les viscères acquièrent de la solidité , la voix change , les humeurs sont portées vers la poitrine & vers la tête avec plus de violence & d'irrégularité ; & ces révolutions sont plus ou moins promptes & sensibles , à proportion que les filles sont plus ou moins précoces & bien constituées. La matrice est le viscère qui se ressent le plus de tous ces changemens. Jusqu'ici elle avoit été nourrie comme toutes les autres parties du corps , sans exercer aucune fonction particulière. Elle commence maintenant à donner des marques de son action & du rôle important qu'elle va jouer le reste de la vie. Or quel change-

ment ne doit pas occasionner dans l'œconomie animale, une fonction nouvelle aussi importante ?

Depuis que Freind avoit appliqué les loix de l'hydraulique aux fonctions de la matrice, on avoit regardé ces règles comme un effet de la pléthore du sang qui se fraye une route particulière par son volume, son mouvement, son poids & sa raréfaction. Ce système a quelque air de vraisemblance & de probabilité, on ne doit donc pas être surpris qu'il ait été généralement adopté. Il sembloit même avoir des fondemens inébranlables. Freind & ses sectateurs ont trop donné aux causes purement mécaniques ; ils n'ont pas assez évalué l'action particulière de la matrice qui concourt à l'apparition des règles aussi activement que les autres organes concourent à leur excretion particulière. Tout bon observateur conviendra, je pense,

H h ij

aisément, que c'est de ce jeu, de ce mécanisme de la matrice que dépendent les convulsions, les tremouffemens, les douleurs, les vomissemens, les maux à la tête & tous les autres signes qui précèdent les tems des menstrues. Les Anciens Médecins, plus fidèles observateurs que la plupart des Modernes, avoient apperçu l'action particulière de ce viscère, qu'ils comparoient à un animal contenu dans un autre. L'école de Stahl scrupuleusement attachée à l'*Autocratie* de la nature & à l'étude de ses efforts actifs, qui ont leur fin déterminée & leur marche assez souvent réglée, a soutenu le système à l'égard des autres organes de notre corps, par exemple, l'action particulière de la veine-porte & de ses ramifications dans les hémorrhoides, &c.

Mais l'Auteur des Commentaires d'Heister, a jetté des fonde-

mens plus Physiques & plus clairs, sur les mouvemens sympathiques des nerfs ; nous serions privés sans lui des lumières que l'exacte & la bonne Physique , appliquée à l'Anatomie , répandent sur l'Économie Animale & sur la Médecine. Je trouve dans l'histoire de ces mouvemens les raisons convaincantes des phénomènes qui précèdent ou qui suivent l'apparition des règles & l'action de la matrice.

Enfin , c'est dans l'École de Montpellier qu'on a examiné plus spécialement , même que n'avoient fait les Auteurs Anglois , le systême de Freind , & qu'on a commencé d'en démontrer la fausseté. C'est par les principes simples, précis & lumineux que l'Auteur de l'excellent Traité des Glandes a répandus sur l'action bien marquée de différens organes , & notamment de la matrice, qu'on



doit expliquer tout ce que ce viscère produit d'extraordinaire sur le corps des jeunes filles. C'est à la force de cet organe, à son espèce d'érection que sont dûs tous les changemens qui précèdent les règles. Ces révolutions sont de son département & la suite nécessaire de la vie, de la sensibilité, de la sensation particulière de ses nerfs. Elle travaille l'excrétion des menstrues, comme les glandes parotides travaillent celle de la salive; & comme il est nécessaire, afin que les glandes salivaires exercent leurs fonctions, que les humeurs abondent jusqu'à un certain point, & que les glandes soient disposées par elles-mêmes & indépendamment des autres fonctions du corps, à leur excrétion; de même il faut que le sang fournisse à la matrice une certaine abondance de sucs, & que la matrice se développe, s'érige, se contourne d'une façon propre à séparer une partie du sang

utile à sa dépuracion. L'Auteur, dont nous venons de parler, pousse encore plus loin son raisonnement; il doute de l'existence & de la nécessité de la pléthore qu'on a regardée avant lui comme la seule cause de l'évacuation des règles. Il entre dans un détail si exact de l'action des nerfs à l'égard de toutes les fonctions, de la sensation particulière dont chaque nerf est doué en conséquence de son degré de tension, & de tiraillement, de l'état de sensibilité qui fait leur vie & leur existence dans l'animal vivant, qu'on conviendra aisément que toutes ses observations sont conformes aux loix de la nature & de l'œconomie animale, & que les expériences qu'on a répandues au sujet de l'*irritabilité* des nerfs, ne nous apprennent rien de nouveau. Cet Auteur avoit enfin exposé ce système dans des Thèses qu'il avoit soutenues à Montpel-

H h iij

lier il y a dix ou douze ans, & dont j'ai été témoin.

Revenons à notre sujet principal, toutes ces considérations doivent obliger un Médecin à ne jamais perdre de vûe, dans le traitement des maladies des jeunes filles, l'apparition & l'évacuation des règles. Il est important quelquefois de modérer la vivacité des symptômes, d'augmenter les forces de la nature & de les diriger vers la matrice par des apéritifs, des saignées & autres remèdes appropriés : car si les viscères de la poitrine ou des autres cavités viennent à souffrir quelque atteinte, à être accablés sous le poids des humeurs, que des mouvemens mal dirigés y accumulent, il surviendra des dérangemens considérables, dont les impressions ne passeront qu'avec la vie. En un mot, ce dernier période de l'enfance des jeunes filles est une maladie qui

demande bien de l'attention : mais comme ce n'est que par une méthode réfléchie & variée, suivant les circonstances qu'on peut se flatter de réussir, qu'il n'en est point de spécifique pour tous les cas, qu'elle a beaucoup de rapport enfin aux maladies des adultes, nous nous contenterons de recommander l'exercice, le choix des bons alimens, la sobriété, la dissipation, la bonne humeur, & la fuite de tout médicament donné par des Empyriques.

Il est à ce sujet une erreur ancienne & assez répandue qu'il est bon d'observer. On croit que le mariage remédie à toutes les incommodités des jeunes personnes du sexe. Je puis assurer, d'après bien des fameux Praticiens, & des remarques que j'ai eu occasion de faire moi-même, que le mariage ne fait, le plus souvent, qu'aggraver ou changer toutes ces indispo-

fitions. Il convient quelquefois, il est vrai, mais on s'est fait une loi trop générale de le prescrire. Ce conseil, que les filles craignent qu'on leur donne, & qui irrite souvent leur modestie & leur pudeur, les empêche de se plaindre assez à tems. Elles aiment mieux souffrir que faire soupçonner des désirs qu'elles n'ont point ou qu'elles veulent cacher. Enfin, je ne doute point qu'un mariage précocce ne nuise autant aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons. Il est donc très-important d'attendre pour leur mariage qu'ils ayent l'âge de puberté. Sans cette précaution, qui n'est guère observée, sur-tout parmi les grands & à l'égard du sexe, le corps fournit à la production des nouveaux êtres, ce qui étoit absolument nécessaire à son accroissement. Aussi voyons-nous qu'il se ressent toute la vie de la précocité de cette opération

& que l'être qui en résulte en est presque toujours la victime. Les molécules organiques, qui ont servi à sa formation, étoient en trop petit nombre & trop peu actives; doit-on être surpris de la foiblesse, de la maigreur & de la mort de l'enfant qu'elles ont formé?



## CHAPITRE V.

*De la chute des Dents de lait ;  
de l'entretien des Cheveux , des  
Ongles , &c.*

**L**ES dents de lait \* qui cou-  
tent tant aux enfans , comme  
nous l'avons remarqué au Chapi-  
tre VI. du premier Livre, tombent  
à peu-près vers la septième année.  
Il se fait alors une révolution que  
les Anciens avoient observée &  
qu'ils appliquoient à la doctrine  
des nombres , doctrine dont l'obf-  
curité faisoit tout le mérite , &

\* Elles sont ordinairement au nombre de  
vingt, huit incisives partagées en haut & en  
bas, quatre canines, & huit molaires; elles  
commencent à paroître le troisième ou le qua-  
trième mois, & sont toutes venues à deux  
ou trois ans. Voyez l'*Essai sur les Maladies  
des Dents*, par M. Bunon. p. 99.

qui a été entièrement abandonnée plutôt par la naissance des nouvelles opinions, que par la solidité des raisons dont on s'est servi pour la combattre.

Les dents de lait ne semblent destinées qu'à préparer les voyes aux dents secondaires. On peut les regarder comme les premières feuilles d'une plante ou d'un arbre, qui tombent pour faire place à des feuilles plus fortes. Les dents de lait moulent les gencives & les alvéoles. Elles entretiennent la distance qui doit se trouver entre les deux mâchoires, & ne doivent faire aucun effort. On pourroit même les considérer en poussant les choses plus loin, comme faisant un seul & même corps avec les secondaires. Disons mieux, il n'y a qu'une espèce de dents, les secondaires servent de racines aux premières, celles-ci ne sont que les premières couches du corps



de la dent , qui s'en détachent dans la suite plus ou moins aisément. Il n'est donc pas étonnant que les dents de lait n'ayent aucune racine , ou plutôt qu'elles ne paroissent pas en avoir , dès qu'on vient à les comparer avec les dents secondaires. C'est à quoi se réduit tout ce qu'on a débité là-dessus. Les dents de lait ont une partie contenue dans la gencive , & qu'on désigne sous le nom de dents secondaires , qui font évidemment la fonction de racine. La plupart des Dentistes ont assuré que les dents de-lait étoient séparées des dents secondaires , par une petite lame très-mince , &c. Le sieur Bunon a cru donner des grandes preuves de sa sagacité , en assurant contre l'opinion reçue , *que les dents de lait ont une racine qui s'use insensiblement par la pression , & que les particules de la dent de lait sont consumées par la chaleur*

*des parties, ou entraînées par la salive.* \* Ce Dentiste n'a sûrement pas entendu la question; les dents de lait regardées comme un corps particulier, n'ont point de racines comme en ont les dents secondaires. Mais si l'on considère les dents de lait comme une épiphise des dents secondaires, on verra que celles-ci servent de racine aux premières; on doit observer que la formation des unes & des autres varie un peu dans les différens sujets. Mais toutes ces questions ne sont pas d'une grande importance. Parlons seulement des dents, qu'on appelle secondaires. Je ne détaillerai point ici toutes les règles qu'on doit suivre pour les faire croître comme il faut, pour leur procurer l'arrangement le plus convenable,

\* Page 103. *Essai sur les Maladies des Dents*, par M. Buhon.

& pour les bien entretenir, cette matière se trouve traitée assez au long dans les différens ouvrages des bons Dentistes François, je me contenterai de faire quelques remarques générales qui pourront avoir leur utilité.

La première regarde la prévention ordinaire où l'on est que l'entretien des dents, n'exige que des soins ou des remèdes locaux, & que tous les vices qui s'y trouvent, dépendent seulement de la mauvaise disposition de la bouche. Il est cependant assez généralement observé que bien des familles se ressemblent par la nature de l'émail des dents, par leur figure, leur coupe, leur emplacement & leur conformation. Les vices qui se trouvent dans les germes des dents, tirent quelquefois leur origine de la mauvaise complexion des parens.

En second lieu, les dents ont un rapport

rapport bien marqué avec tous les viscères. On a vû des femmes qui perdoient une dent à chaque couche ; d'autres dont les dents changeoient de couleur lorsqu'elles éprouvoient quelque dérangement ou quelque suppression des menstrues. Les impressions faites avec quelque violence sur les bras ou sur les jambes, selon l'observation de M. Andry , se font quelquefois sentir aux dents \*. En un mot, la transpiration, le jeu des parties, les excrétiens des différens organes ont une liaison avec les dents, constatée par des faits qu'on ne sçauroit nier. Elles ne manquent guère de s'altérer ou de se gâter après bien des maladies, & même lorsque l'ordre des fonctions est troublé jusqu'à un certain point.

J'ai vû des jeunes personnes du

\* Voyez l'Histoire du *Tenia*, rapportée dans un *Mercur* de France.

sexe , assez bien réglées , mais très-sujettes à des fluxions à la bouche , qui se dissipent peu de tems après le mariage. Les caries mêmes de leurs dents faisoient alors moins de progrès qu'auparavant. La bonne transpiration entretient la beauté & la solidité des dents. Il n'est rien de plus efficace contre les fluxions des dents , que de tenir la tête bien couverte ; des personnes du sexe ont été délivrées de cette incommodité , en portant dans la nuit un bonnet d'homme de laine ou de coton , par-dessus leurs coëffures. Mais un moyen plus sûr & qui ne peut être suivi d'aucun danger , pour faciliter la transpiration dans toutes les parties , c'est de ménager l'estomac , de ne pas le surcharger d'alimens , & de manger à peu-près à des heures réglées. On a de la peine à s'imaginer que la diète puisse concourir à la

bonté des dents , & remédier à leurs maladies. Le fait est néanmoins très-constant. Quiconque a les dents mal-saines , a sûrement quelque vice ou quelque dérangement dans les viscères. Ce qui se manifeste sur les dents & sur les gencives , n'est qu'un effet de ce qui se passe au-dedans du corps. On convient de cette observation pour ce qui concerne les maladies scorbutiques , & l'on ne voit pas que les autres diffèrent de celles-ci si ce n'est par quelques nuances plus ou moins considérables , & plus ou moins sensibles.

Je crois même que la formation du tartre , qu'on attribue aux parties terreuses des alimens , a plus de rapport qu'on ne pense avec toutes les fonctions de notre corps. Quand je vois , par exemple , des vieillards sujets à la gravelle , qui ont les dents

fort tartareuses, je ne puis m'empêcher de conclure qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la disposition qui entretient la gravelle & celle qui cause la formation du tartre des dents. L'observation que je vais rapporter confirmera ce raisonnement.

Une vieille fille, qui étoit fort sujette à la colique néphrétique, rendoit très-fréquemment des pierres de la grosseur d'un pois. Cette incommodité avoit duré plusieurs années, il arriva par quelque cause que je ne pus découvrir que cette fille eut une fluxion aux dents, qui se couvrirent de couches tartareuses jusqu'à la hauteur de l'émail. Il se fit même du côté interne de la bouche, dans les gencives qui soutenoient les dents incisives inférieures, une concrétion calculeuse, de la nature des pierres que la malade rendoit auparavant, & qu'elle avoit soigné-

fement conservées. Cette concrétion tomba d'elle-même dans peu de tems. Les douleurs de coliques cessèrent, la malade ne rendit plus de pierres, comme elle faisoit auparavant; on remarquoit seulement dans ses urines quelque peu de gravier.

Il faut convenir que nous ne sommes pas assez avancés dans la connoissance de l'œconomie animale pour expliquer ces rapports extraordinaires; mais les faits seuls & isolés ne sont pas moins parlans, & lorsqu'on a soin de les comparer entr'eux, on ne peut s'empêcher de voir que la formation des calculs, ou l'amas des matières tartareuses ne se fait pas avec la bizarrerie & l'irrégularité qu'on suppose, & que la nature a, selon toute apparence, ses loix fixes, ses vues & sa marche réglée dans la manière dont elle dirige ses excrétiens.



Les dents se couvrent de tartre dans bien des maladies, & surtout dans quelques fièvres malignes; elles deviennent même dans ces derniers cas noires, & chargées d'un sédiment fœtide. Les humeurs qui coulent dans les gencives & dans leurs cavités, ont donc ainsi que la salive, les qualités propres à entretenir & à fomenter la formation du tartre. On diroit que les couches qui le composent sont autant de couches du tissu cellulaire des gencives qui ont acquis une consistance skirreufe.

D'où nous concluons avec les meilleurs Médecins que les Maladies locales des dents, ne sont le plus souvent que le symptôme des dispositions des humeurs; on ne doit donc jamais perdre celle-ci de vue; il est très-essentiel de ne pas laisser ignorer à des personnes qui se ménagent peu à tous égards, qui veil-

lent, qui boivent avec excès, qui s'exposent aux intempéries des saisons, qui surchargent leur estomac d'une quantité prodigieuse d'alimens de toute espèce, combien ces excès sont capables de gâter les dents & la bouche. Ce n'est pas à leurs Dentistes qu'elles doivent s'en prendre, ni s'arrêter à des vices extérieurs & apparens de leurs dents, lorsqu'elles s'aperçoivent que leur bouche est gâtée par le tartre, que leurs gencives sont mollasses, rouges, calleuses, & que l'émail de leurs dents est altéré.

Ces observations prouvent la nécessité de faire examiner les dents des enfans par un bon Dentiste, comme nous l'avons déjà recommandé, & de veiller sur eux afin qu'ils n'employent pas leurs dents à toute sorte d'usage. Ils brisent ordinairement, ils déchirent, ils arrachent avec les

dents tout ce qui résiste à leurs mains. On doit encore les empêcher de manger des fruits verds & acides, de boire trop froid après avoir mangé chaud, de passer trop subitement d'une de ces extrémités à l'autre, &c. Il est très-important de limer les dents des enfans de bonne heure, lorsqu'on y découvre quelque indice de carie qu'on peut aisément détruire. Mais il faut prendre garde, dit M. Bunon, de les ébranler, il faut les limer peu à peu, à plusieurs reprises, afin que les dents, ayent le tems de se fortifier.

La chute des dents de lait est une époque qui demande bien de l'attention. Les dents secondaires s'arrangent toujours mieux lorsque les devancières ont bien disposé la place qu'elles doivent occuper. Bien des gens ont les dents mal-saines & mal placées parce qu'on a usé à leur égard d'une complaisance

fance mal entendue à la chute des dents de lait , qu'on a négligé de faire l'extraction de celles-ci qui étoient cariées , &c. Les dents molaires de lait sont plus sujettes à la carie , que les canines & les incisives \*.

Les enfans tremblent lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on veut introduire quelque instrument dans leur bouche ; il faut les encourager , persister malgré leurs plaintes & leurs cris , leur ôter , autant qu'il est possible , tout sujet de crainte ou de frayeur à cet égard , & les accoutumer de bonne heure à l'entretien de leur bouche , & à la propreté des dents si nécessaire à leur conservation. Nous remarquerons en passant , que dans les provinces on néglige un peu trop cet avan-

\* Lorsque la carie , dit M. Bunon , attaque un côté des dents ; les mêmes dents du côté opposé en sont presque toujours atteintes , ce qui fait quatre dents en danger.

tage & cet agrément, & que dans les grandes villes on donne le plus souvent dans l'excès opposé.

Je passerai sous silence les différens ingrédiens que la Médecine employe pour les dents. Les circonstances qui se présentent, doivent déterminer le choix convenable qu'on doit faire entre les absorbans, les astringens, les irritans, les légers acides & les alkalis. Nous ne saurions nous dispenser de blâmer la négligence des Chirurgiens, qui livrent à des Charlatans peu instruits, même sur ce sujet, toutes les opérations qui concernent les dents. Les premiers font trop peu de cas de cette partie de leur Art; les autres veulent trop l'élever. Il seroit, je pense, très-nécessaire & très-avantageux, qu'on envoyât dans chaque ville un peu considérable de la province, un Chirurgien-

Dentiste , sage & expérimenté. L'entretien des dents contribue-  
roit à la santé du corps , & l'en-  
vie de les avoir belles , propres ,  
faines , feroit mettre en usage tous  
les moyens connus pour y parve-  
nir. Le régime qu'on observeroit  
dans cette vue , dissiperoit & pré-  
viendroit même la plupart des ma-  
ladies que l'intempérance produit,  
& qui diminuent le nombre des  
Citoyens.

Quant à l'usage des cure-dents ,  
je suis surpris que M. Andry ait  
condamné ceux de plume , jus-  
qu'à leur préférer ceux de bois ,  
de bisnague , de lentisque , d'or  
& d'argent. Cet Auteur a cru , sans  
aucun fondement , que les cure-  
dents de plume enlevoient la so-  
lidité de l'émail. La lime de la  
meilleure trempe peut à peine en-  
tamer cet émail ; quelle impres-  
sion doit-on donc appréhender  
pour les dents & pour leur émail ,

d'un tuyau de plume qui s'émouffe & s'amollit aussi-tôt que la salive l'a pénétré & qui ne peut seulement effleurer le tartre , quand il commence à se durcir\*?

On a prouvé depuis , à l'Académie Royale des Sciences , que les plumes sont , à cause de leur légèreté , de leur souplesse , & de leur solidité , plus convenables que toute autre matière. Ceux de métal surtout , ceux de fer & de cuivre , ou les épingles , dont les jeunes filles se servent assez communément , comme d'un instrument qu'elles ont toujours sous leurs mains , sont rudes , extrêmement brusques , ennemis de l'émail qu'ils brisent & qu'ils coupent à peu près comme le diamant casse le verre. Ceux de bois sont trop mols , ils durent peu & ne sont pas assez propres. Ceux des

\* Voyez M. Bunon , pag. 229.

plumes méritent sans contredit la préférence.

» Bien des gens prétendent ,  
» dit l'Auteur de l'Histoire Natu-  
» relle , que les cheveux que l'en-  
» fant apporte en naissant , sont  
» toujours bruns ; mais que ces  
» premiers cheveux tombent bien-  
» tôt , & qu'ils sont remplacés  
» par d'autres de couleur diffé-  
» rente ». Je ne sçai si cette re-  
» marque est vraie , la plûpart des  
» enfans ont les cheveux blonds ,  
» & souvent presque blancs : quel-  
» ques-uns les ont roux , & d'autres  
» les ont noirs ; mais tous ceux qui  
» doivent être un jour blonds , châ-  
» tains ou bruns , ont les cheveux  
» plus ou moins blonds dans le pre-  
» mier âge. Ceux qui doivent être  
» blonds ont ordinairement les yeux  
» bleus , les roux ont les yeux d'un  
» jaune ardent , les bruns d'un jau-  
» ne foible & brun ; mais ces cou-  
» leurs ne sont pas bien marquées

K κ ij



dans les yeux des enfans qui viennent de naître, ils ont alors presque tous les yeux bleus. Ces règles n'ont pas lieu pour tous les climats. La différence en est même sensible en France. Il y a peu de personnes blondes dans nos provinces méridionales. J'y ai vu naître plusieurs enfans avec des yeux & des cheveux noirs.

Tout le monde sçait combien les cheveux sont à la phisionomie; c'est un défaut que d'être chauve; l'usage de porter des cheveux étrangers, qui est devenu si général, auroit dû se borner à cacher les têtes chauves; car cette espèce de coëffure empruntée altère la vérité de la phisionomie, & donne au visage un air différent de celui qu'il doit avoir naturellement. On jugeroit beaucoup mieux les visages, si chacun portoit ses cheveux, & les laissoit flotter librement. La partie la plus

élevée de la tête est celle qui devient chauve la première, aussi bien que celle qui est au-dessus des tempes. Il est rare que les cheveux qui accompagnent les bas des tempes tombent en entier, non plus que ceux de la partie inférieure du derrière de la tête. Au reste, il n'y a que les hommes qui deviennent chauves, en avançant en âge; les femmes conservent toujours leurs cheveux, & quoiqu'ils deviennent blancs, comme ceux des hommes, lorsqu'elles approchent de la vieillesse, ils tombent beaucoup moins. Les enfans & les eunuques ne sont pas plus sujets à être chauves que les femmes; aussi les cheveux sont-ils plus grands & plus abondans dans la jeunesse qu'ils ne sont à tout autre âge. Les plus longs cheveux tombent peu à peu à mesure qu'on avance en âge, ils diminuent &

se desséchent ; ils commencent à blanchir par la pointe, dès qu'ils sont devenus blancs; ils sont moins forts & se cassent plus aisément. On a des exemples de jeunes gens dont les cheveux devenus blancs par l'effet d'une grande maladie , ont ensuite repris leur couleur naturelle peu à peu , lorsque leur fanté a été parfaitement rétablie. Voyez p. 290. de *l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.*

Depuis que les Médecins Anatomistes de l'Ecole de Montpellier ont démontré que les cheveux ont une racine particulière assez semblable aux oignons de certaines fleurs , & que c'est de ces oignons plantés dans la chair, que sortent les cheveux , comme les tiges d'une plante sortent de sa racine , on a moins de peine à rendre raison des différentes conformations qui arrivent aux che-

veux ; on indique même avec plus de connoissance , les remèdes convenables à leurs maladies , & les moyens propres à changer leur couleur.

Mais pourquoi les cheveux n'ont-ils pas toujours la même consistance & la même couleur ? Cette diversité ne peut dépendre que de la nature de l'humeur qui les nourrit , & de la façon dont la racine se trouve placée dans la peau. Les Anciens qui faisoient dépendre tous les changemens qu'ils observoient dans les animaux , de la bile , de la mélancholie , de la pituite , & du sang ; qu'ils regardoient comme les parties intégrantes des différens suc qui coulent dans nos corps , attribuoient la couleur rousse au sang & à la bile ; la couleur blanche à la pituite , la couleur noire à la mélancholie , & les différentes nuances aux différens mélanges de ces mé-

mes humeurs. Sans entrer dans aucune discussion sur cette matière, nous dirons seulement qu'il est naturel de présumer que les bulbes de cheveux, étant placés plus ou moins profondément dans la peau, & les pores de la peau étant plus ou moins ouverts; ces bulbes se nourrissent des suc qui occasionnent la différence des couleurs par une plus grande ou par une moindre quantité de la partie colorante du sang qu'ils reçoivent. Cette partie ou la substance qui constitue la rougeur du sang étant reçue dans les cheveux avec les suc lymphatiques dans une proportion plus ou moins considérable, teint les cheveux différemment & les rend plus ou moins secs, mols, souples, forts, frisés, &c. Enfin de quelque façon que les cheveux soient colorés & nourris, il est toujours nécessaire de les bien entretenir.

Il y a une incommodité, particulière à la peau de la tête, qui forme une callosité qui s'exfolie, & qui forme des couches presque semblables à la teigne, qu'on appelle *rouille* des cheveux. L'usage des peignes & des décoctions légèrement émollientes, fait tomber cette rouille insensiblement; après quoi les cheveux poussent plus vite. Les cheveux *fourchus* ne demandent que d'être souvent rafraîchis ou raccourcis; ils prennent alors des nouvelles forces, ainsi que les plantes qu'on a soin de monder.

La chute des cheveux \* qui vient ordinairement des sueurs abondantes, ou d'une sécheresse de la peau à la suite des maladies,

\* Aristote & Plin, disent qu'aucun homme ne devient chauve avant avoir fait usage des femmes, à l'exception de ceux qui sont chauves dès leur naissance. Les anciens Ecrivains ont appelé les habitans de l'Isle de *Mycon* Têtes chauves; on prétend que c'étoit

exige des remèdes généraux, qui ne doivent pourtant pas faire négliger les remèdes locaux qu'on regarde comme les plus propres à combattre les indispositions qui ont fait naître ou qui fomentent cette incommodité. J'ai vû dans ces cas là de très-bons effets du suc d'oignon avec lequel on humecte toute la tête, qu'on frotte ensuite avec l'oignon même. Mais il faut pour lors faire raser les cheveux qui poussent peu de tems après avec plus de force, & faire attention que ce topique qui convient dans le relâchement de la peau, deviendroit nuisible lorsqu'elle est resserrée. Rien n'est plus utile pour l'entretien des cheveux, que de les faire raser. Leurs difformités naturelles disparoissent

un défaut naturel à ces Insulaires, & comme une maladie endémique, avec laquelle ils venoient presque tous au monde. Voyez *la Description des Isles de l'Archipel*, par Dapper. P. 354.

ou se corrigent par ce moyen ; les cheveux roux d'un blond ardent, noircissent ; ceux qui sont foibles, trop fins, peu touffus, se fortifient & deviennent plus abondans. Cette méthode sert aussi pour remédier aux vices ou aux maladies de la peau : quoiqu'on voye des gens qui ont d'assez beaux cheveux, sans jamais avoir eu la tête rasée, il n'est pas moins nécessaire de faire raser ses premiers cheveux, d'autant plus qu'ils résistent rarement à tous les événemens de l'enfance. On doit prendre les mêmes précautions pour les cheveux de lait, comme pour les dents de lait ; il convient de s'en défaire, afin d'en substituer d'autres qui ayent plus de force & de solidité. La disposition des cheveux plats ou frisés est incorrigible ; elle dépend de la façon dont le bulbe ou le germe est placé dans la peau. Il en est



d'eux comme des branches d'un arbre , qui s'étendent suivant la coupe & la nature du terrain dans lequel ils se trouvent plantés , & suivant la profondeur des racines qu'ils ont jetté. La bisarrerie & la variété des usages paroissent bien sensiblement dans la manière différente dont les hommes ont arrangé les cheveux & la barbe. Les uns , comme les Turcs , coupent leurs cheveux & laissent croître leur barbe. Les Sauvages se l'arrachent & conservent soigneusement leurs cheveux. Les Nègres se rasent la tête par figures , tantôt en étoiles , tantôt à la façon des Religieux , & plus communément encore par bandes alternatives , en laissant autant de plein que de rasé , & ils font la même chose à leurs petits garçons. Les Talapoins de Siam font raser la tête & les sourcils aux enfans dont on leur confie l'éducation. Cha-

que Peuple a sur cela des usages différens , les uns font plus de cas de la barbe de la lèvre supérieure que de celle du menton ; d'autres préfèrent celle des joues & celle du dessous du visage , les uns la frisent , les autres la portent lisse. Voyez l'*Histoire Naturelle* , p. 308.

Enfin ce que nous venons d'observer à l'égard des cheveux , doit être appliqué aux poils des cils & des sourcils ; ils sont durs , mal placés , frisés , plats , s'ils tombent , &c ; le traitement doit être , à peu de chose près , le même. Les cils sont quelquefois composés d'un double rang de poils , on doit pour lors en arracher un , mais on ne sçauroit s'y prendre avec trop d'adresse & de légèreté. Surtout il faut bien se garder d'employer aucune espèce de caustique.

L'entretien des ongles , surtout ceux des orteils , exige aussi beau-

coup d'attention. Tout le monde ne peut pas avoir les ongles arrondis à leur extrémité, bien pliés en arc, luisants, polis, couleur de chair avec une sorte de lanule blanche à la racine, en forme de croissant, en un mot dans la dernière perfection. Mais chacun peut observer, 1<sup>o</sup>. de ne jamais couper les ongles trop courts; puisqu'outre l'incommodité qui peut en résulter & la difformité qu'on se procure, l'usage naturel des ongles, & la forme des doigts la plus avantageuse, exigent qu'ils soient un peu plus longs qu'on n'a coutume de les porter. Par cette manœuvre le bout du doigt se contourne, grossit, est rempli de durillons, &c, peut-être même l'organe du tact en reçoit-il quelque atteinte? Il est du moins évident qu'un doigt désarmé de son ongle, n'est ni assez fort, ni assez souple. Il est plus commode  
sans

fans contredit d'avoir les ongles un peu longs , ils viennent insensiblement à se coller avec la peau du doigt ; il ne s'y ramasse plus aucune espèce de crasse ; outre que la propreté doit faire éviter l'excès opposé , il arrive que la même adhérence venant à se faire entre ces parties , la peau du doigt suit l'ongle & s'allonge d'une façon incommode & difforme. Le nombre des gens qui gâtent leurs ongles à force de les racourcir & de nettoyer le petit espace qui se trouve entre leurs bords & le bout du doigt , est aussi grand que le nombre de ceux qui déchaussent leurs dents à force de les nettoyer avec un cure-dent de plume , de bois , &c. Cette habitude dégénère quelquefois en espèce de passion , surtout chez les jeunes personnes du sexe , qui ont la fureur de ronger leurs ongles avec les dents.

2°. Il est bon de racler légèrement le dessus des ongles avec un verre, ou avec des ciseaux, &c, lorsqu'ils sont durcis, peu polis, trop épais, &c, mais toujours avec l'attention de ne pas trop avancer vers la racine, où l'ongle se trouve plus mince & presqu'adhérent à la peau. L'épiderme y forme une espèce de bourlet qu'il ne faut pas détruire du moins jusqu'à la peau, qui seroit autrement exposée à se fendre & à tomber en petits lambeaux qui rendent ces parties difformes, douloureuses, & dans lesquelles il survient quelquefois des excroissances, qui occasionnent des petits ulcères.

3°. Les ongles des pieds à force d'être comprimés par la chaussure, & par les cors qui se forment aux pieds, entrent dans la chair, surtout vers les côtés des doigts & y causent des douleurs

très-vives. Comme leur dureté est la principale cause de ces accidens , il faut les laver souvent , les racler , les polir avec un verre ou avec des ciseaux , &c , jusqu'à ce qu'ils soient assez souples. On éprouve quelquefois des effets pernicioeux du racourcissement des ongles , lorsqu'on a l'imprudence de les couper trop près de la chair. Les orteils en souffrent beaucoup. A peine a-t-on la liberté de se soutenir.

Ces observations paroîtront peut-être de peu de conséquence à des gens qui ne sentent pas le prix de tout ce qui regarde la santé ; la gangrène , la perte des doigts , la mort même , ont été plus d'une fois les suites des mauvaises manœuvres qu'on a mis en usage pour l'entretien de ces parties. Telle est la délicatesse de notre ame que les fonctions sont dérangées lorsque le corps ressent

la moindre incommodité. Un ongle mal contourné suffit pour ébranler la patience & la fermeté du plus grand Philosophe. On ne doit donc pas négliger les plus petits détails ; tout est intéressant dans l'œconomie animale. Le fameux *Rondelet* n'a pas dédaigné de faire un *Traité* sur le *Fard*, dont nous aurons occasion de parler dans la suite de cet Ouvrage.

L'exemple d'un si grand homme nous autorise à recommander les pratiques dont nous venons de parler. Le soin de prévenir des incommodités réelles, & l'indication des moyens capables d'y remédier, sont bien plus utiles que les conseils qu'on peut donner pour l'embellissement du corps, &c.

*Fin du Livre II. & du premier Volume.*

















